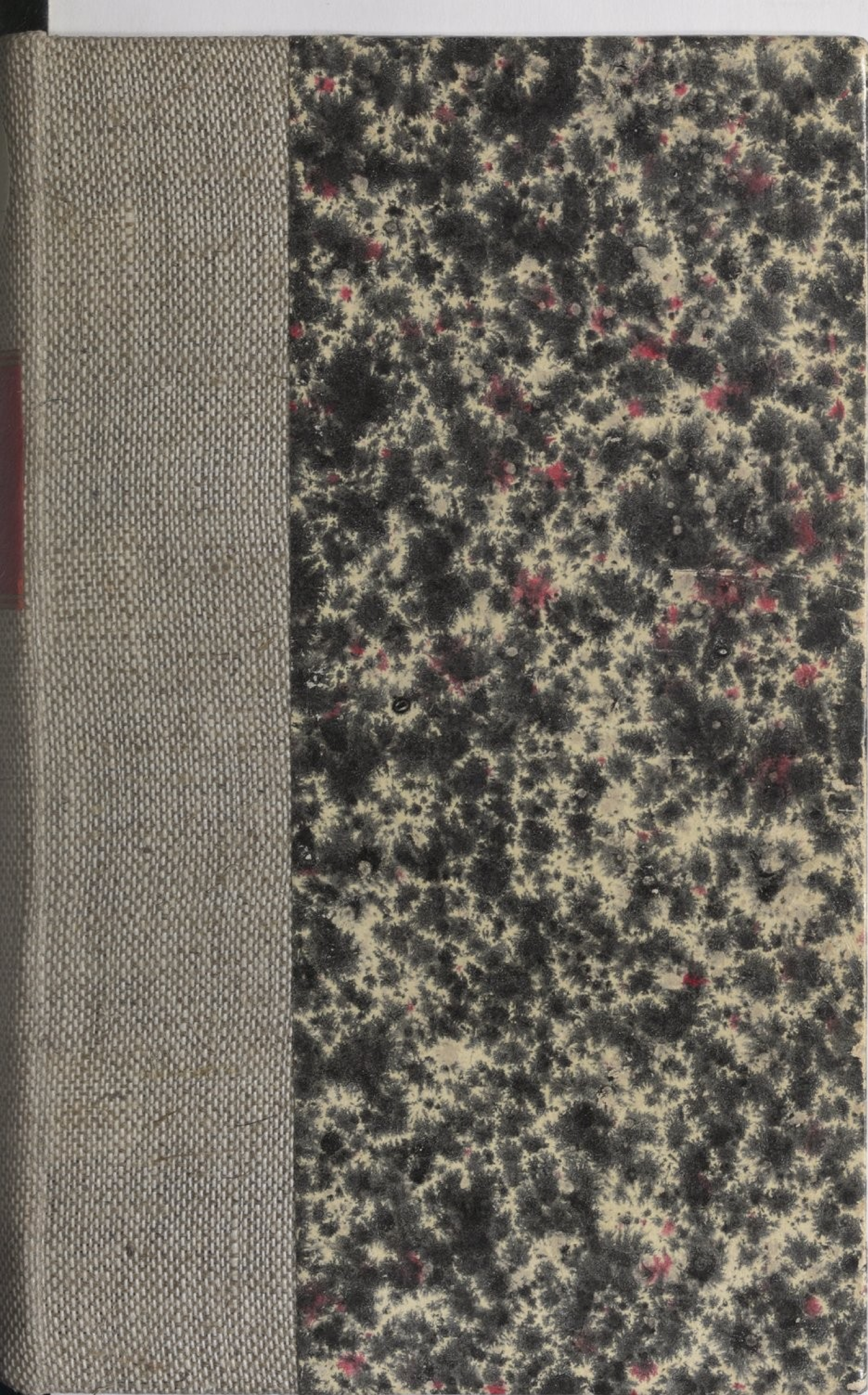
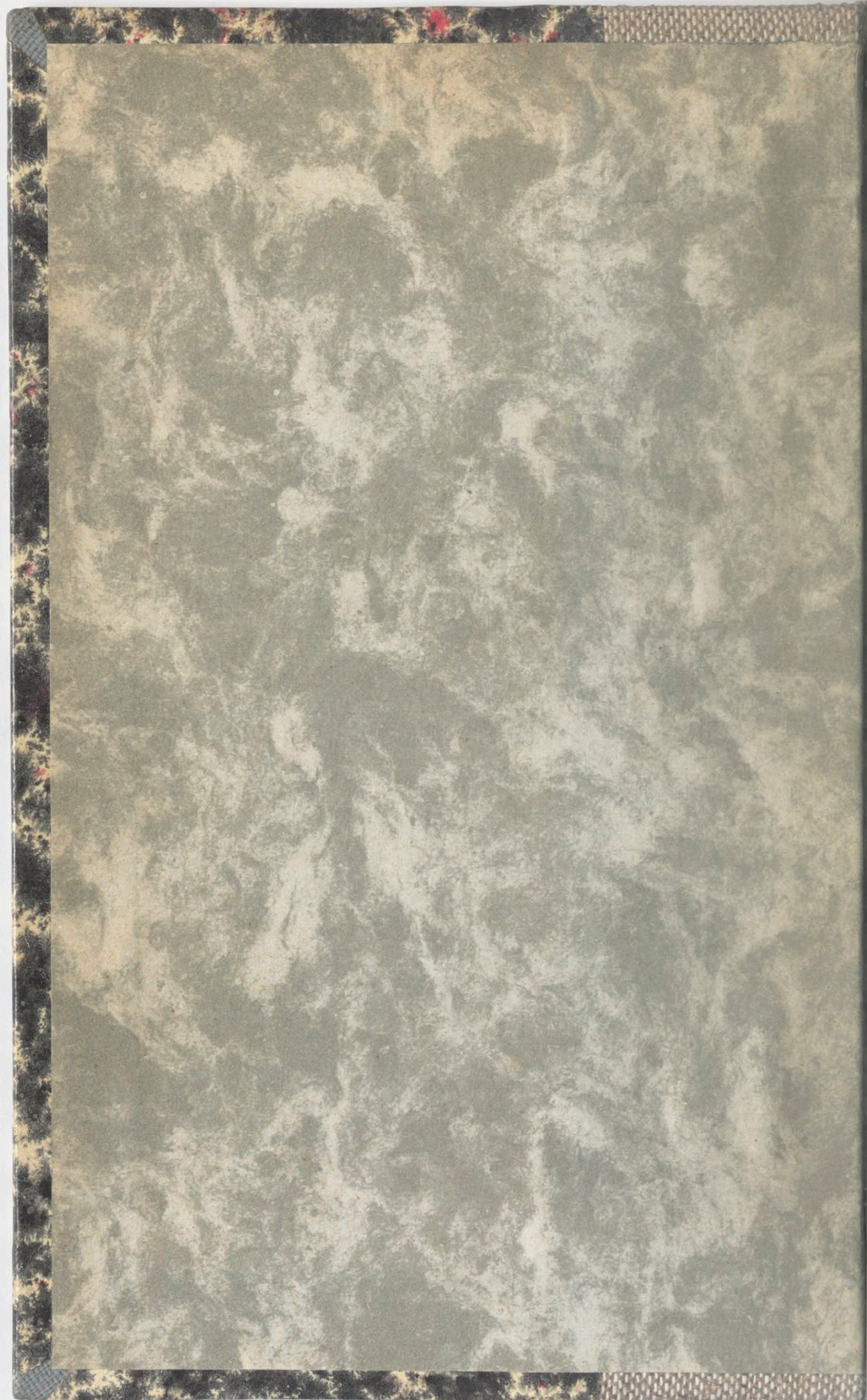
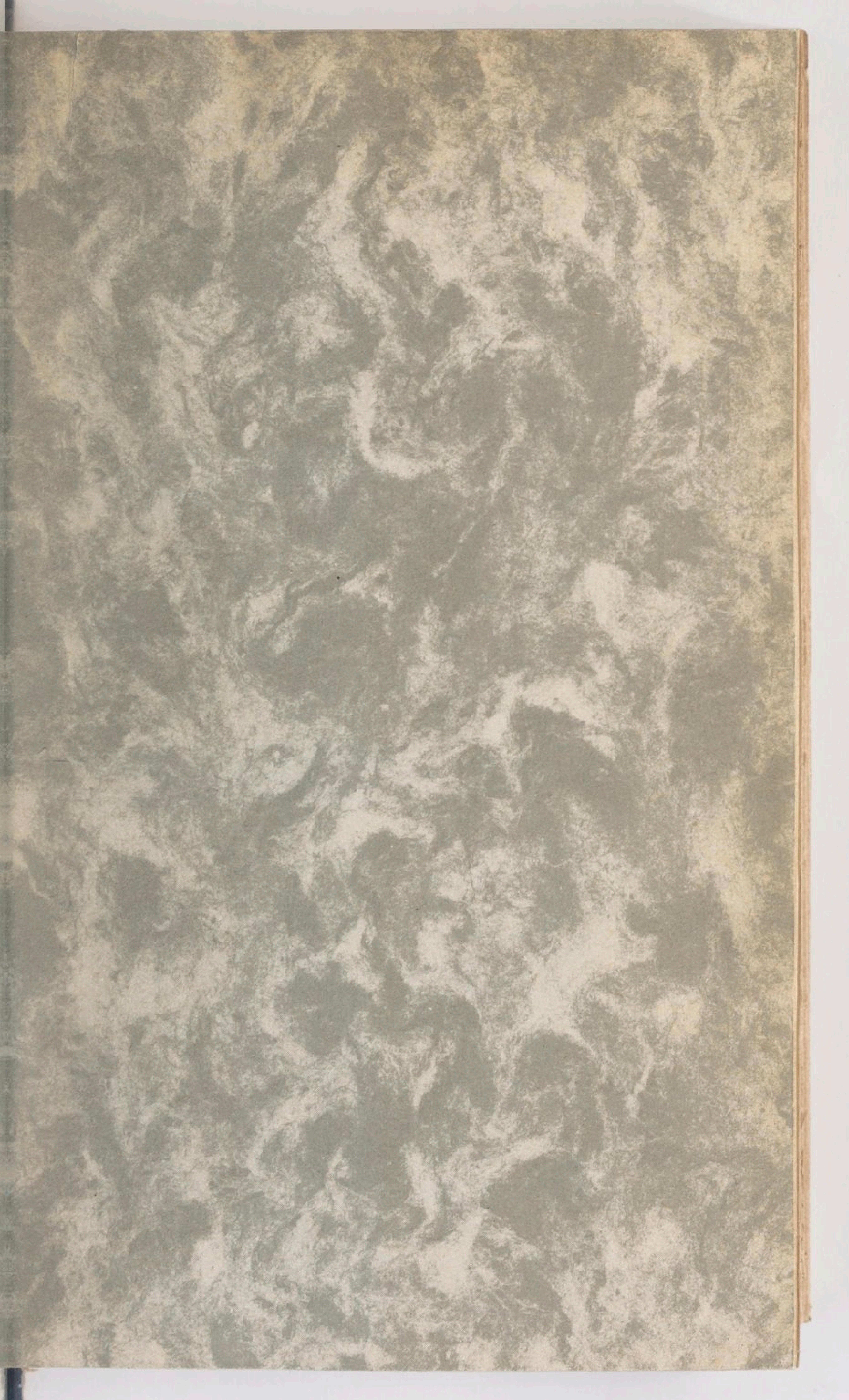
Arsène Houssaye. L'Éventail brisé...







ARSÈNE HOUSSAYE

L'ÉVENTAIL BRISÉ

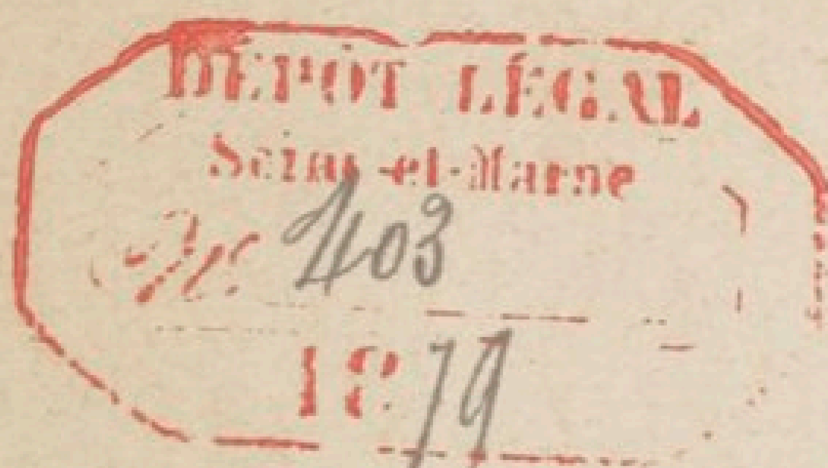
II

ANGÈLE



PARIS — E. DENTU, ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS



L'ÉVENTAIL BRISÉ

ANGÈLE



ARSÈNE HOUSSAYE

L'ÉVENTAIL BRISÉ

II

ANGÈLE



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS



LIVRE IV

MADEMOISELLE ANGÈLE DE LUZZI

I

LA JEUNESSE D'ANGÈLE DE LUZZI

Pendant que la comtesse de Romanes erre comme une âme en peine dans l'enfer de l'amour, devant cet horizon de la cour d'assises, que Dante, le terrible Dante, a oublié de mettre dans son poème des épouvantements, nous conterons enfin l'histoire de mademoiselle de Luzzi.

Angèle n'a-t-elle pas ici sa place, au même titre que Régina?

Quand le comte de Romanes, — un amoureux de vingt-trois ans, — rencontra Angèle, — une amoureuse de seize ans, — il se passionna et jura ses grands dieux qu'elle serait tout à la fois sa femme et sa maîtresse, tant ce fut une charmerie et un ensor-

* Seconde et dernière série de l'*Éventail brisé*.

cellement, — un vrai coup de feu, — ou plutôt un vrai feu de la Saint-Jean.

La famille de mademoiselle Angèle Marleroy était venue du Bordelais en Touraine, parce que la Touraine « est le jardin de la France ».

Angèle était donc une femme du Midi, un peu brune peut-être, mais adoucie par l'air fondant des régions septentrionales ; les femmes sont comme les fleurs, le plus souvent elles gagnent à être transplantées.

La famille d'Angèle habitait une villa à trois lieues du château de Romanes. C'étaient des gens de la haute bourgeoisie bordelaise, qui vivaient pour eux et non pour les autres, comme il arrive trop souvent. Ils auraient pu se payer le luxe d'un château, quel que fût le style, mais ils se contentaient d'une villa avec un beau jardin qui descendait en amphithéâtre jusqu'aux rives de la Loire. Ils ne posaient donc pas, mais on savait bien leur fortune. On savait bien aussi qu'il y avait là une fille à marier dont la dot serait à coup sûr d'un million, peut-être d'un million et demi : ce qui faisait tourner la tête à tous les dénicheurs de dots.

Et quand on avait tourné la tête, on ne la détournait pas, car on reconnaissait que mademoiselle Angèle Marleroy était une des plus belles créatures de la Touraine, — moins belle peut-être qu'à l'heure où nous la voyons apparaître à Saint-Lazare, à quinze ans de là, parce que la toute jeune fille n'avait pas encore le charme surabondant de la femme de trente et un ans. — Les pêches qui tombent de l'espalier sont-elles moins savoureuses que celles

qui sont à peine rougies du côté du soleil? — D'ailleurs la passion ne passe pas vainement sur la beauté. Elle lui donne l'accent, le caractère, le rayonnement. La femme a beau vouloir cacher son cœur, le masque la trahit. « Montre-moi tes yeux et ta bouche, je te dirai qui tu es. »

Madame Marleroy avait surnommé sa fille : mademoiselle Romanesque.

Je ne sais pas si la fée des contes bleus était au berceau d'Angèle ; mais je sais que c'était la femme la plus romanesque de toute la Touraine, où tant de femmes romanesques vont finir leur roman, — presque toujours un roman bourgeois.

Mademoiselle Marleroy avait juré qu'elle ne vivrait pas comme tout le monde ; elle voulait une vie orageuse, les nuées dans le ciel bleu, l'atmosphère embrasée, les coups de tonnerre, la foudre et l'arc-en-ciel.

Il y a des femmes qui veulent surtout l'arc-en-ciel, mais Angèle voulait surtout traverser l'orage.

On lui avait déjà parlé de quelques mariages raisonnables, — dot contre dot. — Un petit Cupidon avec le carquois légendaire, allant son petit bonhomme de chemin. Elle ne voulait pas de ce petit monsieur-là ; elle voulait un amour à la moderne, jetant son carquois pour pointer une mitrailleuse.

Elle voulait faire son chemin dans la vie au triple galop d'une cavale emportée franchissant les obstacles comme au steeple-chase.

Quoique ce fût une fille élevée avec tout l'amour paternel, avec toute la raison maternelle, elle avait déjà l'esprit perverti à ce point que si on lui eût

offert une vie à millions, dans un intérieur reposé, où éclateraient toutes les joies de la famille, en regard d'une existence aux quatre coins du monde, avec toutes les ruines, mais à travers toutes les aventures, elle se fût embarquée par là.

Et avec cette invincible passion du romanesque, c'était la meilleure fille du monde à ses heures, les mains toujours ouvertes aux pauvres, des effusions de chrétienne comme pour subir glorieusement la passion de Jésus, des extases à la sainte Thérèse vers le paradis rêvé, mais en même temps je ne sais quelle âpre volupté toute terrestre, des lèvres charnelles, des soifs amoureuses, des bras ouverts sur l'imprévu.

Cette femme-là n'était pas seulement représentée par Angèle, car cette femme-là vous l'avez vue hier et aujourd'hui, dans la rue et dans le monde, dans le meilleur comme dans le plus mauvais. Seulement, vous avez passé à côté d'elle sans savoir lire dans son livre.

Le jeune comte de Romanes, qui fut un des amis de M. de Grammont-Caderousse, de M. de Caux, de M. de Heckeeren, de M. de Espeleta, de M. Demidoff, de Saint-Maurice passait quelque peu pour un Tourangeau à Paris et pour un Parisien en Touraine; mais c'était un jeune désœuvré fort agréable et fort recherché des femmes désœuvrées de Tours et de Paris pour ces deux raisons-là.

Il avait perdu dans sa vingtième année son père qui ne vivait pas avec sa mère; c'était un ancien soldat qui avait pris sa retraite avec le grade de général de brigade. Né voyageur, il voyageait pres-

que toujours. Il avait emmené Fernand deux fois en Égypte au sortir du lycée : ce qui avait détourné Fernand de l'École polytechnique ; sa mère vivait au château de Romanes. Il vécut avec elle toute sa première jeunesse, ne la quittant que pour passer à Paris les mois du printemps, — la vraie saison de Paris.

Il ne lui restait de sa famille que son oncle, M. le marquis de Romanes *, bien connu parmi les hauts agriculteurs de l'Orléanais.

Comment Fernand avait-il connu mademoiselle Angèle Marleroy ? Ces voisins de campagne qui ne s'étaient jamais vus en Touraine s'étaient rencontrés à Paris, dans un bal du boulevard Haussmann. Angèle valsait comme une Viennoise, Fernand dansait le cotillon comme un maître de danse. Il était blond, elle était brune ; ils valsaient, il dansaient, ils cotillonnaient, quand ils apprirent qu'ils vivaient depuis longtemps presque porte à porte en Touraine. Ils s'imaginèrent que le doigt de la fatalité les avait marqués tous les deux. Ils ne doutèrent pas que leur rencontre ne fût écrite là-haut.

Ce fut une vraie passion.

Fernand, qui depuis deux saisons s'attardait beaucoup à Paris, n'y voulut pas rester un jour de plus qu'Angèle, — laquelle n'y venait avec sa mère

* Cet oncle aimait beaucoup son neveu, mais il le voyait à peine. C'était comme par miracle qu'il s'était trouvé à Paris, le jour de la catastrophe. Quand il venait voir Fernand, il descendait à l'hôtel de l'Élysée, à deux pas de l'hôtel du comte de Romanes, rue de la Ville-l'Évêque ou de son appartement, rue d'Aguesseau. Comme il avait dîné avec lui la veille, on était allé l'avertir le premier, après le coup de revolver.

qu'en voyageuse, — parce que son père ne voulait abandonner ni son jardin, ni sa goutte.

Fernand se présenta lui-même sans cérémonie à M. Marleroy, comme voisin de campagne, et comme amateur de jardins. Naturellement, il fut bien accueilli. Il ne fut pas plus mal reçu au bout de trois mois, quand il se risqua à demander la main de mademoiselle Marleroy. Il y avait un million et plus dans cette main qui était fort jolie ; mais Fernand arrivait là avec son titre de comte, et son château quasi princier.

M. Marleroy représenta à sa fille que ce château quasi princier devait coûter bien cher à habiter, mais Angèle lui dit qu'elle vivrait de rien. Elle était orgueilleuse : comtesse et châtelaine, c'était son rêve. Elle jurait que tout le superflu serait supprimé dans ses robes et dans ses chapeaux, voire même dans ses bottines. S'il le fallait, elle vendrait ses bijoux. Son seul diamant serait son château ; ses seules perles seraient celles de sa couronne de comtesse.

Le bonhomme n'en alla pas moins chez son notaire à l'insu d'Angèle. L'officier ministériel, qui lisait dans les fortunes tourangelles comme dans un livre ouvert, apprit à M. Marleroy que le comte Fernand de Romanes avait fait une rude brèche à son château, je veux dire à sa fortune. Mais cela n'était pas irréparable : il y avait de grandes ressources dans la terre de Romanes, côté des vignes. Cette terre, qu'on pouvait estimer à 1,200,000 francs, était frappée de près d'un demi-million d'hypothèques ; mais la dernière récolte en vignes, — du vin blanc pareil au vin de Vouvray, — avait été très abondante. Si M. de

Romanes voulait bien ne plus vivre en enfant prodigue ou s'il épousait une héritière sérieuse, il pourrait mener un train très digne de son nom, diminuant sa dette au lieu de l'augmenter.

Le mot hypothèque inquiéta bien un peu M. Marleroy. En revenant de Tours, il s'arrêta devant le château du prétendant; il le lorgna des deux côtés; quoiqu'il fût revenu des vanités de ce monde, il se laissa prendre, lui aussi, au grand air de cette demeure seigneuriale. « Après tout, dit-il, il faut bien que ma fortune fasse le bonheur de ma fille. Je ne puis pas espérer de lui trouver un mari plus près de moi. Je continuerai à la voir sans perdre de vue mon jardin, ni mes terres, le sort en est jeté, Angèle sera la comtesse de Romanes. »

Le bonhomme ne s'avouait pas que la cause de Fernand était plaidée encore par ceci, à savoir que son voisin cultivait comme lui les plus belles variétés de roses thé et de roses café qui fussent en Touraine; la rose café surtout parlait éloquemment, car il ne l'avait encore trouvée que chez lui et au château de Romanes.

Comment Fernand cultivait-il cette rose si rare? C'est que l'amour est très malin: moyennant cinq louis, Fernand avait gagné le jardinier en chef de M. Marleroy; il avait obtenu que cet homme déroberait quatre rosiers à son maître, pour les planter dans quatre magnifiques vases de Japon qui décoraient le perron de son château; si bien qu'à la première visite de M. et madame Marleroy, ce fut un enthousiasme indescriptible.

— Comment, vous aussi, vous avez des roses café?

— Je crois bien, ce sont les roses les plus rares, mais les vôtres sont encore plus belles que les miennes.

— Pas du tout. Je vous félicite, donnez-moi la main, vous êtes un floriculteur de race.

— Oui, vous me donnerez des leçons.

La glace était rompue ; on faillit s'embrasser.

Dans tous les mariages, à Paris, en province, dans la cinquième ou sixième partie du monde, il y a toujours une toute petite cause qui détermine ce grand évènement.

Cherchez bien. Même dans les mariages de raison, ce n'est pas la raison qui fait les mariages.

II

MADEMOISELLE ROMANESQUE

Eh bien ! quand tout fut près pour le mariage, le mariage ne se fit pas. Pourquoi ? Est-ce parce qu'Angèle effraya Fernand par ses airs romanesques? Est-ce parce que les burgraves de la famille de Romanes reprochèrent à Fernand d'épouser la première venue, parce qu'elle avait une dot? Dans la famille on ne s'était jamais mésallié depuis Louis XIV. Il fallait braver la Révolution en restant héroïquement dans ses parchemins. Fit-on comprendre à Fernand, qu'avec son titre et son château, il pouvait aspirer à

beaucoup de mains pleines d'or inscrites au livre héraldique?

Je crois que la vraie raison, la voici : M. Marleroy, qui avait été romanesque comme sa fille, qui s'était enrichi là où d'autres se fussent ruinés, tentant tous les périls de la marine marchande, éprouva un jour un choc terrible. Il n'avait pu se résigner, tout en quittant Bordeaux, à quitter les affaires. Comme l'œil du maître n'était plus là, les cartes tournèrent contre lui. Quand il voulut reprendre le jeu, il était trop tard. Ce fut un désastre rapide. Le comte de Romanes apprit-il ce désatre par la jalousie de quelques châtelaines du voisinage? Ce qui est certain c'est qu'un jour Angèle reçut ce petit billet :

« Ma belle fiancée.

» Me voilà dans le désespoir. Vous savez que j'étais allé à Paris avant-hier pour une opération d'argent à propos de notre mariage? Paris m'éblouit et me grise, je vous l'ai dit déjà.

» Le soir on m'entraîna en mauvaise compagnie. J'ai joué. Ma joie de vous aimer devait m'apporter malheur au jeu : j'ai perdu ! Je suis dans le désespoir : que faire? Car, je ne me suis pas arrêté dans ma déveine. Si je ne trouve pas trois cent mille francs, je suis déshonoré. Où les trouver? Jamais je ne consentirai à un mariage qui me donnerait de quoi payer mes dettes de jeu, à moins que je ne me marie avec une femme que je n'aime pas.

» Quelle que soit ma douleur de ne pas vous voir, je vais retourner à Paris pour sauver mon honneur par un emprunt forcé. J'ai bien peur, hélas ! qu'il

ne faille vendre le château de Romanes. Mais vous perdre, vous, qui êtes ma vie, c'est là le vrai désespoir de mon cœur.

» FERNAND DE ROMANES. »

Cette lettre fut un coup de foudre pour Angèle. Jusque-là elle avait reçu de son fiancé des lettres touchantes qui lui parlaient des joies de l'avenir. Elle s'en alla toute pâle trouver sa mère.

— Ah ! ma chère fille, je t'avais toujours dit que cet homme était un fou.

— Mais il faut le sauver.

Le père survint.

— Le sauver, dit-il, mais je suis perdu moi-même.

Et il raconta à sa femme et à sa fille comment il avait été volé par ses représentants à Lima, à Rio et à Buenos-Ayres. Qui trop embrasse mal étreint. Il avait continué à faire la vente des vins dans toute l'Amérique, au lieu de s'attarder nonchalament à ses roses.

Il s'arrachait les cheveux de désespoir, désespoir pour lui, désespoir pour sa femme, désespoir pour sa fille. Mais cela ne le sauvait pas et ne sauvait pas le comte de Romanes.

Angèle faillit devenir folle. Elle tomba malade et perdit sa première fleur de beauté. On abandonna la villa pour retourner à Bordeaux, on parla même de partir pour l'Amérique. Mais, sur la prière d'Angèle, on n'alla pas plus loin.

Angèle aimait toujours Fernand ; elle ne désespérait pas qu'il ne lui revînt, tant elle avait gardé

ses illusions. Mais, quoique Fernand l'aimât toujours, il ne fit pas même pour elle le voyage d'Amboise à Bordeaux.

Quand la fortune s'en va, elle ne revient pas. M. Marleroy mourut à la peine. Il partit seul pour l'Amérique, pour y mourir de fureur et de chagrin. Madame Marleroy ne lui survécut guère. Angèle, qui avait été élevée comme une princesse, se trouva seule avec les épaves des navires perdus qui avaient naguère amené tant d'or à son père, à peine de trois à quatre mille francs de rente.

Dans son orgueil, elle ne voulut plus se montrer à Bordeaux ; elle vint à Paris. En ce nouveau monde elle reprit courage à la vie, parce qu'on aime la vie quand on est belle.

Avec sa beauté et sa jeunesse, que lui restait-il encore? Peu d'argent et peu d'illusions, un cœur brisé au premier choc, beaucoup d'amertume sur les lèvres, mais la volonté de prendre sa revanche.

Elle ne doutait pas de la trahison de Fernand de Romanes ; elle voulait se venger sur d'autres. Plus belle que jamais, elle aurait une cour d'amoureux enthousiastes qui feraient regretter à son fiancé d'avoir été si cruel et, — pourquoi ne pas dire le mot ? — si canaille.

Car elle ne doutait pas que l'amoureux ne l'eût plantée là, non parce qu'il était ruiné, — c'était trop beau, — mais parce qu'elle était ruinée, — c'était trop lâche.

On avait déjà beaucoup vanté sa voix à Bordeaux. A Paris, elle fut présentée à madame Pauline Garcia, qui lui donna tout de suite le diapason et qui la

produisit dans le monde, parce que la grande artiste reconnut une vraie nature dans Angèle.

Ce fut un succès mondain, sinon public. Angèle fut reconnue artiste, tout en restant fille du monde, quoiqu'elle ne chantât pas pour rien, à moins que ce fût pour les pauvres.

Elle fit coup sur coup deux voyage en Angleterre et un voyage en Italie, toujours pour chanter. Quand elle revint à Paris, c'était dans l'espoir d'entrer au Théâtre-Italien, où ses débuts furent annoncés. Mais on sait que le Théâtre-Italien n'était plus un théâtre sérieux ; Angèle se contenta de chanter encore dans le monde.

Un soir, elle rencontra, à la soirée d'un ministre, Fernand, accompagné de sa femme. « Quel malheur ! dit-elle en portant la main à son cœur ; je l'aime encore, puisque je me sens jalouse. »

Elle se demanda comment l'indignation ne faisait pas justice de cet amour.

Son regard rencontra le regard de Fernand, une étincelle magnétique ; elle détourna la tête pour ne pas lui montrer son émotion.

Un instant après, elle passa devant lui avec la fierté impassible d'une souveraine et le dédain implacable d'une femme blessée à mort.

Ils ne se revirent plus de longtemps, mais ils ne s'oublièrent pas. Chaque fois qu'Angèle se regardait dans la glace, elle disait : « Elle est belle sa femme, mais ne suis-je donc pas aussi belle ! »

III

UN PÈLERINAGE

En arrivant à Paris, Angèle avait prit le nom de mademoiselle de Cornouailles, mais elle en fut bientôt à son second baptême : elle prit le nom de mademoiselle de Luzzi, le nom d'une de ses cousines de son âge, qui était partie pour l'Amérique.

C'était sous ce nom-là qu'elle avait chanté à Paris, à Londres et à Milan. Mais elle avait beau prendre un pseudonyme en *i*, l'Opéra ne lui était pas encore ouvert, pas même l'Opéra-Comique. Il y a pourtant, d'un côté comme de l'autre, beaucoup de places à prendre pour les bonnes chanteuses. Mais on refuse de les entendre : je ne parle pas du public; les directeurs ont bien autre chose à faire. On sait, d'ailleurs, que les chanteurs sont toujours mauvais les jours d'audition. C'est ce qui était arrivé à Angèle; pourtant elle ne désespérait pas, parce qu'elle avait foi en elle.

Cette fille romanesque vivait très cachée, parce qu'elle vivait de peu. Elle se montrait çà et là, elle ne criait pas la misère par ses robes et ses chapeaux, car elle avait la coquetterie de sa beauté, un tableau de maître, bien encadré toujours dans l'or vif.

Elle avait trouvé mille et une occasions d'être

riche tout de suite par les hasards de l'amour, mais elle était de celles qui se donnent et qui ne se vendent pas. Se donnait-elle d'ailleurs? Ses bonnes grâces n'étaient pas à la portée de tout le monde; aussi disait-on : C'est la conquête de la Toison d'or.

La Toison d'or, c'était là le seul surnom qu'on lui eût donné, comme à une de ses amies, une Vénitienne du nom de Violanta : c'est qu'elles avaient toutes les deux, l'une par la nature, l'autre par l'artifice, ces cheveux dorés, chers aux peintres de l'Adriatique.

Angèle revoyait de loin en loin le comte de Romanes, mais sans qu'il lui reparlât. Elle ne se fût pas, d'ailleurs, arrêtée à l'entendre; quand elle l'apercevait, elle ne pouvait s'empêcher d'accentuer et de brunir encore son regard.

Il semblait à Angèle que cet homme tant aimé n'avait été que le mauvais génie de sa jeunesse. Ce qui l'exaspérait, c'est qu'elle le voyait traverser gaiement les fêtes de Paris, en homme qui ne s'inquiète pas des femmes éplorées qu'il a jetées brutalement à ses pieds.

Or un jour, mademoiselle de Luzzi, qui avait à recueillir quelques bribes de fortune dans la succession toujours embrouillée de son père, partit pour Bordeaux. Les hommes d'affaires débrouillent les successions, mais ils attendent volontiers que les héritiers soient morts pour rendre leurs comptes. Il faut de la patience dans la vie quand il est question d'argent. Il n'y a que les violents qui aient raison de tout.

Mademoiselle Angèle de Luzzi partit décidée à faire du bruit.

En effet, ce ne fut que grâce à ses colères éloquentes qu'elle toucha un acompte de quelques milliers de francs, car on lui avait dit d'abord qu'il n'y avait pas un sou pour elle.

A son retour, elle s'arrêta à Amboise. Là, ce n'était pas pour voir les hommes d'affaires, car il n'y avait plus rien à espérer. Mais cette fille romanesque comptait aller respirer autour de la villa enchantée, où son cœur avait battu pour la première fois. C'était là qu'elle avait été heureuse, avec un cortège de rêveries et d'espérances : elle adorait Fernand, elle s'imaginait que la vie était un conte de fées. Elle descendit donc à la station d'Amboise et demanda des chevaux au prochain hôtel. Une heure après, elle voyait se dessiner au loin les silhouettes des grands arbres qui l'avait ombragée.

Des larmes lui vinrent aux yeux : « Pourquoi ne suis-je plus là ? » dit-elle avec un soupir.

Plus elle s'approchait, plus elle se sentait dans l'atmosphère emparadisée de sa plus belle année. Il lui semblait qu'elle prenait un bain de jeunesse, en s'abandonnant à ses souvenirs.

C'était par une belle journée ; le soleil riait à la villa, la villa riait au soleil. La façade avait la sérénité et la douceur d'autrefois. Les propriétaires qui étaient venus après M. Marleroy n'avaient rien défiguré, comme font souvent les nouveaux venus, qui ignorent qu'on ne touche pas impunément aux vieilles choses sans violer leur caractère.

Un peu plus, Angèle entrait dans la cour de la villa. Elle descendit de voiture et s'avança résolument dans l'avenue ; mais, arrivée à la porte, elle

dit : Halte-là! en mettant la main sur son cœur.

Un voile couvrait sa pensée ; les regrets étaient si vifs qu'elle perdait le sentiment du réel.

Etait-ce bien elle qui était à la porte, quand d'autres avaient droit d'être heureux dans la maison? Elle la contourna pour la revoir de trois quarts et de profil, après l'avoir revue de face. Et plus elle regardait cette amie de la seizième année, et plus la villa lui parlait éloquement. Que de souvenirs se réveillaient tout vivants pour venir à elle? Là elle montait à cheval, ici Fernand avait baisé une fleur avant de la lui mettre dans les cheveux.

Plus loin, sa mère lui parlait de ses petits-enfants, — des enfants, hélas! qui n'étaient point venus au monde.

Tout d'un coup elle reconnut la fenêtre de sa chambre, cadre aujourd'hui sans portrait. Qui pouvait vivre là ?

Presque au même instant, comme pour lui répondre, une figure apparut. Un bonhomme, un bonhomme maladif, coiffé d'un foulard, qui avait sans doute peur de s'enrhumer.

La poétique Angèle détourna la tête, plus triste encore ; elle trouvait que sa chambre était profanée ; elle aurait voulu voir une jeune fille, belle et jeune, une autre elle-même, car elle n'était pas envieuse ; puisqu'elle n'avait pas pu être heureuse là, pourquoi, à sa place, une autre n'y serait-elle pas heureuse ?

Mademoiselle de Luzzi continua son pèlerinage le long du saut de loup qui défendait le parc. Elle s'expliqua bien l'impression qu'elle éprouvait quand

elle allait au bois de Boulogne et qu'elle repassait par la Muette. C'était le même aspect, plus rustique là-bas.

Toute une grande heure elle passa à promener ses yeux affamés sur tout ce qui avait été à elle, sur tout ce qui avait été elle.

Les châtelains s'étaient mis aux fenêtres pour voir une femme à la mode égarée de leur côté, où ne passaient guère que des moissonneurs ; mais nul ne lui fut hospitalier. Il est vrai qu'on ne savait pas que cette égarée avait — le mal du pays ; — qu'elle était fille de l'ancien propriétaire et qu'elle dut se marier là dans toutes les joies du cœur.

Angèle monta en voiture plus triste encore. Quand elle arriva à Amboise, elle était toute défaite. On lui servit à dîner à l'hôtel. Elle eut toutes les peines du monde à se mettre à table.

Voilà que tout à coup, dans la même salle à manger, un monsieur entre et vient s'asseoir à la table voisine. Le maître de la maison l'avait suivi en toute déférence.

— Que veut manger monsieur le comte ?

— Ce que vous avez de meilleur. Donnez-moi du vin de Vouvray.

— Monsienr le comte a bien le temps de dîner, le train pour Paris ne part que dans une heure et demie.

Angèle venait de reconnaître le comte de Romanes, rien qu'à l'entendre parler.

Elle fut sur le point de se lever et d'aller dîner ailleurs ; mais elle se dit : « A quoi bon le fuir, quand je viens de le chercher ? »

Elle résolut de faire semblant de ne point reconnaître Fernand.

— Et madame, dit le maître de l'hôtel en s'adressant à elle, que faut-il lui donner ?

— Je n'en sais rien, répondit-elle.

— Eh bien, j'aurai de l'imagination pour madame. Ici, il faut que tout le monde soit content.

Angèle ne put s'empêcher de sourire.

— Oui, je suis bien contente, murmura-t-elle en se versant un verre d'eau.

Le comte de Romanes n'avait pas reconnu Angèle, qu'il ne voyait que de profil perdu. Il venait de s'asseoir, quand tout à coup il s'écria : « Ah ! mon Dieu ! »

Angèle ne s'imaginait pas que cet « Ah ! mon Dieu ! » fût à propos d'elle ; mais Fernand se leva, accourut et lui tendit la main.

— Je ne vous connais pas, monsieur, dit-elle en femme du monde et en femme de théâtre.

Ce qui jeta un double froid dans l'âme du comte de Romanes. Il ne se désarma pas.

— Moi, je vous connais bien, dit-il tristement ; vous avez été toute ma vie et vous êtes encore tout mon cœur.

Angèle ne voulait pas être touchée par ses paroles ; mais, sans vouloir regarder Fernand, elle le vit dans sa pâleur soudaine, avec l'expression la plus désolée. Il ne jouait pas la comédie.

— Angèle, donnez-moi la main, reprit le comte de Romanes.

— Je vous donne mon gant, dit-elle.

Et elle donna celle de ses mains qui n'était pas encore dégantée.

— Angèle, je ne vous dirai plus qu'un mot. Il y a longtemps, trop longtemps déjà que je vous cherche dans toutes les femmes, je ne vous ai jamais retrouvée.

Angèle prit un sourire amer.

— Hé bien, monsieur, pourquoi m'avez-vous perdue ?

— C'est mon crime et c'est mon châtiment.

— Adieu, murmura Angèle.

Et de sa main gantée, elle se cacha les yeux. C'est parce qu'elle pleurait.

Tout autre jour, elle eût accueilli le comte de Romanes par une fierté dédaigneuse, mais ce jour-là son cœur était attendri par le pèlerinage amoureux au château où elle avait tant aimé Fernand. Elle put maîtriser son cœur.

Quand Fernand vit qu'elle pleurait, il ne s'inquiéta pas du lieu où il était, lui qui avait pourtant l'horreur des choses ridicules. Il se jeta à genoux, absolument comme s'il se fût trouvé chez Angèle. Il n'y avait personne dans la petite salle à manger, pas même un garçon de service, mais enfin on pouvait le surprendre dans cette situation tragi-comique.

Angèle le releva de la main.

— Vous êtes toujours fou, Fernand ; voilà pourquoi je vous pardonne mon malheur.

— Votre malheur ? Ah ! Angèle, je l'ai expié rudement.

— Menteur ! vous avez adoré votre femme.

— Pas un mot de ma femme ! Je ne sais plus si je l'ai aimée, mais je sais que je vous aime toujours.

Un garçon venait d'entrer, une bouteille de vin de

Champagne d'une main pour Fernand, et un pigeon à la crapaudine, de l'autre, pour Angèle.

— Qu'est-ce que cette fricassée ? dit Fernand, pour changer le thème.

— Des pigeons pour madame.

— On ne mange plus de pigeons. Remportez cela.

Et s'adressant à Angèle :

— Voulez-vous me faire l'honneur de me recevoir à votre table, madame ? Je vous réponds que nous dînerons mieux, car le maître de l'hôtel sait que je suis intraitable.

— Je veux bien, dit Angèle, qui n'avait plus la force de redresser des barrières.

On dîna ensemble. Un dîner charmant, comme tout ce qui est imprévu, comme tout ce qui répand dans l'atmosphère un peu ou beaucoup d'amour.

Ils ne savaient ni l'un ni l'autre où ils allaient.

Etait-ce une rencontre d'une heure ? était-ce une renaissance dans leur passion ? était-ce un caprice qui se renouvelle ? Ils allaient en aveugles.

Et ils allèrent toujours en aveugles, car ce n'est qu'en arrivant à Paris qu'ils s'aperçurent de deux choses :

La première, c'est qu'ils avaient voyagé ensemble.

La seconde, c'est qu'il fallait se quitter.

Comme alors Fernand n'aimait plus sa femme, il se disait : « Pourquoi n'ai-je pas épousé Angèle ? »

Entre ce cri-là et des épousailles de la main gauche, il n'y avait que la main. Oui, il n'y avait que la main. Et ce fut alors le mariage de la main gauche.

Fernand de Romanes, qui avait toujours eu des maîtresses, même sur le déclin de sa lune de miel,

trouvait tout simple d'être heureux avec Régina et avec Angèle, une brune avec des yeux bleus, une blonde avec des yeux noirs. Pour lui, c'était l'idéal.

Il n'était pas de ceux dont le cœur s'endort dans l'innocence primitive : Il fallait à son cœur trop civilisé toutes les coquineries des mœurs de la décadence.

Fernand confondait à tel point le bien et le mal qu'il ne savait pas bien au juste quand il était avec sa femme ou quand il était avec sa maîtresse.

Angèle s'en voulait beaucoup d'être retombée lâchement dans cet amour, mais elle subit l'ascendant, en se disant que c'était peut-être le bonheur. Elle n'allait pas, quoiqu'elle fût bonne, jusqu'à plaindre madame de Romanes. Cette femme n'avait-elle pas pris sa place ? Elle pouvait en toute liberté s'épanouir avec son mari, tandis qu'elle-même, il fallait qu'elle se cachât quand elle était avec Fernand.

Cet amour caché la révoltait ; mais elle vivait au jour le jour dans l'espoir, non pas que Régina mourût, mais que Fernand se séparât d'avec sa femme. Ce serait encore là un amour défendu et un bonheur volé, mais dans la passion le cœur ne raisonne pas.

Quoique mademoiselle de Luzzi eût bien peu d'argent, elle ne permit jamais à Fernand de souiller cet amour par de l'or. Elle ne voulait pas tomber au degré de la fille entretenue. Elle continuait à vivre de son métier de cantatrice ; ce qui la séparait quelquefois par force de M. de Romanes, car tous les ans elle retournait en Angleterre et en Italie.

Régina fut longtemps sans savoir toute cette histoire. On lui montra çà et là, au Bois, au spectacle,

des maîtresses de Fernand. Depuis qu'elle prenait sa revanche, elle ne se dépensait pas en jalousies, comme tant de femmes qui se pardonnent à elles-mêmes, mais qui ne pardonnent pas à leur mari.

D'Angèle, cependant, elle fut toujours jalouse ; peut-être parce que Fernand l'avait aimée avant elle, peut-être aussi parce que mademoiselle de Luzzi avait une beauté reconnue.

Mais ce tourbillon de Paris, qui emporte toutes choses, ne donnait par le temps à la jalousie de madame de Romanes de lui déchirer le cœur. A peine un accent de colère çà et là, pas même une larme, une dernière larme sur son amour d'épouse.

Comment mademoiselle de Luzzi connut-elle Mortemart, je pourrais dire comment aima-t-elle Mortemart, avant la mort de Fernand de Romanes ? Quelle révolution se passa-t-il dans ce cœur bien pris jusque-là par un premier amour ?

IV

LE PREMIER COUP DE FEU

Ce fut dans le monde, dans le meilleur monde, que Mortemart rencontra Angèle. Le jeune peintre faisait le portrait de la vicomtesse d'Aulnoy. Quoiqu'il fût un peu sauvage avec les gens du monde, —

tout à l'atelier, à ses camarades et aux femmes qui aiment l'atelier, — il devint un des familiers de l'hôtel de la vicomtesse, parce qu'on le gâtait chez elle jusqu'à lui permettre de fumer des cigarettes à table.

Un soir qu'il y avait grande réception en l'honneur d'un prince étranger, peut-être le prince de Galles, peut-être le prince d'Orange, peut-être le duc d'Aoste, Angèle de Luzzi vint chanter ses airs amoureux. Mortemart, qui ne l'avait jamais vue, fut tout de suite sous le charme de cette adorable créature.

Il peignait à vif par un mot, quand il ne tenait pas le pinceau. « C'est, dit-il, le plus beau clair de lune de *prima donna*, mademoiselle Angèle de Luzzi. »

Il n'attendit pas qu'on le présentât à la belle cantatrice.

— Mademoiselle, lui dit-il, j'ai l'honneur de me présenter moi-même, parce que je suis du bâtiment. Je peins à peu près comme vous chantez.

— Je ne vous en fais pas mon compliment, monsieur.

— Oui, mais si vous saviez comme j'ai une bonne opinion de moi-même.

Et Mortemart ébaucha un paradoxe très éloquent pour prouver qu'il fallait toujours chanter et peindre dans les gammes raphaélesques et prud'honniennes, c'est-à-dire dans la poésie du sentiment bien plutôt que dans la *furia* de la passion.

— Oui, mais aujourd'hui, on n'aime que les tapageurs en peinture comme en musique.

— Pour moi, je ne suis pas un tapageur. Rubens m'éblouit, mais ne me prend pas le cœur, tandis que Léonard de Vinci me touche et m'emporte. J'aime

mieux la *Joconde* que toute la galerie de Médicis.

Ce fut le point de départ d'une causerie plus intime, pendant une comédie qu'on joua bientôt.

— Comment avez-vous trouvé la comédie? demanda la maîtresse de la maison à Mortemart.

— Délicieuse.

Il n'avait écouté qu'Angèle, une autre Joconde, qui ne lui avait pas dit son secret, mais qui lui avait pris le cœur du premier coup.

Mortemart avait jusque-là en amour mené les choses rondement. Il offrit à mademoiselle de Luzzi de la reconduire chez elle.

— A moins, lui dit-il gaiement, que vous ne trouviez pas le chemin plus court en venant chez moi.

— Vous vous trompez de porte, monsieur, lui dit-elle, en reprenant toute la souveraineté de la femme.

Il voulut se rattraper, mais elle était remontée dans les nues. Ce fut en vain qu'il tenta de la ramener dans la douce intimité du dernier quart d'heure : Célimène avait reprit son éventail.

— Vous avez là, mademoiselle, un bien joli éventail.

— Vous trouvez? moi je ne le connais plus.

— Oui, je comprends; comme ces amateurs de tableaux qui ne voient plus leurs tableaux.

— C'est ça. Le regard est un gourmand qui ne se paye pas toujours des mêmes menus.

— Oui, il faut changer la carte. Voulez vous que je vous fasse un éventail.

— Oh! celui-là, je le regarderai toujours.

— A la bonne heure, voilà mon éventail payé. Quand voulez-vous que je vous le porte?

— Quand il vous plaira. Mais je suis bien capable

d'aller le prendre à votre atelier, car je connais trop les promesses de peintres.

C'était l'heure du souper. Chacun avait sa place marquée au festin.

— Je vous avertis, dit la maîtresse de la maison à Mortemart, que vous pouvez conduire mademoiselle de Luzzi dans la salle à manger, mais que vous n'aurez pas le droit de rester à côté d'elle, car je vous ai condamné à distraire une de mes amies qui s'ennuie avec elle-même.

Le peintre ébaucha un sourire, mais sans pouvoir cacher l'esquisse d'une grimace.

— Adieu donc, dit-il, en offrant son bras à Angèle.

— Au revoir répondit-elle, mais sans attendrir sa voix.

Ce fut là l'origine du fameux éventail.

Mortemart en fit deux. Mais quel est celui des deux qui fut brisé ?

V

UNE HÉROÏNE

Mortemart cherchait depuis huit jours une figure pour son nouveau tableau, car il ne voulait pas peindre une figure connue, déjà vivante, — et déjà morte, — dans les œuvres modernes.

Une de ces figures qu'on salue comme une ancienne connaissance, mais qui ne vous arrête pas à ses curiosités, parce qu'on les sait par cœur.

Mortemart avait trouvé tous ses comparses, mais sa figure rayonnante, celle qui donne une âme au tableau, — quelquefois l'immortalité, — comme la Violante, la Fornarine, la Joconde, était encore dans les brumes matinales de l'imagination.

En vain, il avait interrogé son cœur sur ses souvenirs; en vain, il avait évoqué toutes les visions de ses vingt ans ; en vain, il avait demandé à quelques femmes de son horizon de poser pour lui.

Un matin, il avait déjà brisé trois pinceaux et s'était frappé le front trois fois comme si la toile allait se lever qui lui cachait le spectacle attendu.

On sonna à la porte :

— N'ouvrez pas ! cria-t-il à son négrillon.

Mais comme celui-ci n'entendait pas le français, il courut ouvrir à toutes jambes.

Et Mortemart vit apparaître, — comme une apparition, — une belle fille, vêtue avec toutes les pompes de Satan, constellée de tous les éblouissements de la jeunesse.

— Monsieur...

Mortemart se leva comme un point d'admiration.

— Madame, je vous attendais, car je vous cherchais et je ne vous trouvais pas.

— Vous ne me cherchiez pas bien loin, car je vois avec plaisir que vous n'avez pas quitté votre atelier pour courir après moi, — pour m'apporter mon éventail. — Et pourquoi m'attendiez-vous?

— C'est bien simple, je ne puis trouver la grande

figure qui sera l'âme de mon tableau. Connaissez-vous Diane chasseresse?

— Oui, beaucoup ; pour moi, c'est la vraie femme, celle qui n'aime pas.

— Vous avez bien raison.

— Diane, la fière, qui ne marche que sur l'herbe vierge qui se cache dans la forêt...

— Vierge, s'écria Mortemart. En un mot toute une auréole de la virginité.

— Oui, une femme de marbre, mais non pas une fille de marbre.

— Eh bien, je cherchais le vrai modèle d'une figure de Diane.

— Et vous vous imaginez que vous allez me faire poser.

— Oh! mon Dieu, quand vous feriez ça pour moi, vous qui faites poser tout le monde.

— Non, je ne suis pas venue pour poser, seulement je suis une femme de parole ; comme je vous ai promis à notre première rencontre de me risquer un jour dans votre atelier, je suis venue bravement, mais je m'en vais parce que je suis attendue.

Mortemart sentit au cœur une morsure de jalousie qui lui prouva qu'il aimait déjà ou qu'il aimerait bientôt.

— Attendue! C'est moi qui attendais, et depuis longtemps, et depuis toujours. Vous rappelez-vous l'histoire de M. de Voltaire et de mademoiselle de Livri?

— Non.

— C'est notre histoire, si vous voulez rester ici, — sur mon cœur, — dans mes bras.

— Vous jouez donc les rôles d'amoureux.

— Çà et là; mais je commence à me rouiller. Je vais fermer la porte.

— Oui, mais vous ne pouvez pas traiter mon cœur comme votre porte; les verrous du cœur, c'est Dieu qui les tire. Vous avez beau m'enfermer avec vous, si mon âme s'envole par la fenêtre...

— Asseyez-vous toujours, votre âme reviendra au logis.

— Ainsi, vous aimeriez une femme sans âme?

— Plutôt qu'une âme sans femme.

— Eh bien, moi, je ne suis qu'une âme. Vous savez, les cantatrices ne sont pas des femmes.

— Je sais bien que pour elles l'amour n'est qu'une chanson, mais je chanterais bien celle-là avec vous.

Mademoiselle de Luzzi se promenait par l'atelier.

— Vous avez beaucoup de talent.

— Pourquoi?

— Parce que vous avez beaucoup de couleur, il n'y a pas de peintres sans palette.

— Parbleu! il n'y a pas de cantatrice sans voix.

— Vous ne me comprenez pas; je veux dire que les dessinateurs ne sont pas des peintres : pour moi, il n'y a que les coloristes. Oh! les jolies aquarelles! de vraies queues de paon! C'est du Diaz et du Ziem; il y a du soleil dans cette lettre Z.

— Voilà pourquoi vous vous appelez mademoiselle de Luzzi avec deux zz.

— Je n'y avais pas songé.

Mademoiselle de Luzzi prit sa montre et s'écria :

— Midi!

— Eh bien, midi ! il n'y a pas de quoi s'émouvoir. Si c'était minuit...

— Je vous ai dit que j'étais attendue.

— Oui, par moi, ou par un monsieur quelconque. Voulez-vous que j'aille lui couper la gorge?

— Qui vous dit que c'est un monsieur quelconque?

Angèle avait pris un grand air de dignité. Elle ajouta :

— Je ne permettrai jamais à un monsieur quelconque de m'attendre.

— Je me rétracte. Ce n'est pas un monsieur quelconque, c'est un prince.

— C'est un homme, et un homme de beaucoup d'esprit. Voulez-vous savoir mon histoire avec lui ?

— Cela me sera désagréable; mais vous la conterez si bien. Et puis vous ne me direz pas son nom.

— Pourquoi ne voulez-vous pas savoir mon his-histoire?

— Parce que le passé d'une femme, si je ne le connais pas, c'est un livre que je n'ai pas lu, et je n'aime pas à lire un livre deux fois quand ce n'est pas l'*Iliade*.

— Croyez-vous donc que je ne vaille pas l'*Iliade*.

Mademoiselle de Luzzi pencha la tête en souriant. Mortemart la regardait en amoureux et en artiste. Elle était grande comme Diane, et comme la chasseresse elle était sculptée en marbre de Paros. C'était cette blancheur rosée qui est la vie, mais qui est encore l'art.

Galatée descendant de son piédestal !

Quoique mademoiselle de Luzzi eût la grâce flexible du roseau, elle n'avait pas les mièvreries des femmes maladives ; sa figure respirait la poésie de la santé, mais troublée çà et là par les pâleurs soudaines, — nuages de l'esprit et du sentiment. — Sa chevelure ondée eût noyé à la fois l'épaule, le sein et la hanche. Une touffe rebelle caressait le coin de l'œil droit, et donnait à sa physionomie je ne sais quel charme voluptueux. Elle portait son front avec cette fierté native qui s'ignore. Quoique sa chevelure fût noire, ses yeux étaient bleus ; des yeux dont le jeu était amorti par de longs cils d'ébène. Jamais Praxitèle n'avait trouvé dans le gynécée ou sous son ciseau un nez plus fin avec des ailes plus passionnées. Sa bouche, légèrement entr'ouverte par le commencement ou par la fin d'un sourire, laissait voir, plutôt qu'elle ne les montrait, des dents de neige, petites, aiguës, qui devaient faire de fort jolies morsures à la pomme d'Ève. Le contour du menton était d'un dessin idéal, avec une de ces fossettes presque invisibles qui sont la marque du grand sculpteur. Quand une femme est belle, elle a une fossette ou un grain de beauté, qui est la signature du maître.

Dieu pouvait signer Angèle ; — je parle à la surface.

Ai-je dit que le cou était un chef-d'œuvre de grâce ? Le sein n'était pas plus abondant que celui des statues antiques, mais les hanches étaient peut-être trop accusées.

Vue de profil, elle était belle ; vue de face, elle était plus belle, sans compter qu'elle habillait magi-

quement ses robes. Elle n'était pas variée sur ce chapitre, car elle était toujours en blanc ou en noir. Et comme elle savait marcher! Elle aurait eu la grâce encore plus belle que la beauté, si elle n'avait eu la beauté plus encore que la grâce. Aussi les peintres et les sculpteurs, — et les photographes, ces portraitistes qui prennent le soleil à témoin, — voulaient toujours, en la voyant passer, s'emparer de cette figure qui restera un type dans l'art moderne. Mais, jusque-là, elle avait refusé de poser devant l'art, disant qu'elle poserait tout au plus devant l'amour, à l'inverse des Vénitiennes, car il faut aimer une fille de Venise pour trouver un modèle.

Mortemart était silencieux. Il pensait qu'il avait devant lui la vraie femme destinée à tous les imbroglios et à toutes les tempêtes de la passion.

Angèle lui demanda l'histoire de son cœur.

— Cette histoire, dit-il d'un air distrait, je la conte trop souvent à moi-même pour vous la dire à vous. C'est toujours le rêve aux prises avec la réalité. Je passe mon temps à faire de mauvais tableaux, parce que si j'en faisais de bons, je ne trouverais personne pour les acheter. J'ai aimé une femme qui ne m'aimait pas, et j'ai été aimé d'une femme que je n'aimais pas. Aujourd'hui, voilà que je vous aime et vous ne n'aimez pas.

— Vous n'en savez rien, ni moi non plus.

On sonna à la porte.

— Je n'ouvrirai pas, car vous m'avez apporté le bonheur en entrant; si j'ouvrais, il s'en irait peut-être.

On sonna une seconde fois

— Ouvrez, dit Angèle, j'empêcherai bien le bonheur de s'en aller.

VI

LE REVOLVER

Mortemart croyait voir entrer celui qui avait sans doute trop attendu Angèle ; mais il vit passer devant lui comme un tourbillon le célèbre ***. Célèbre ! Pourquoi ? direz-vous. Il n'en sait rien, ni moi non plus. Paris est plein de ces gens-là, qui ont odéoné une tragédie ou glacé une statue, barbouillé un tableau, découvert une étoile invisible.

— Mon cher ami, je suis pris par une averse, et je viens fumer un cigare chez vous.

— Merci de l'averse ! Que diable faisiez-vous rue de la Victoire ?

— Le célèbre *** avait salué la comédienne.

— Faut-il que je le dise ? J'ai vu passer madame, et, tout ébloui, je me suis planté dans la rue devant votre maison, comme un arbre de la liberté, espérant la voir sortir ; mais il paraît que vous aviez beaucoup de choses à dire ou à entendre.

— Je disais à madame que je l'aimais, et madame me répondait qu'elle ne consacrait jamais le lundi à ces choses-là. Voilà tout.

Mortemart eut l'art de mettre son ami à la porte, car il était de ceux qui croient qu'entre deux amoureux il ne faut pas mettre un ami.

Il ferma la porte sur le célèbre *** et mit la clef dans sa poche.

— Maintenant, dit-il à Angèle, j'ai supprimé l'univers. Il n'y a plus que vous et moi dans le monde.

— Adam et Ève, dit gaiement Angèle. Mais il est trop tard, le paradis est fermé.

— Je vous aime.

— Si je vous prenais au mot, vous seriez attrapé.

— Essayez !

— Vous ne comprenez pas l'amour comme moi ; pour vous, c'est une parenthèse dans la vie, pour moi, c'est toute la vie.

Mortemart sembla y regarder à deux fois.

— Diable ! se dit-il en lui-même, je ne sais plus où je vais.

— Voyez-vous, reprit Angèle, j'ai toujours pensé que nous n'avions pas été mis sur la terre pour y vivre cent ans, mais pour y vivre un jour, — ou même une heure ; — or, combien qui ne vivent pas un instant ! Pour moi, aimer et être aimée, c'est monter sur le trépied d'or d'où on s'élance dans le ciel.

— Vous ne croyez pas un mot de tout ce que vous dites-là.

— Je crois à tout, même à ce que je dis. Je crois au bonheur comme une bête que je suis, mais je crois que celui qui trouve le bonheur doit l'étreindre jusqu'à la mort. Mais je m'en vais.

— Puisqu'on vous attend, ne vous en allez pas. A propos, est-ce l'homme que vous cherchez ?

— Non, c'est un de mes surnuméraires qui a de fort beaux chevaux. Il veut me les donner, mais je les trouve trop chers.

— Eh bien, puisqu'il a des chevaux, qu'il aille se promener, car vous êtes prisonnière ici.

— Non, on ne prend pas deux fois une femme par le même moyen. Vous seriez Richelieu, Lauzun ou Don Juan, que vous ne m'enchaîneriez pas ici.

— Aussi voulais-je vous proposer un voyage.

— Un enlèvement? C'était bon quand on mettait la femme en croupe. Mais un enlèvement dans un wagon !

— Pourvu qu'on enlève l'amour avec soi !

— De quoi seriez-vous capable pour me prouver votre subite passion ?

— De tout.

— Je vous mets au défi.

— J'accepte. La passion est comme la tempête, elle va toujours devant soi tant qu'elle a du souffle.

— Eh bien ! jetez-vous par la fenêtre !

— Je suis amoureux, mais je ne suis pas fou.

— La belle passion que celle qui ne s'appuie que sur la sagesse ! Jetez-vous par la fenêtre, et je vous suivrai.

— Je serai bien avancé !

— Quand on aime, c'est à la vie et à la mort.

— Oui ; mais il n'y a pas de quoi se jeter par la fenêtre.

— Votre balcon, c'est le rocher de Leucade. Sapho a retrouvé Phaon de l'autre côté de l'eau.

Et ainsi, Mortemart et mademoiselle de Luzzi égrenaient en riant toutes les perles fausses de la conversation.

Mademoiselle de Luzzi se promenait toujours dans l'atelier, tout à la fois curieuse et distraite.

— Oh ! oh ! dit-elle, vous avez des armes de précision !

— Dites plutôt des armes d'indécision.

Angèle avait saisi sur une table un revolver.

— Un joujou d'enfant, reprit-elle, mais très joli.

Elle regardait la lettre — *M* — surmontée d'une couronne de comte.

— Vous êtes donc comte ?

— Oh ! bien peu. Il paraît qu'on l'a été dans ma famille ; mais il paraît aussi qu'on a brûlé ses parchemins dans la nuit du 4 août. Vous comprenez bien qu'un artiste n'a que faire de cela.

— En attendant, vous ne dédaignez pas de mettre une couronne sur la première lettre de votre nom.

— Oh ! simple habitude de famille.

— A quoi vous sert ce revolver ?

— A tuer des mouches.

— Voulez-vous me le donner ?

— De tout mon cœur; mais à quoi vous servira-t-il?

— On ne sait pas ce qui peut arriver ; peut-être à me défendre de vous...

— C'est une idée.

Mademoiselle de Luzzi mit le revolver dans sa poche.

Fut-ce revolver, marqué d'un *M*, couronné d'une couronne de comte, qu'on retrouva aux pieds de Fernand de Romanes, une heure après sa mort ?

VII

LE CHEMIN DU BONHEUR

— Voulez-vous m'ouvrir la porte ? dit tout à coup Angèle avec un accent résolu.

Mortemart se jeta devant elle d'un air tragique.

— Vous ne sortirez d'ici qu'en me passant sur le corps !

— Je vous ai déjà dit qu'on m'attendait.

— C'est parce qu'on vous attend que je ne voudrais pas vous ouvrir la porte.

— Que voulez-vous faire de moi ?

Le peintre regarda la cantatrice avec passion.

— Ma vie ! dit-il en lui serrant la main.

— Vous feriez ma mort, dit Angèle avec une expression étrange.

Il tressaillit. Il comprit qu'il avait devant lui une de ces créatures inexplicables, — un livre écrit en hébreu, — un pays inaccessible dans les mers perdues, — ou plutôt une femme doublé d'une comédienne, — un composé des trois vertus théologales et des sept péchés capitaux.

— Eh bien, la vie et la mort avec vous, s'écria Mortemart en appuyant Angèle sur son cœur.

Il dit cela avec tant de vérité qu'Angèle rougit et pâlit à la fois.

— Partons, dit-il.

— Et votre tableau ?

— Mon tableau ? C'est vous.

— Signerez-vous celui-là ?

— Oui, avec mon sang, si vous voulez !

— C'est dit. Partons.

Mortemart ouvrit la porte et passa le premier comme s'il eût peur de voir s'enfuir Angèle.

Elle lui prit le bras, lui prit le bras avec la même force. Leur front s'était illuminé. Ils étaient silencieux, mais ils semblaient se dire tous les deux en se regardant le mot célèbre : « J'ai trouvé ! Εὕρεκα. »

— Où allons-nous ? dit tout à coup Mortemart.

— Chut ! dit Angèle. Dès que nous saurons notre chemin, nous ne voudrons pas le suivre. Je vous croyais un artiste, et déjà vous me réveillez de mon rêve.

— Vous avez raison. Allons sans savoir où.

Ils étaient sous la porte cochère.

— On ne vous attend plus ? dit Mortemart.

Angèle se mit à rire de son beau rire à trente-deux dents.

— On ne m'attendait pas, dit-elle.

— A la bonne heure ! Je croyais avoir Henriette à mon bras, il paraît que c'est Célimène.

— Ni Henriette, ni Célimène, mais Angèle. *Moi, dis-je, et c'est assez !*

Mortemart fit signe à un coupé qui passait.

— Où allons-nous ? demanda à son tour le cocher.

— Cela ne vous regarde pas, répondit Mortemart. Marchez droit devant vous.

— Ne croyez-vous pas que vous allez m'enlever dans un fiacre, dit Angèle.

— Vous avez raison, dit Mortemart, ce ne serait pas la peine d'être enlevée.

— C'est fini, reprit Angèle en se détachant du bras de Mortemart, vous m'avez réveillée de mon rêve. Adieu.

— Pensez-vous donc que l'amour nous dispenserait d'aller en fiacre ? Eh bien, allons à pied.

— Dans les rues de Paris !

— On va où on peut. Voulez-vous partir pour Venise, Naples, Constantinople, ou tout autre pays poétique ?

— C'est bien loin. Mais prenez garde, si je vous prenais au mot! Allez plutôt finir votre tableau. Nous finirons le nôtre un peu plus tard.

— Puisque aussi bien nous sommes en route, allons droit devant nous.

— Pour Dieu, je vous en supplie, ne faisons pas comme tous ces pauvres amoureux qui ne connaissent que le bois de Boulogne.

— Nous irons à Saint-Germain.

— A Versailles ou à Saint-Cloud. Je connais toutes ces folies-là. On s'en revient dîner au petit Moulin-Rouge, dans une prison qu'on nomme un cabinet particulier, après quoi on va à un théâtre de genre, — dans une avant-scène, — de mauvais genre, montrer son bonheur pour faire des envieux à l'orchestre.

— Décidément, vous n'avez pas assez d'enthousiasme. Ceci a tué cela, comme dit le poète.

— Ne vous y méprenez pas, c'est mon cœur qui

parle. Il manque d'air dans l'atmosphère parisienne. Il aspire à l'inconnu et vous n'avez à lui donner que ce qui est à la portée de tous les cœurs. Vous êtes un grand artiste, peut-être, mais votre vie n'est pas à la hauteur de vous-même.

— Dites-moi ce que vous voulez, ô belle extravagante !

— Est-ce que je le sais. C'est à vous à le deviner. Je vous dirai seulement que si ma vie ne doit être que le premier roman venu, je suis résolue à ne pas faire beaucoup de chapitres.

Ils étaient sur le trottoir de la rue Taitbout comme de simples mortels. On les coudoyait sans penser sans doute qu'ils descendaient ainsi dans les profondes spirales du cœur humain.

— Tout bien considéré, dit Mortemart, me voulez-vous pour compagnon de voyage dans la vie ?

— Pour combien de temps ? demanda Angèle ?

— Pour toujours.

— Cela veut dire six semaines, c'est trop ou trop peu. C'est trop si je ne vous aime pas. C'est trop peu si je vous aime. J'ai peur de vous aimer, adieu.

Et elle s'envola comme un oiseau qui a vu l'oiseleur.

Mortemart voulait courir après elle, mais il craignit de courir après le ridicule. Il la suivit des yeux et rebroussa chemin : elle ne retourna pas la tête.

— La singulière femme ! dit-il avec un vif regret. Après tout, elle a raison, et j'aime mieux finir mon tableau.

Il rentra chez lui. Mais au lieu de peindre, il alluma un cigare, — puis un second cigare, — puis un

troisième cigare. Rentré triste : il tombait de plus en plus avant dans sa tristesse. Angèle était venue comme un coup de soleil ; depuis qu'elle avait fui, les ténèbres envahissaient l'âme de Mortemart.

— Est-ce assez bête? disait-il en voulant chasser les nuages.

Oui, c'était assez bête; mais il paraît que l'amour commence comme ça.

VIII

DE BÊTISE EN BÊTISE

Le soir Mortemart quitta ses amis pour se retrouver avec soi-même. Il aimait à rêver dans le souvenir d'Angèle. Mais dès qu'il fut seul, il alla droit à la rue Mogador, où demeurait la comédienne.

Il se promena dix minutes devant la maison.

Un de ses amis vint à passer.

— C'est toi ! Est-ce que tu chantes des sérénades sous les fenêtres de mademoiselle de Luzzi ?

Le jeune peintre eut l'air d'être à cent lieues de là.

— Est-ce qu'elle demeure ici ?

— Oui, au deuxième étage. Tiens, je viens de voir tomber son rideau.

— Ah ! dit Mortemart en cachant son émotion.

— Quelle adorable créature ! Quel dommage qu'elle soit si folle!

— Je la croyais si sage.

— C'est précisément pour cela qu'elle est si folle, et prends garde d'en devenir amoureux; j'en connais dix qui soupirent devant ses vertus.

— Moi ! amoureux ! Je connais trop l'amour pour cela.

— Adieu ! esprit fort. Tu ne viens pas de mon côté ?

— Non, je vais par là.

Les deux amis se tournèrent le dos; mais Mortemart revint bientôt sur ses pas.

— Voyons ! comme dit Alfred de Musset, il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.

Il entra.

— Mademoiselle de Luzzi ?

— Elle vient de rentrer.

Mortemart monta lestement les deux étages. A peine eut-il sonné que mademoiselle de Luzzi elle-même vint ouvrir.

— Je vous attendais.

— Vous m'attendiez, vous savez donc que je vous aime ?

— Non, vous êtes curieux.

— Vous vous trompez : pour la femme l'amour c'est la curiosité, pour l'homme c'est l'amour.

— Est-ce que vous venez pour me faire des sentences?

— Je viens pour vous faire la cour, comme on dit à Vaugirard.

— A Vaugirard, c'est bien, parce qu'on croit à ce qu'on fait, mais ici on ne croit à rien.

— Eh bien, je crois que je vous aime, et je crois que vous m'aimerez.

— Je vous ai aimé, mais je ne vous aime plus.

— C'est déjà fini?

Mortemart prit la main d'Angèle. La cantatrice pâlit et détourna les yeux.

— Vous savez, madame, que vous m'avez empêché de continuer mon tableau. Quand j'ai repris le pinceau, vous étiez toujours devant moi avec votre sourire fatal et votre air mystérieux, comme un sphinx qui ne veut pas dire son secret.

— Mon secret, c'est le mal de la vie, c'est peut-être le mal de l'amour; je suis comme un voyageur égaré qui ne veut pas chercher son chemin.

— Venez avec moi.

— Non. Si nous nous étions rencontrés ailleurs, en voyage ou au bal de l'Opéra, que sais-je, peut-être nous serions-nous aimés, dans la poésie de l'imprévu. Mais je suis allée vous voir, c'est un mauvais commencement.

— Eh bien, voyageons. C'est la saison des bains de mer, allons à Trouville.

— Je n'aime pas Trouville.

— Allons à Dieppe.

— Je n'aime pas Dieppe.

— Si vous aimez la mer, qu'importe le rivage.

— Le rivage, c'est déjà la mer.

Mortemart se promenait avec impatience.

— Décidément, madame, vous êtes trop romanesque pour moi.

Il devisèrent d'autre chose : de l'Opéra et de la comète.

Mortemart retrouva un charme si vif en la compagnie d'Angèle, qu'il ne songeait pas à s'en aller.

— Vous savez qu'il est plus de minuit, dit-elle tout à coup, je vais vous mettre à la porte.

— Il est bien tard pour rentrer seul chez moi.

— Si vous avez peur je vous reconduirai.

— Oui, mais je ne consentirais jamais à vous laissur revenir seule. Il serait si simple...

Mademoiselle de Luzzi se leva majestueusement, prit la main de Mortemart et le mena galamment à la porte.

— Si vous voulez, lui dit-elle avec son charmant sourire, nous irons demain à la mer.

— Oui.

— Eh bien, venez me prendre avant midi.

Quand elle eut fermé la porte, Mortemart se demanda pourquoi il consentait à prendre le chemin le plus long.

— C'est peut-être parce que je l'aime, se répondit-il.

. . . .

Le lendemain ce fut une joie de partir pour Trouville. On partait pour l'inconnu par un soleil d'or : on croyait voyager avec l'amour et arriver au pays du bonheur, — comme si ce pays-là fût de ce monde !

IX

POURQUOI ELLE ALLAIT A TROUVILLE

Donc, le lendemain, à onze heures, quand Mortemart sonna à la porte de mademoiselle de Luzzi, la cantatrice vint ouvrir et dit :

— Partons.

— Et vos bagages ?

— Oui, six paires de bas, douze chemises, vingt-quatre robes sans oublier mon perroquet ! Dieu merci, je ne suis pas une voyageuse aussi compliquée. Je n'emporte que moi-même, c'est déjà beaucoup, si je pouvais ne voyager qu'avec mon âme, je serais bien heureuse.

— Vous êtes de mon école, dit Mortemart ; j'ai horreur de faire mes malles.

Et les voilà partis. Quoi ! direz-vous ; partis sans bagages. Où commence le bagage ? où s'arrête-t-il ? Est-ce une robe, deux robes, trois robes ? C'est toujours trop, ce n'est jamais assez. Il faut partir avec rien ou avec sa maison. L'escargot ne me fait pas envie comme voyageur ; j'aime mieux la cigale. N'y a-t-il pas des chapeaux à Trouville ? Et, d'ailleurs, quand on va à la mer, ce n'est pas pour s'habiller.

J'oubliais : ils emportaient un bagage précieux :

l'amour. Aussi, ce jour-là, c'était l'amour et son train, ou plutôt le train de l'amour.

Mademoiselle de Luzzi ne songeait pas à son sac de nuit.

Ils étaient heureux, — d'autant qu'ils n'étaient pas seuls dans le compartiment.

Avoir quelqu'un entre soi et le bonheur, c'est avoir le bonheur en perspective.

Ils arrivèrent à Trouville sans bien savoir pourquoi ils n'étaient pas au Havre.

Durant le trajet, Mortemart, revenant çà et là à sa raison, se trouvait bien un peu fou dans cette équipée galante, mais un seul regard d'Angèle le ramenait à toutes les ivresses de l'imprévu.

— Après tout, disait-il, la sagesse, c'est la folie. Erasme était le plus grand des philosophes.

Mademoiselle de Luzzi était heureuse de triompher ainsi de la raison d'un homme. Elle ne voulait pas être aimée comme la première venue : elle estimait que l'amour vaut mieux que l'or, que la renommée et que le temps lui-même ; elle disait qu'on ne pouvait payer l'amour qu'avec de l'amour. Elle aimait Mortemart, et elle ne voulait pas être payée en fausse monnaie.

Ils descendirent à l'hôtel du Casino, comme un monsieur et une dame qui se sont rencontrés en route.

— Un appartement pour madame et une chambre pour moi, dit Mortemart au maître du logis.

— Je n'ai qu'une chambre à deux lits, dit l'hôtelier.

— Alors, nous irons ailleurs, dit Mortemart qui

avait vu le froncement de sourcils de mademoiselle de Luzzi.

Et d'ailleurs il avait raison. Le fléau du voyage, c'est la chambre à deux lits, si on est seul et si on n'est pas seul. Si on n'est pas seul, c'est une injure ; si on est seul, c'est une épigramme.

L'hôtelier, se ravisant, trouva un appartement pour mademoiselle de Luzzi et une chambre à un lit pour son compagnon de voyage.

Les amoureux secouèrent chacun chez soi la poussière de la route. Angèle sortit seule dans Trouville pour se choisir un vêtement de villégiature. Quand Mortemart la revit une heure après, elle était toute métamorphosée, mais toujours belle.

On dîna gaiement, — non pas à table d'hôte ; — après quoi on alla se promener sur le rivage.

— A la mer! dit tout à coup mademoiselle de Luzzi.

Ils se jetèrent dans une barque et ramèrent tous les deux.

— Voilà où je voulais en venir, dit Angèle. Nous sommes seuls dans l'infini, pas un autre homme, pas une autre femme, Dieu là-haut ! J'oubliais, nous avons deux voyageurs invisibles, l'amour et la mort.

— La mort ! dit Mortemart d'un air surpris. La mort n'a rien à faire ici.

— Qui sait, dit Angèle d'un air pensif en caressant la vague de sa blanche main, comme si elle eût caressé la crinière d'une cavale emportée.

Mortemart abandonna la rame et prit dans sa main la tête adorable de mademoiselle de Luzzi.

— Que tu es belle et comme je t'aime ! lui dit-il avec passion.

Ce fut le quart d'heure irretrouvable.

. . . .

— Savez-vous nager ? dit tout à coup Angèle tout échevelée.

— Pourquoi ? Je nage comme tout le monde, un peu. Et toi ?

— Moi ? je n'ai jamais perdu pied. Quel malheur que vous sachiez nager.

— Je ne te comprends pas.

— C'est qu'il m'était venu une belle idée. La mer est le seul tombeau d'une grande passion. Nous nous serions gaiement embarqués pour l'autre monde.

— C'est cela, dans la barque à Caron. J'aime mieux la barque de Watteau.

— Dormir à toujours sous cette vague avec les rêves de l'amour, ne trouves-tu pas cela fort beau ?

Angèle, tout en embrassant son amant, regardait les vagues devenues plus agitées.

— Ce n'est pas la sombre fosse de six pieds dans la terre. Un tel tombeau, c'est deux fois la nuit. Ici, c'est toujours le bruit et la lumière : c'est l'amour dans la mort.

Mademoiselle de Luzzi parlait avec tant de vraie émotion que Mortemart ne trouvait plus à rire.

— L'amour dit-il tout pensif à son tour, crois-tu donc qu'on l'emporte dans la tombe.

— En doutez-vous, vous qui ne doutez pas de l'immortalité de l'âme ! Je n'ai pas beaucoup lu, mais je me rappelle une belle pensée d'un philosophe qui affirme qu'on garde jusque dans la mort l'idée dominante de sa vie.

— Voilà, en effet, une belle pensée, dit le jeune

peintre ; il faudra que je grave cela quelque part.

Cependant la nuit tombait peu à peu. On voyait encore se dessiner sur la pourpre du couchant les fines silhouettes des voiliers épars.

— Nous n'irons pas plus loin, murmura Mortemart.

Angèle se penchait sur l'eau comme si le flot l'eût attirée.

— Prends garde ; ne tombe pas à la mer, car je nage tout au plus pour moi, je ne suis pas capable de nager pour deux.

— Retourneriez-vous bien jusqu'au rivage en nageant ?

— Peut-être. Mais nous perdons notre temps à discuter. L'amour ne discute pas.

Mortemart avait pris la main de mademoiselle de Luzzi. Il l'appuya sur son cœur, — deux cœurs qui battaient à la même chanson, — il lui ferma les yeux sous ses lèvres.

— Je t'aime, lui dit-il encore.

— Je t'aime, lui dit-elle pour la première fois.

Ils se dirent cela de si près, que Mortemart donna son âme et prit celle d'Angèle.

— Enfin, dit-elle en levant ses yeux au ciel ! j'ai trouvé le bonheur.

X

LA VIRGINITÉ

— Ah! mon Dieu! s'écria Mortemart avec effroi.

Angèle l'avait saisi dans ses bras et entraîné presque hors de la barque.

Il tâcha de la retenir en se retenant lui-même.

Ce fut un étrange et terrible combat; car elle voulait mourir et il voulait vivre.

Pour cette créature fantastique et charmante, jetée hors de son chemin, l'amour était le dernier mot. Pour ce jeune homme, plus railleur qu'enthousiaste, quelle que fût sa passion, l'amour était le premier mot.

La lutte dura quelques secondes. Pour quiconque aurait assisté à ce drame silencieux, c'eût été un spectacle effrayant.

Mais la lune seule regardait.

Enfin la femme l'emporta. Angèle entraîna Mortemart en lui disant encore, — cette fois d'une voix éclatante, — *je t'aime.*

Ce fut son dernier mot avant de disparaître sous la vague bruyante.

— Angèle! Angèle! s'écria Mortemart, qui, en tombant à la mer, n'avait pu retenir la jeune fille dans ses bras.

Il se précipita à la recherche d'Angèle.

Il fit le terrible voyage d'un amant qui veut disputer sa maîtresse à la mer. Il alla, il alla plus loin, il alla encore, il alla toujours, mais il ne trouva pas mademoiselle de Luzzi.

Il vint se suspendre à la barque ; mais il repartit désespéré, résolu de mourir, s'il ne la sauvait pas.

— Dira-t-on tout ce périlleux voyage, qu'il tenta à la recherche de cette belle extravagante, qui avait pris au sérieux ses rêves romanesques.

Epuisé, éperdu, tué par la douleur et la fatigue, il voulait se laisser mourir.

— Non, je la sauverai, dit-il.

Et il se jeta une dernière fois sous les vagues, ne sachant pas s'il aurait la force de revenir.

Il ne reparaissait pas; avait-il retrouvé Angèle? Reviendrait-il avec elle? Resterait-il dans ses bras, après l'avoir retrouvée?

Il reparut seul, — tout seul.

— C'est fini! dit-il.

Il n'y a qu'un général qui revient sans son armée du champ de bataille, qui puisse bien comprendre la douleur de Mortemart.

Il reprit encore haleine, la main sur la barque, éclatant en sanglots.

— Angèle! Angèle! où êtes-vous? Oh! mon Dieu, suis-je donc condamné à vivre, quand elle est morte, quand elle m'attend!

Une dernière fois, il se jeta dans l'abîme, décidé à y rester.

Il n'y resta pas. La femme seule peut mourir pour son amour.

Il eut peur de la mort, il eut peur de la nuit, il eut peur de lui-même.

— Je suis lâche, dit-il.

On l'avait entendu crier, et deux barques venaient au-devant de lui, amenant quatre sauveteurs.

Il les conduisit vers l'endroit où il avait vainement cherché Angèle.

Les sauveteurs jugèrent d'abord que Mortemart perdait la tête; mais il reconnurent bientôt qu'il y avait une femme noyée.

On le conduisit presque mort au Casino, où un médecin le mit au lit en lui disant qu'il était mortellement atteint. C'était un grand médecin. Mortemart se crut perdu. Ce fut ce qui le sauva.

Je me trompe, ce qui le sauva ce fut la réapparition de mademoiselle de Luzzi. Elle avait été sauvée malgré elle, — farouche et romanesque dans la mort comme dans la vie.

Enfin, on l'avait ramenée au rivage, elle avait rouvert les yeux.

— Je veux mourir, dit-elle.

Ce fut son premier mot, mais son second mot, ce fut le nom de Mortemart.

— Il est là, lui répondit un de ses sauveteurs.

— Il n'est pas mort.

Cette fois elle voulait vivre. On lui fit comprendre qu'il fallait qu'elle le sauvât par sa présence, ce qui lui donna la force de se tenir debout.

Ce fut un grand cri de joie qui l'acueillit quand elle s'approcha du lit où le jeune peintre se débattait en désespéré.

— Angèle ! Angèle ! disait-il éperdu, voulant recourir vers la mer.

Ils ouvrirent leurs bras, il s'évanouirent tous les deux, comme s'ils retombaient sous les vagues ; mais cette fois c'étaient les vagues qui ramènent au rivage.

— Vivons, dit Angèle, Dieu l'a voulu.

— Puisque j'ai voulu mourir pour toi, je veux vivre pour toi.

Il lui raconta comment il avait voulu la sauver et comment il s'était brisé vainement à la rechercher.

— Je le sais déjà, lui dit-elle ; je voulais mourir seule, je ne voulais pas t'entraîner.

— Pourquoi voulais-tu mourir, puisque je t'aime ?

Mademoiselle de Luzzi sourit tristement.

— Tu veux le savoir? Je vais te le dire. Ecoute-moi donc. Je t'aime, mais tu n'as pas mon premier amour. Tu m'aimes et j'ai honte du passé. J'aurais voulu venir à toi toute blanche, dans la virginité idéale, comme une matinée d'avril ; mais l'orage m'avait déjà troublée. Je ne suis pas de celles qui se consolent d'un amour par un amour. J'ai été trahie à mon premier battement de cœur. Je voulais un mari, je n'ai rencontré qu'un amant. J'ai déchiré ma légende, et j'ai cassé le fil de mon chapelet. Je n'étais donc plus que la première venue. Mais je t'ai rencontré, et je me suis retrouvée dans l'aube matinale. Celui que j'aimais, je ne l'ai plus aimé. Je lui avais pardonné sa trahison, mais je l'ai haï. Je ne voulais plus garder pour lui un seul battement de mon cœur,

parce que tout mon cœur était à toi. Ah! tu ne sais pas toutes les douleurs d'une femme qui voudrait arriver à son amant dans la neige et dans l'hermine, quand déjà les voluptés lui ont donné la main.

Ici, mademoiselle de Luzzi se tut et se cacha la figure dans ses mains; Mortemart l'appuya tendrement sur son cœur.

— Angèle, Angèle! si tu savais comme je t'aime!

— Oui, dit-elle, je le sais, mais je veux que tu entendes ma confession.

— Depuis que je t'ai rencontré, j'ai perdu la tête. Vois-tu, mon « homme », ce n'était pas lui, c'est toi. Je m'en voulais jusqu'à mourir, de ne pas t'avoir attendu. Dieu permet toujours que ceux qui s'aimeront se rencontreront. Pour moi, il était trop tard, pour toi aussi. Comment faire? Me donner à toi, quand je n'étais plus que la moitié de moi-même, quand un autre avait eu la plus belle part: je ne m'en sentais pas digne de ton amour! Si je suis allée te voir, ce n'était pas pour commencer une aventure, c'était pour te dire adieu. Adieu à toi que je n'avais vu qu'un instant. Adieu à toi que j'aimais plus que ma vie. Mais cet adieu tuait mon cœur. N'as-tu pas deviné tous mes déchirements, quoique je cachasse bien mon jeu? Tu es venu le soir. Si tu n'étais pas venu ce soir-là, m'aurais-tu retrouvée le lendemain; car déjà pensant mourir, c'est en te voyant si amoureux à mes pieds que m'est venue cette idée: mourir pour toi, mais mourir en t'embrassant; comprends-tu?

— Oui, je comprends, répondit Mortemart. Je

comprends que tu es romanesque, ô la plus charmante des femmes. Mais c'est mettre la folie dans les plus beaux sentiments.

— C'est pour moi, mon cher amoureux. La mort dans son linceul nous redonne toutes les blancheurs. Il n'y a que la mort qui nous refasse une virginité.

— Peut-être ; mais à quoi me servirait cette virginité, si tu étais passée dans l'autre monde.

— L'amour ne raisonne pas ! Enfin, puisque Dieu n'a pas voulu de moi, c'est qu'il me permet d'être à toi.

— Dieu sait bien ce qu'il fait. Je te prends et ne te quitte plus.

Cette histoire toute romanesque d'une pleine eau en plein amour fit quelque bruit à Trouville, où il y avait cette année-là beaucoup de femmes à la mode. On parla beaucoup des chercheuses d'inconnu, des buveuses d'infini, des affamées de chimères, — pauvres âmes qui vont et qui viennent, sans une heure d'abandon ; femmes romanesques qui ne trouvent presque jamais à faire leur roman. On conta les fantaisies de quelques princesses de la rampe, de tout l'escadron volant des extra-mondaines et des quasi-mondaines, sans oublier en passant les femmes « comme il faut » qui se trouvent emprisonnées dans le devoir, les bourgeoises incomprises qui s'échappent dans le demi-monde, les cantatrices comme Angèle de Luzzi qui veulent être de tous les mondes, — même de l'autre monde.

XI

LES DEUX AMOURS

On voit ici que mademoiselle de Luzzi devait mourir dans l'impénitence finale du romanesque. Il fallait toujours que sa vie fût impossible, imprévue, inouïe. Elle sautait par-dessus les abîmes, comme d'autres effeuillent des roses.

On fut heureux à Trouville, pendant tout un grand mois. On s'en revint à Paris dans l'enivrement; mais, à Paris, il fallut retomber dans la prose.

Mortemart se remit à son chevalet; mademoiselle de Luzzi se remit à ses études.

Il faut bien le dire, comme elle n'avait pas brisé avec Fernand de Romanes, elle ne lui ferma pas sa porte. Elle tenta de lui faire comprendre que les lauriers étaient coupés pour lui, que leur histoire venait de finir, que les jours se suivent et ne se ressemblent pas; mais il était plus amoureux que jamais. Elle n'eut pas la force de lui dire la vérité.

Elle éprouva alors un double sentiment: l'amour d'hier et l'amour d'aujourd'hui. Elle ne put arracher de son cœur l'image de Fernand, quoique son cœur fût pris par Mortemart. Elle avait beau faire, tout

ce qui avait été sa vie et sa jeunesse s'imposait impérieusement, même devant la passion nouvelle où elle se jetait tête baissée.

Angèle n'osait pas, d'ailleurs, compter sur Mortemart. Il était très rieur et très léger. Il vivait de la vie parisienne, c'est-à-dire dans un cortège de sceptiques et de demi-mondaines. Aurait-il foi en elle ?

S'il eût parlé de l'épouser, alors sans nul doute elle eût brisé avec Fernand ; mais quoique leur amour eût été sacré par une première scène tragique, il n'avait jamais dit qu'il consacrerait cette première scène par le sacrement du mariage.

Et le temps se passait.

Et un jour, le comte de Romanes rencontra Mortemart chez mademoiselle de Luzzi, qui le lui présenta comme un jeune peintre désirant faire son portrait dans un de ses rôles.

Les deux amants se rencontrèrent de temps en temps, sans être jaloux l'un de l'autre, parce que mademoiselle de Luzzi eut le grand art de leur prouver à tous les deux qu'elle n'avait qu'un amant.

On alla ainsi jusqu'à l'éventail brisé et au coup de revolver.

On se souvient qu'après avoir été appelé chez le juge d'instruction, Mortemart courut à Saint-Lazare, tout affolé et tout indigné ; lui qui ne pleurait jamais, pleura comme un enfant à la vue de mademoiselle de Luzzi, enfermée dans cette odieuse prison, parce qu'elle était vaguement accusée d'avoir tué M. de Romanes ; mais surtout parce qu'elle avait malmené le juge d'instruction.

Ce jour-là, emporté par son cœur, par la générosité de son caractère, Mortemart, pour la première fois, prononça le mot mariage, comme une suprême consolation pour cette grande désolée.

— Je te remercie, lui dit-elle ; mais tu vois bien que j'aurais dû mourir à Trouville ! Quelle honte pour toi et pour moi, parce que j'ai survécu.

On se souvient que Sophie Lacaille était présente à cette entrevue. Elle écoutait d'autant mieux qu'elle faisait semblant de ne pas entendre. Elle fut touchée au cœur, elle qui croyait n'avoir plus de cœur, par ces expansions des deux amants. C'était la vérité qui parlait. Voilà pourquoi elle put dire au juge d'instruction : « Mademoiselle de Luzzi n'est pas coupable, donnez-lui la liberté. »

Ce que fit M. Lemarchand, non sans avoir encore bien étudié l'affaire, tout en faisant savoir à Angèle qu'elle n'était libre que sur parole.

Mortemart, d'ailleurs, répondit d'elle.

Nous les retrouverons bientôt plus amoureux que jamais. On ne s'aime follement que dans les tempêtes de la vie.

. . . .

« Mais avec tout cela, disait le juge d'instruction, madame de Romanes n'a pas retrouvé son éventail; ce qui prouve que c'est bien le sien qui a été brisé sur la figure de son mari, comme elle en a brisé un autre sur ma joue. »

Mademoiselle de Luzzi elle-même n'aurait pu montrer ni son revolver ni son éventail, mais le juge d'instruction ne la sentait pas coupable.

L'affaire en était toujours là, très menaçante pour

Régina. On en parlait encore de temps en temps, surtout dans le beau monde. Quelques journaux, parmi les plus indiscrets, indiquaient, sous des voiles transparents, que les assises s'ouvriraient un jour aux curiosités mondaines pour juger une cause digne d'être célèbre.

XII

L'AMANT DE L'UNE, LA MAITRESSE DE L'AUTRE

Un matin, Samarini et Angèle montèrent ensemble l'escalier du Palais de justice qui conduit au cabinet du juge d'instruction.

Ils se connaissaient de longue date. Samarini, selon sa coutume, avait fait un doigt de cour à mademoiselle de Luzzi, qui l'arrêta court par ce mot :

— J'aime la musique, mais je hais les musiciens.

Samarini, lui, s'était contenté de répliquer :

— C'est un zeu de mots, vous y tomberez comme toutes les autres.

Angèle n'y était pas tombée. Elle avait l'horreur de Samarini, sans bien savoir pourquoi, puisqu'il avait détaché madame de Romanes de son mari, faisant ainsi à mademoiselle de Luzzi la place plus belle.

— Touzours zolie comme un anze, dit Samarini en revoyant Angèle.

Elle lui répondit par un froid salut. C'est qu'elle

ne venait pas chez le juge d'instruction pour écouter des douceurs.

— Ils sont fous dans ce pays-ci, reprit Samarini avec quelque raison. Comment, ils ne peuvent pas s'habituer à entendre un coup de revolver sans que la zustice prenne les armes. Un homme qui vient, un homme qui s'en va; qu'est-ce que cela? c'est touzours une bêtise de mettre le nez dans les affaires de famille.

On arrivait à la porte de M. le Lemarchand.

— Z'espère bien, continuait Samarini, qu'il ne va pas nous faire faire antichambre. Si zattends plus de cinq minutes, ze m'en vais.

— Et moi aussi, dit Angèle.

Ils passèrent ensemble. M. Lemarchand, les sachant là tous les deux, voulut se donner le plaisir de voir du même coup l'amant de la femme et la maîtresse du mari.

Bien plus, comme entrée de jeu, il leur dit d'abord, pour prouver qu'il était homme d'esprit, comme il était homme du Palais :

— Ah! monsieur Samarini, ah! mademoiselle de Luzzi, pourquoi n'avez-vous pas eu l'idée de vous aimer l'un et l'autre? Vous ne seriez pas ici, et je n'aurais pas l'ennui de vous être désagréable.

— C'est une idée ça, s'écria Samarini. Mais il est touzours temps de bien faire, d'autant plus que z'adore mademoiselle de Luzzi.

Mais Angèle ne prenait pas si gaiement le mot du juge d'instruction.

— Qu'y a-t-il encore? dit-elle de l'air d'une femme qui ne veut pas s'éterniser là.

— Madame, lui répondit M. Lemarchand, c'est toujours la même chose. Nous tournons dans le même cercle.

— Un cercle de l'*Enfer* du Dante, dit Samarini en tournant sur ses talons avec sa désinvolture bien connue.

Le juge avait repris son sacerdoce.

— Puisque vous êtes là tous les deux, je suis sûr que je ferai un pas de plus dans mon rude travail.

Et comme mademoiselle de Luzzi était fort pâle :

— Je ne vous appelle aujourd'hui que comme témoin, lui dit-il d'un air adouci.

Elle répondit avec dignité :

— Je n'ai rien à faire ici comme témoin, non plus que comme accusée, car je ne sais rien.

— Oui, oui, c'est toujours votre système, vous n'avez rien fait, vous n'avez rien vu. Dites-moi alors pourquoi cet éventail, pourquoi ce revolver?

M. Lemarchand présenta encore à Angèle l'éventail brisé et le fameux revolver marqué d'un M surmonté d'une couronne.

Elle les regarda comme une femme qui ne veut pas voir.

Le juge d'instruction se tourna vers Samarini :

— Et vous, monsieur, qu'est-ce que vous dites de cela?

— Pardon, monsieur, suis-ze ici comme témoin, comme accusé ou comme curieux?

— Je n'en sais rien ; mais répondez-moi.

— Ze pense qu'il est absurde d'accuser les femmes. Si z'étais gouvernement, zamais une femme ne paraîtrait en cour d'assises. Une femme n'est zamais

mazeure; c'est touzours une enfant; si elle est coupable, c'est qu'elle n'a pas l'âge de raison. Il faut réformer le code. Les crimes ne sont commis que par les hommes.

— C'est généreux, ce que vous dites-là ; mais si je vous accusais, mademoiselle de Luzzi prendrait-elle ainsi votre défense?

M. Lemarchand regarda tour à tour Samarini et Angèle.

— Je n'ai rien à dire, murmura mademoiselle de Luzzi. Je n'étais pas là ; je n'ai donc pas vu si M. Samarini y était.

Le juge d'instruction insista; mais Angèle ne voulut pas dire un mot de plus.

Il se tourna vers Samarini :

— M. de Romanes était votre ami?

— Z'ai cent camarades à Paris, camarades de zeux, camarades de cigares, camarades de ceci, camarades de cela; mais ze n'ai pas un seul ami, — si ce n'est du côté des femmes.

— Oui, oui, on connaît vos états de service.

— Vous comprenez bien qu'au fond ze suis un artiste. Or les hommes n'aiment pas le piano. Il m'a donc fallu me retourner du côté des femmes.

Est-ce que madame de Romanes aimait le piano?

— Monsieur le zuze d'instruction, vous avez trop d'esprit. Où voulez-vous en venir?

— A la vérité.

— Eh bien, croyez-moi, en cette affaire la vérité ne sortira pas du puits.

— Pourquoi?

— Parce que M. de Romanes a emporté son secret

dans la tombe. Mais, croyez-moi, ne tourmentez ni madame de Romanes, ni mademoiselle de Luzzi.

— Que voulez-vous? Elles sont très accusées toutes les deux. Si vous pouvez les sauver, parlez, parlez bien vite.

— Ze n'en sais pas plus qu'elles n'en savent elles-mêmes; mais ze suis un voyant, ze suis sûr que s'il y a eu un meurtre, elles peuvent s'en laver les mains.

— C'est votre opinion ; mais à ces belles mains-là la justice voit des gouttes de sang.

— Oui, oui, on dit cela dans les contes de fées.

M. Lemarchand se rengorgea dans sa cravate et et dans sa gravité.

— Monsieur, il n'y a ici que des pages d'histoire.

Ce fut vainement qu'il continua à interroger Samarini et mademoiselle de Luzzi.

— Enfin, reprenait-il, il est reconnu que cet éventail appartient à l'une ou à l'autre ; il est reconnu que ce revolver marqué d'un M doit indiquer le nom de Montmaur qui est le nom de madame de Romanes ou le nom de Marleroy qui est le nom de mademoiselle de Luzzi, à moins que ce ne soit le nom de son peintre ordinaire, M. Mortemart. Quoi qu'il en soit, vous voyez que nous brûlons.

— Vous êtes à deux cents lieues de là, dit Samarini, avec son sourir perpétuel.

Et montrant un beau cigare à M. Lemarchand:

— Voulez-vous me donner du feu pour allumer mon cigare?

— Monsieur Samarini, je vous rappelle au respect de la justice.

— Ah ! on ne fume pas devant Thémis. Eh bien, ne m'appelez pas en cour d'assises, parce que z'y allumerai mon cigare.

Cette bravade indigna le juge d'instruction; mais elle lui prouva en même temps que Samarini n'était sans doute pour rien dans le crime :

— A moins, pensait-il, que cette forfanterie ne cache un coquin qui tuerait un homme comme il boiraît un verre d'eau.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME

LIVRE V

LES FEMMES TOMBÉES

I

LE LOUP DANS LA BERGERIE

Se rappelle-t-on la fameuse soirée où la comtesse de Romanes, Samarini et Adeline jouèrent une comédie indigne de Régina. On a pu croire que cette fois c'en fait était de cet amour qui révoltait tout Paris, de cette passion indomptable d'une grande dame pour ce joueur, qui eût mis sur une carte le cœur, l'âme, la vie de sa maîtresse, ce Lovelace qui s'attaquait à toutes les femmes, à la servante comme à la princesse, qui forçait la carte en amour, en attendant qu'il forçât la carte au baccara ?

Eh ! bien non, ce n'était pas fini. Ce soir-là, Régina se coucha sans avoir reçu personne dans la soirée, — pas même le général, pas même madame Ramée. Elle ne dormit pas de la nuit. A peine som-

meilla-t-elle une heure vers le matin. Elle lut tout un roman pour vaincre l'insomnie, mais les romans ne nous guérissent pas de nos passions. Il nous y encouragent et nous consolent presque en nous révélant les misères des autres.

Quand la comtesse se leva pour déjeuner, c'est-à-dire pour se mettre à table, elle reconnut le coup de sonnette de Léo. Elle dit tout de suite à la seconde femme de chambre.

— Pas un mot sur le départ d'Adeline.

Mais Léo savait tout. Adeline avait couru chez lui. Il n'était pas rentré : elle le trouva à son cercle.

— Eh bien, notre petite comédie n'a pas fait long feu.

Léo maltraita Adeline.

— Comment es-tu assez bête pour croire que ze pouvais dire cela à la comtesse? Tu n'es qu'une grue, va-t'en au diable et ne reviens plus.

— Donne-moi ta clef. J'irai t'attendre chez toi. Vois-tu, cela ne pouvait pas durer. Je suis trop fière pour être une femme de chambre.

— Idiote, tu sais bien que la comtesse va passer deux mois au bord de la mer, qu'elle veut m'emmener et que je n'avais pas d'autre comédie à jouer pour t'emmener aussi.

Léo planta là Adeline, mais c'était une fille entêtée; elle ne voulut pas faire de scène dans l'antichambre du cercle, mais elle sauta dans une voiture, pour attendre son amant en bas, car c'était son amant.

La comtesse n'avait plus en lui qu'un ami ennuyé, ou un emprunteur teinté d'amour.

Tout autre que lui eût été quelque peu embar-

rassé pour aller déjeuner chez la comtesse, mais Léo, qui connaissait sa force, ne craignit pas de braver la tempête.

Il se mit à table et demanda la grâce de déjeuner comme d'habitude.

Madame de Romanes n'en revenait pas d'une pareille audace.

Pendant que le valet de chambre allait et venait. Elle lui dit à mi-voix :

— Vous n'avez pas de cœur, après m'avoir ainsi outragée.

— Que voulez-vous, Rézina, z'étais zaloux.

C'était le meilleur mot qu'il pût dire pour sa défense.

— Eh bien, monsieur, vous irez porter votre jalousie chez les drôlesses. Ce n'est pas ici le moment de nous expliquer.

Le valet de chambre venait de rentrer.

— Vous savez la nouvelle, comtesse, dit Léo en changeant de ton, madame d'Harville, qui passait pour la vertu, vient de se faire enlever par un pickpocket. C'est lui qui sera volé.

Silence de la comtesse.

Léo continua :

— N'oubliez pas que nous dînons ensemble chez la douairière.

— Je n'irai pas.

— Vous allez la désespérer et me désespérer moi-même.

Naturellement, Léo avait pris ses yeux les plus caressants, mais Régina détournait les siens. Elle se leva de table tout d'un coup, en jetant sa serviette

et en disant qu'elle n'avait pas faim. Léo, un gouffre toujours en appétit, abandonna pourtant le déjeuner pour la suivre ; il ferma sur lui la porte de la chambre.

— Rézina, dit-il en voulant lui saisir la main, tu sais comme ze t'aime. Il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que t'a dit cette fille. C'est une coquine, qui a inventé ce stratazême parce qu'elle s'obstine à me vouloir et parce que ze la dédaigne.

La comtesse frappa du pied.

— C'en est trop, monsieur, vous m'avez abreuvée de toutes vos ignominies. Je ne veux plus vous entendre ni vous voir, même de loin. Je vais partir pour les bains de mer, vous me ferez la grâce de ne jamais m'écrire.

Léo se fit une figure renversée comme pour jouer les désespérés.

— Rézina, tu sais bien que ze ne peux pas vivre sans toi. Ton mari s'est tué d'un coup de revolver, veux-tu que ze fasse comme ton mari ?

— Vous n'auriez pas ce courage-là, monsieur.

Léo trouva des larmes.

— Ah ! Rézina, insulte-moi, mais ne m'accuse pas de lâcheté ; dis que ze ne suis pas digne de toi, mais ne me dis pas que ze n'ai pas de cœur. Si ze mène une existence toute dépenaillée, c'est ta faute , c'est parce que tu ne veux pas être ma femme.

— Oh non ! Dieu m'en garde ! ce serait mettre le sceau à toutes mes misères. On peut pardonner à une femme qui a eu un jour d'oubli, mais on ne pardonne pas à une femme qui consacre sa folie. Adieu, monsieur.

Régina avait beau dire et beau faire, les larmes de Léo l'avaient touchée. Ce n'était pas, d'ailleurs, la première fois qu'elle s'attendrissait, après avoir juré d'être de bronze.

Son amant s'aperçut qu'il regagnait du terrain. Au moment où la comtesse baissait tristement la tête, il lui passa le bras autour du cou et l'appuya sur son cœur.

— Ma Rézina, tu ne sens donc pas comme mon cœur bat ?

Ce n'était pas vrai ; mais comment ne pas croire un homme qui pleure, un homme qu'on a aimé, un homme qu'on aime encore?

Elle n'eut plus que la force des larmes. « Tu ris, donc tu es désarmée ; tu pleures, donc tu es vaincue. » C'est la sagesse des nations qui dit cela.

Et voilà comment madame de Romanes fut encore reconquise, et voilà pourquoi elle alla passer deux mois à Houlgate avec Léo.

Ils vécurent là, cachés à tous les yeux, pour elle dans les joies du cœur, pour lui dans la désinvolture d'un sous-Don Juan qui attend l'occasion de continuer son jeu.

Il disait plus tard : « Ah ! comme elle m'aimait et comme ze me suis ennuyé ! »

. . . .

Ces pages rapides de la vie de la comtesse la peignent au vif dans sa déchéance et dans son esclavage. Elle aimait ce drôle, quoi qu'il fît.

Quand elle se confessait à Blanche, elle disait : « Ce n'est pas lui que j'aime, c'est sa musique. Quand cet homme se met à chanter, il me grise. »

C'est qu'il lui chantait l'amour.

Mais un autre devait pourtant lui chanter la même chanson. Un jour, dans un salon, une dame ayant dit : « — Qui voudrait vivre sans aimer? — Moi ! » s'écria le général, qui écoutait aux portes.

Un jeune diplomate, M. Edmond de Corcy, qui venait de serrer la main au général, dit aussitôt :

— Vivre sans aimer ! C'est ma vie et je ne sais rien de plus triste que ma vie.

Régina regarda M. de Corcy avec une expression désolée comme pour lui dire :

— Il y a quelque chose de plus triste, c'est mon cœur.

Ils ne s'étaient jamais vus, — lui et elle. — Ce fut la première étincelle d'une passion.

Mais ce soir-là ce ne fut qu'une étincelle.

— Comme elle est belle ! dit-il.

— Voilà un homme ! dit-elle.

Mais elle retomba dans ses chaînes tout en voulant toujours les briser.

— C'est égal, pensait-elle, au souvenir de M. de Corcy, je comprends qu'on remonte d'un abîme, — mais pour retomber peut-être dans un précipice !

Mais, ni Samarini, ni M. de Corcy n'empêchaient Régina d'être toujours sous la peur de la cour d'assises.

Elle n'en avait pas fini avec le juge d'instruction, mais elle commençait à dire gaiement au général : « J'ai toujours une épée de Damoclès sur le front, je ne m'en préoccupe plus trop, en pensant que l'épée de Damoclès n'est jamais tombée. »

II

LE SACRIFICE

Mais elle eut beau traverser les plaisirs parisiens des jeunes veuves, elle ne pouvait retrouver le contentement, — le contentement de soi-même, — l'allègrement du cœur dans la quiétude, les horizons bleus de l'esprit qui n'a peur de rien. C'était en vain qu'elle se disait une femme forte et qu'elle croyait braver tous les préjugés : elle sentait la réprobation de tous les braves cœurs qui vivent de vertu et de sacrifice.

On peut dire de la vertu comme autrefois de la cour : la cour ne fait pas le bonheur, mais elle empêche ceux qui y ont vécu d'être heureux ailleurs ; pareillement, ceux qui ont bien senti l'atmosphère de la vertu n'y ont pas trouvé le bonheur, parce que le bonheur n'est pas de ce monde ; mais l'éloignement de la vertu les a empêchés de se trouver bien ailleurs.

Après toute une saison passée dans les fêtes, Régina jugea que c'était trop s'éparpiller ; une fois encore, elle se retourna sérieusement vers la vie de famille, elle pensa à revoir sa mère et son fils ; elle alla tous les jours voir Élisabeth au couvent ; elle se jetait dans ses bras comme dans une source vive,

elle respirait ce parfum de jeunesse et de pureté : c'était comme un bain virginal.

— Ah ! que c'est bon la vertu ! s'écria-t-elle un jour, en regardant les beaux yeux d'Élisabeth.

Il lui sembla voir cette jeune âme dans toute sa profondeur, comme on voit transparaître le ciel dans les fontaines.

— O Élisabeth ! nous ne nous quitterons plus.

Elle reprit sa fille chez elle.

Pendant quelques jours, ce fut une vraie joie pour cette femme égarée que de revivre avec cette jeune fille, qu'elle avait pour ainsi dire bannie de sa maison, comme on chasse les belles et sévères visions de la conscience.

Mais on ne se déshabitue pas du mal comme on se déshabitue du bien, parce que le bien est silencieux et que le mal est bruyant. Une âme mordue par les passions ne se complaît que dans l'agitation. Elle va, elle vient, elle court toutes les aventures ; plus le chemin est périlleux et plus elle s'y risque ; l'abîme l'attire, le vertige la charme, comme l'ivresse charme l'ivrogne.

Souvent madame de Romanes, se regardant dans son miroir, se demandait si c'était bien elle-même. Elle ne se reconnaissait pas, elle ne se ressemblait plus ; dans cette figure un peu allumée, beauté plus accentuée, charmeries plus incisives, elle ne retrouvait plus cette expression de la femme qui est restée en deçà du Rubicon. Car la femme a beau prendre un masque, elle ne parvient pas à se cacher aux yeux qui savent voir.

Il faut n'avoir pas étudié les figures féminines

pour ne pas reconnaître tout de suite le bon grain de l'ivraie. Sur vingt femmes qui entrent dans un salon, je réponds de frapper juste en les jugeant. Ce ne sera pourtant pas le jugement dernier.

Madame de Romanes, en s'étudiant elle-même, s'avouait en toute bonne foi qu'elle pouvait peut-être encore tromper les provinciaux, mais qu'elle ne pouvait plus tromper les Parisiens.

Elle envisageait le lendemain tout en regrettant la veille.

— Que ferai-je ? disait-elle.

Elle voyait toute une kyrielle de passions à l'emporte-pièce, bonne fortune d'un jour, caprice d'une soirée, libertinage d'une heure. Car si elle voulait oublier Léo, si elle voulait se soustraire à cet horrible amour tout plein de maléfices, il lui faudrait bien comme Célimène, — éventail brisé, — se donner en détail, se donner encore, se donner toujours.

Elle comprenait que l'amour n'était plus là, l'amour, c'est-à-dire le rêve, l'idéal, la solitude à deux, les aspirations vers l'infini ; elle était tombée dans le terre-à-terre des passions, dans les brutalités de l'épiderme. C'est la punition de toutes celles qui n'ont pas gardé les saintes pudeurs de la femme. Ce ne sont plus, comme disait Juvénal, que des louves qui se jettent aveuglément dans la forêt.

Quand la femme se perd par son cœur, elle peut se retrouver ; mais quand elle se perd par curiosité, elle descend chaque jour plus profondément dans la nuit des perversités. Avec un compagnon comme Léo, madame de Romanes était allée trop loin, pour

pouvoir revenir sur ses pas. Etait-elle condamnée à mourir impénitente ?

Il lui était donc impossible de retrouver une heure de quiétude. Elle se tournait vers le bien, elle se tournait vers le mal, prise encore par de nobles aspirations, mais retombant bientôt dans les déchéances. Comme le voyageur qui ne sait plus son chemin, elle s'arrêtait à chaque carrefour, pour se perdre bientôt plus profondément dans la forêt nocturne des passions où la lumière ne pénètre que par miracle. « Ah ! je suis lâche, disait souvent Régina ; quoi ! je n'aurai pas le courage de me relever une bonne fois et de fouler aux pieds tous les serpents qui m'étreignent ! »

Oui, elle était lâche. Léo n'avait qu'à baiser ses pieds pour les enchaîner.

Un matin, après une nuit d'insomnie, elle s'écria : « Il n'y a que la mort qui pourra me délivrer de toutes ces misères. »

Sa fille était chez elle pour quelques jours : elle la couvrit de baisers comme pour un adieu éternel.

Quand on veut mourir, on appelle la mort la plus douce ; on veut s'endormir plutôt que mourir. Les plus résolues parmi les femmes se jettent à l'eau ou se frappent le cœur d'un coup de poignard. Il n'y en a pas qui se pendent, par respect pour la beauté ; presque toutes s'empoisonnent. Rien n'est plus difficile que de s'empoisonner, quand on n'est pas un praticien. Je sais plus d'une femme qui s'est habituée au poison comme Mithridate, à force de se mal empoisonner ; l'acide prussique n'est pas à la portée de tout le monde ; beaucoup de poisons causent des

ravages, sans pour cela être mortels. Combien de femmes qui ont pris du laudanum, sans trouver la nuit éternelle où elles voulaient s'oublier !

Madame de Romanes se décida à imbiber son oreiller de chloroforme et à s'y endormir du sommeil éternel.

Elle se familiarisa peu à peu avec cette idée noire ; elle se sentit plus calme ; comme elle se pardonnait à elle-même, à cause du sacrifice de sa vie, il lui semblait que le pardon universel tomberait sur son lit mortuaire.

Quoiqu'elle ne fut pas très bonne catholique, elle voulut se confesser. Elle appela le curé de Saint-Philippe-du-Roule, sous prétexte qu'elle était malade. Il vint. La première fois, ce fut une causerie semi-mondaine, semi-religieuse. La seconde fois, elle lui dit qu'elle avait le pressentiment de sa mort prochaine. Elle le pria d'écouter sa confession. Le confessionnal fut tout simplement la chambre à coucher de madame de Romanes. Quoique le jour n'y fût pas très vif, elle parla souvent à son confesseur en se cachant la figure avec son mouchoir. Les larmes lui vinrent, elle sanglota plus d'un mot terrible qui s'arrêtait sur ses lèvres. Elle s'humilia jusqu'à tomber à genoux, quoique le curé de Saint-Philippe-du-Roule la croyant un peu malade la dispensât de cette attitude de pécheresse.

Mais quelles que fussent les larmes de Régina, son confesseur ne lui donna pas l'absolution. Il la condamna aux actes de contrition. Il lui demanda le sacrifice de toutes les lettres de son amant. Il lui fit jurer qu'elle ne reverrait plus Léo. Il lui donna

l'*Imitation de Jésus-Christ*, en lui disant que pendant un an elle ne lirait pas d'autre livre. Elle acquiesça à toutes les pénitences.

Quel était donc son crime, puisque le confesseur lui refusait l'absolution.

— Monsieur l'abbé, lui demanda-t-elle, pourquoi dit-on à tous péchés miséricorde. Je suis bien coupable ; mais quand un condamné à mort se confesse on ne lui refuse pas l'absolution.

— Madame, c'est une grâce suprême que l'Église accorde à ceux qui vont mourir.

— Mais moi-même, monsieur l'abbé, je suis condamnée à mort.

— Comme moi, madame la comtesse. Nous sommes condamnés à mourir un jour ou l'autre, mais nous ne sommes pas à l'heure de la mort.

— Je vous jure, monsieur l'abbé, que je n'en suis pas loin ; peut-être a-t-elle sonné pour moi.

— Madame la comtesse, je viendrai vous revoir demain.

— Et s'il était trop tard ?

— Non, rassurez-vous. Médecin de l'âme, je suis un peu médecin du corps ; votre pâleur et votre abattement ne représentent que des peines morales. On ne meurt pas souvent de chagrin.

Naturellement, madame de Romanes ne confia pas au curé de Saint-Philippe-du-Roule que c'était elle-même qui sonnerait l'heure de sa mort. Elle le salua et le conduisit jusqu'à la porte de sa chambre en lui disant : « A demain... Ou plutôt à après-demain, » se reprit-elle.

Elle pensait, en effet, qu'en mourant le soir, on

l'enterrerait le surlendemain matin. Elle fit tous ses préparatifs de voyage : la mort, c'est le voyage suprême.

Régina ne voulut rien laisser derrière elle qui pût témoigner de sa passion pour Léo, elle reprit le coffret d'ébène où elle avait mis les lettres les plus amoureuses.

Chaque fois qu'elle ouvrait ce coffret, c'était avec une émotion profonde ; il lui semblait réveiller toutes ses espérances et toutes ses illusions. Elle voyait passer sous ses yeux tous les fantômes adorés des beaux jours. Ces souvenirs se levaient vivants du tombeau, secouant leur suaire et reprenant leur sourire sous le rayonnement de la jeunesse.

Cette fois, au contraire, Régina ne retrouva dans ces lettres brûlantes que des lettres mortes. Cela ne palpitait plus, l'âme s'était envolée.

Il n'y avait là que du papier et de l'encre. Le désenchantement était entré dans le coffret d'ébène, là où l'amoureuse croyait n'avoir enfermé que les maléfices.

Régina tenta la mort. C'est toujours la même chose. Elle s'endormit la nuit sur le chloroforme ; le matin, Élisabeth, toute souriante, la réveilla pour déjeuner : « — Ah ! marraine, comme vous dormiez ! — Oui, je me croyais morte. » Et elle se dit : « Dieu ne veut pas de moi. »

Il ne fallut pas que Samarini se donnât beaucoup de peine pour ruiner ce beau repentir.

Régina s'était à peine rapprochée de Dieu qu'elle se retourna vers Léo plus affolée encore.

Cette fois il la ressaisit par la coquetterie, — avec

un peu de musique, — car elle ne résistait guère à ce charmeur de femmes quand elle l'écoutait chanter ses airs amoureux.

Mais ce fut surtout parce ce que Samarini fit peur à Régina du temps très prochain où elle ne serait plus belle.

Pour lui, il était toujours beau. C'était plus que jamais l'irrésistible dans le monde des femmes compromises et dans le monde des drôlesses. Régina, qui voulait le fuir, eut la terreur de le perdre. Elle se jura d'être belle longtemps encore. Mais elle s'avouait qu'elle arrivait à ce certain âge, — à cet âge incertain, — où les femmes sont forcées de compter les hivers avec les printemps. Alors, elle eut recours à toutes les féeries de l'alchimiste qui a inventé l'oriza. Jusque-là, elle avait été belle par sa beauté, elle s'étonna de redevenir belle par les miracles de la science.

Madame de Romanes, avant la mort de Fernand, recevait tous les vendredis, de trois heures à sept heures. On goûtait chez elle, en allant au Bois. Les femmes s'y amusaient parce qu'on y disait, avec beaucoup d'esprit, du mal de son prochain, parce que Régina était charmante, parce qu'il y avait des hommes à la mode : Pour les femmes, un homme n'est un homme que s'il a été cité à l'ordre du jour de la galanterie, s'il est célèbre par son épée, ou s'il s'est illustré dans les arts ou dans la politique. Les diplomates français et étrangers sont toujours des hommes. Je parle des dames du haut chic, car il a de braves femmes qui ne font pas de chic et qui prennent un homme parce que c'est un homme.

Celles-là ont bien raison, mais les autres n'ont pas tort, puisque cela les amuse.

Quand madame de Romanes fut veuve, elle continua à recevoir le vendredi, mais beaucoup de ses plus fidèles amies ne revinrent pas. Elle avait eu jusque-là un goûter où s'amusaient une douzaine de jolies bouches gourmandes, — mais maintenant après « son malheur », — à peine trois ou quatre femmes revenaient-elles.

Elle comprit, car celles qui revenaient n'étaient pas le dessus du panier. Ce fut un grand chagrin pour la fierté de cette femme. Elle était donc bien descendue dans l'opinion. Elle ne pouvait admettre qu'on la crût coupable d'avoir tué son mari, mais Fernand n'étant plus là, on ne voyait donc plus en elle que la maîtresse de Samarini.

— Tu vois bien, dit-elle à son amant, il faut que nous brisions, si je ne veux pas être abandonnée par toutes mes amies.

— Des amies! qu'est-ce que cela? Je t'en donnerai d'autres.

Samarini présenta, les semaines suivantes, de belles étrangères à la comtesse.

— Ne t'inquiète pas, lui dit-il, je ferai passer chez toi tout l'almanach Gotha.

Il commença par amener une vraie princesse que vous avez plus ou moins connue. Permettez-moi de faire apparaître sous vos yeux comme étude de mœurs, quelques-unes de ces comètes égarées.

Ce fut une charmante curiosité pour Régina qui se passionnait vite pour tout ce qui était nouveau, imprévu, romanesque. Mais, — il y avait un mais,

— elle s'apercevait bientôt que Samarini, dans ce monde de femmes extravagantes, jouait trop le rôle de Lovelace et de Don Juan.

Ou plutôt c'étaient toutes des madames Don Juan et des madames Lovelace.

III

LES FUREURS DE L'ÉVENTAIL

On remarqua dans le monde que madame de Romanes ne portait plus d'éventail. Dans les premiers temps qui suivirent la mort du mari, elle voulut braver l'opinion, en déployant tous les éventails qui lui tombaient sous la main. Mais bientôt elle changea d'idée. La vue d'un éventail l'inquiétait et la faisait pâlir. Rien que le mot lui donnait une émotion. Quand on s'aperçut qu'elle avait « déposé les armes », suivant l'expression de ses amies, on s'amusa naturellement à la taquiner en jouant de l'éventail devant e le.

Bien mieux, un jour, une des jalouses de sa beauté, — car partout où elle allait elle prenait la lumière ! — donna un jour à un de ses adorateurs à faire l'historique de l'éventail devant madame de Romanes.

— C'est étrange, dit cette dame, que, dans un siècle où on a fait l'histoire de tout le monde et de

toutes choses, on n'ait pas écrit l'histoire de l'éventail. Monsieur de Nanteuil, vous qui êtes un néo-grec et qui serez un jour de l'Académie des inscriptions, dites-nous donc cela.

Madame de Romanes semblait ne pas écouter. Elle parla très haut du dernier roman; mais la dame voulait décidément la condamner à faire passer des éventails devant ses yeux. L'adorateur ne se fit pas trop prier pour conter ainsi cette histoire :

« Dans les poèmes apocryphes des petits poètes grecs, on raconte l'invention de l'éventail. Les trois Grâces, qui venaient de se baigner et qui n'étaient vêtues que de leur pudeur, — une robe un peu courte — furent surprises par l'Amour. Toutes les trois se couvrirent la figure de leurs mains, tout en écartant les doigts pour rire de M. de Cupidon : l'éventail était inventé.

» L'Amour dit aux trois Grâces qu'elles étaient plus jolies encore par ce jeu coquet de leurs mains, aussi s'empressèrent-elles de cueillir des branches de myrte et d'acacia, des feuilles de figuier et de platane pour jouer avec M. de Cupidon à ce joli jeu de cache-cache.

» Tant que les Grâces ne s'habillèrent que de feuilles de vigne, l'éventail continua à être rustique, mais quand les femmes s'habillèrent d'étoffes des Indes, l'éventail se fit soyeux ; on ne prit pas seulement un éventail pour se masquer, on le prit pour donner la marque de son caractère.

» Il y eut l'éventail parlant. Un poète du dix-huitième siècle a dit : « La bergère s'annonce par ses

» fleurs, Cendrillon par son pied, la femme d'esprit, » comme la niaise, par son éventail. »

» L'éventail est le sceptre du monde, mais il faut savoir s'en servir.

» Quand le peintre italien portraiturait la reine de Suède à Fontainebleau, il voulut lui mettre un éventail à la main : « A moi, un éventail! s'écria-t-» elle, mettez un lion sous ma main, Christine ne » joue pas de l'éventail. » En effet, la lionne Christine avait des griffes; ses jeux amoureux étaient des jeux de lionne.

» A peu près comme mademoiselle Contat, qui, furieuse de la critique de Geoffroy, lui brisa son éventail sur la joue : il en eut la rougeole. Geoffroy n'était pas homme à croiser l'épée contre l'éventail, il se contenta de croiser la plume.

» Ce fut à coups de canon que la France répondit au coup d'éventail du dey d'Alger, donné sur la joue de notre ambassadeur; la conquête de l'Algérie nous vient donc d'un coup d'éventail.

» Que de fois, à l'ombre d'un éventail, on a changé la destinée des États. L'homme s'agite, la femme le mène armée d'un éventail; mais le vrai royaume de l'éventail, c'est le royaume de l'Amour. L'éventail déploie tous les prismes avec cette admirable queue de paon, cet arc-en-ciel éblouissant, ce soleil aux mille rayons, qui fait la lumière sur les passions. »

Quand l'historiographe eut fini, la jalouse, toute rayonnante d'avoir vu Régina se mordre les lèvres et regarder au plafond, comme si elle n'écoutait pas, lui dit tout à coup :

— C'est joli, n'est-ce pas, cette histoire?

— Des fadeurs, dit madame de Romanes, heureusement que c'est relevé par le soufflet donné par mademoiselle Contat à son critique.

— Est-ce que vous auriez fait comme elle?

— Moi! je lui en eusse donné plutôt deux qu'un.

Un silence suivit ces paroles dites d'une voix fière et brève.

— Décidément, dit tout bas la dame à une de ses amies, cette comtesse est une terrible femme, qui est bien capable d'avoir tué son mari.

IV

UN ENFANT PERDU

Deux chagrins nouveaux vinrent frapper madame de Romanes.

Elle perdit tout à la fois sa mère et son fils. — Sa mère mourut, — son fils lui ferma son cœur.

La mort de sa mère, qu'elle voyait à peine depuis longtemps, ne fut pas pour elle une grande douleur. Madame de Montmaur n'avait jamais tout à fait pardonné à sa fille depuis son équipée avec le prince Marioni. Or Régina n'avait pas pardonné à sa mère de ne pas lui avoir pardonné.

On a vu que déjà madame de Montmaur n'avait pas voulu demeurer à la Sibylle. Il semblait qu'elle

pressentît l'existence orageuse de sa fille depuis le mariage de Régina avec M. de Romanes.

La comtesse de Montmaur était à peine allée une ou deux fois par an en Touraine ; elle vivait dans sa petite retraite, auprès de Fontainebleau, avec sa sœur et Élisabeth, ne voulant jamais retourner à Paris, où elle avait été si malheureuse, ne trouvant de plaisir qu'à la vue de sa petite-fille, dont les gentillesses ramenaient le sourire sur ses lèvres.

C'était elle qui avait élevé Élisabeth. Régina, dans son imprudence, s'était hasardée à garder souvent sa fille au château de Romanes; mais après les plus jeunes années, madame de Montmaur avait repris l'enfant pendant les séjours à Paris, les voyages et la saison des bains de mer. Aussi Élisabeth gardait-elle un pieux et cher souvenir de madame de Montmaur.

Si la pauvre femme fut pleurée, ce fut bien plutôt par sa petite-fille que par sa fille.

Quand sur la tombe Régina vit l'attitude désolée d'Élisabeth, elle se dit :

« Je me croyais bonne, mais ma fille a plus de cœur que moi; si je meurs avant elle, j'aurai de vraies larmes à mon enterrement. »

Gontran de Romanes ne vint pas à l'enterrement de madame de Montmaur, quoique sa mère lui eût écrit qu'il lui serait doux dans sa douleur de l'embrasser ce jour-là. Gontran n'était plus à Arcachon : son oncle, le marquie de Romanes, l'avait appelé chez lui.

— Tu n'iras pas à cet enterrement, Gontran.

— Pourquoi, mon oncle?

— Parce que tu ne peux plus voir ta mère.

Et le marquis, les larmes aux yeux, peignit bien plus noire qu'elle n'était la mère à son fils.

Ce qui avait surtout décidé M. de Romanes à séparer le fils de sa mère, c'était cet écho d'un grand journal qui révélait sous des pseudonymes transparents la jeunesse de Régina :

*
* *

« Cette femme, dont on parle tant, dont on parle trop, entra un jour dans la vie comme dans un tourbillon, tout à la fois aveuglée et affolée. C'en était fait! Elle était lasse de lutter contre la mauvaise fortune. Lui sembla-t-il que c'était assez, que c'était trop d'avoir donné à Dieu deux belles années de jeunesse dans la vertu, sacrifiant à la misère qui pleure et qui prie toutes ses aspirations. Ce qui est certain, c'est qu'elle écouta un prince napolitain comme un oracle.

» Ce fut le tentateur par excellence. Il lui montra toutes les joies du monde et toutes les joies de l'amour en lui disant : « Tout cela est à toi si tu veux. » Elle voulut.

» Reine-des-Cieux ne faisait pas les choses à demi, le prince était beau, elle se jeta éperdument dans cette première aventure.

» L'affaire des mines de cuivre, patronnée par les financiers à la mode, réussit au delà de toute espérance. Ce fut une vraie fureur pour la souscription, puisqu'on souscrivit dix fois les millions demandés ; aussi les actions doublèrent-elles de valeur; ce qui

donna comme par miracle, — on en a vu bien d'autres à la Bourse de ce temps-là, — une vraie fortune à mademoiselle de Montmaurin.

» Cinq millions! Reine-des-Cieux voulait presque refuser tant d'argent, mais le prince, qui l'aimait follement, ne voulut pas trahir sa parole.

» Madame de Montmaurin était effrayée, non pas de voir sa fille devenir si riche, mais de la voir si rapidement métamorphosée : la Cendrillon de la veille s'était réveillée une Impéria le lendemain; toutes les aspirations contenues prenaient le mors aux dents, jusqu'au jour où elle épousait M. de X...

» O mon Fernand, tous les bien de la terre! »

*
* *

Il n'y avait pas à s'y méprendre, d'autant moins que le journaliste contait comment la cause célèbre, — mais encore occulte, — de l'*Éventail brisé* serait escamotée, grâce à tous les amoureux de la dame. Le marquis de Romanes, patient jusque-là, jeta le feu aux poudres, convaincu qu'une pareille femme ne pouvait faire qu'une mauvaise mère.

Régina avait déjà pressenti, dans sa dernière visite à son fils, que Gontran ne lui gardait pas tout son cœur. Or, le marquis de Romanes, indigné, détacha donc tout à fait ou presque tout à fait ce fils de sa mère.

Il était allé à son tour à Arcachon ; il ramena chez lui Gontran de Romanes. « Je suis ton tuteur, lui dit-il, car ta mère a été dépossédée de ce titre qui oblige la raison comme le cœur. Ta mère est folle.

Elle ne voit pas ce qu'elle fait dans le tourbillon de Paris. Mon devoir est de t'empêcher de la voir, jusqu'au jour où elle aura repris la dignité de la femme, où elle ne dansera plus sur le cercueil de son mari. »

On prend toujours le parti des siens. Le marquis de Romanes peignit le père de Gontran sous la couleur la plus sympathique. L'enfant, qui était presque un jeune homme, pleura beaucoup et s'indigna aussi contre sa mère.

Le marquis retint son petit-neveu dans son château de l'Orléanais, lui donnant un précepteur pour continuer ses études.

On sait que les enfants sont cruels. Ils sont surtout oublieux : Gontran ne pensa presque plus à sa mère. Ce fut vainement qu'elle lui écrivit des lettres, — de vraies lettres de mère, — la plupart ne lui arrivèrent point. Celles qui lui arrivèrent ne le touchèrent qu'à moitié. Le marquis de Romanes haussait les épaules et jetait au feu les larmes maternelles de Régina. Il fallait bien qu'elle portât toujours la peine de sa passion fatale.

Ce fut donc encore un désespoir pour elle ; mais elle n'en rappela pas pour cela sa fille du couvent, tant elle était emportée par les vagues montantes de la vie.

Elle remettait toujours au lendemain les heures du vrai repentir.

Le général et madame Ramée, ses deux amis, — elle n'en comptait pas un troisième, — n'avaient plus d'action sur elle ; le général, tout à la fois amoureux et irrité, menaçait de ne plus la voir. Madame

Ramée, dans son dévouement de sœur et de chienne, le retenait en lui disant :

— Puisque je reste ici, revenez tous les jours ; si nous l'abandonnons, tout est perdu, tandis que notre amitié la sauvera.

Le général brisait sa colère aux pieds de Régina. Il éclatait en reproches, mais il retombait en adoration.

Tout en portant le deuil de sa mère, Régina ne changea pas sa manière de vivre. Comme madame Ramée lui reprochait de ne pas assez se souvenir de madame de Montmaur, elle lui répondit : « Depuis longtemps, ma mère ne m'aimait plus. Pourquoi? Parce que ma mère, qui avait passé sa jeunesse dans tous les plaisirs du monde, avant de tomber dans la misère noire qu'il a fallu subir rue des Batailles, m'a toujours un peu enviée dans mes splendeurs. J'aurais dû la prier à genoux de rentrer dans le monde avec moi. Elle voulait me voir heureuse ; mais, comme elle trouvait qu'elle n'avait pas eu sa part de bonheur, elle aurait voulu être de moitié dans mes plaisirs ! Elle m'a bien aimée, mais elle s'aimait beaucoup elle-même. C'est à ce point que, quand elle est morte, elle ne m'aimait plus. Voilà pourquoi, moi qui suis franche comme l'or, je ne m'éternise pas à lui porter des couronnes d'immortelles. Je lui garde un pieux souvenir ; mais j'ai versé toutes mes larmes. »

Madame Ramée était encore sous le charme de Régina. Aussi lui pardonnait-elle, dans son amitié quelque peu aveugle. Ce qui sauvait d'ailleurs madame de Romanes, c'était sa charité toujours sou-

riante. Elle faisait le bien avec une grâce adorable. Que de fois on avait vu les deux amies aller porter une poignée d'or dans une mansarde, avec la gaieté de cœur qui prend une femme quand elle va à une fête.

Mais étudions quelques-unes des femmes tombées que Régina accueillit alors chez elle : L'*Almanach-Gotha* comme disait Samarini.

V

PREMIER ANGE DE VERTU

Une Espagnole qui avait un peu trop connu le monde, et qui voulait faire une fin, en mariant sa fille, se fixa, dans ce temps-là, à Paris, sachant bien que c'est encore le meilleur pays pour faire des dupes, — je veux dire des dupes du cœur. — Nous appellerons cette étrangère, madame don Carlos. Sa fille était fort jolie, quoique trop petite et trop brune, mais il n'y avait pas là de dot sérieuse. On pouvait craindre, d'ailleurs, qu'elle ne se fût déjà mariée plus d'une fois dans ses voyages, avec sa mère, à Nice, à Florence et ailleurs.

En arrivant à Paris, madame don Carlos y débuta avec beaucoup de tapage, en donnant une petite fête internationale dans un hôtel des Champs-Élysées loué trois mois, tout juste le temps d'éblouir son monde et de marier mademoiselle don Carlos.

On ne fit pas de manières pour trouver sa fille jolie, mais on fit des manières devant la dot, car cette dot était un mirage, un mirage du nouveau monde. Or, les épouseurs, de moins en moins galants, ne se payent plus que d'argent comptant, depuis que le mariage mondain est si cher. Il n'y a plus que les braves gens qui vivent de leur travail qui puissent épouser une fille pour sa beauté et sa vertu; les autres ne sont jamais assez riches, parce qu'ils vivent tous dans un milieu dévorant qui est fatalement la ruine, s'ils ne deviennent ambassadeurs ou ministres.

On sait qu'il est d'autant moins facile de donner des fêtes à Paris, que le monde parisien est introuvable. Il est barricadé dans un faubourg, cantonné dans ses terres ou circonscrit dans le cercle de la famille. Heureusement, pour neux qui ont la fureur du monde, de ses pompes et de ses œuvres, que la société étrangère est toujours là, avec son amour des plaisirs et ses beautés de passage.

Mais pour que la fête soit plus belle, il faut bien la panacher de quelques Parisiennes, même si elles ne sont pas de l'aristocratie ou de la haute finance, ni du monde des arts ou des lettres qui a aussi ses étoiles, madame don Carlos, qui n'avait pas le droit d'être exclusive, invita à tort et à travers. On répandit le bruit que la fête serait splendide « ruisselante d'inouïsme » ; la curiosité fut éveillée, on se promit de s'y risquer.

Voilà pourquoi madame de Romanes fut de la fête. Elle en était arrivée à croire, — elle qui avait été si dédaigneuse, — qu'on peut toujours, sans se compromettre, traverser la société étrangère. De même

que quand on voyage, on se heurte à tout le monde ; de même qu'aux bains de mer ou en villégiature dans sa province, on va chez des femmes qu'on ne reçoit pas à Paris. « Et puis, comme disait madame Tallien, qui avait été marquise, plébéienne et princesse, qu'est-ce que tout cela fait dans un monde où il faut vivre avec tout le monde ? »

Mais les convenances, mais les usages, mais le sang bleu et le sang rouge, il paraît qu'il faudra encore un douzaine de révolutions pour abattre tous les fagots dans la forêt des préjugés.

Il y a des fêtes qui tournent bien, il y en a qui tournent mal. Ce fut le sort de la fête de madame don Carlos. On y reconnut trois ou quatre cocottes fraîchement mariées qui croyaient naïvement entrer dans le monde par la porte du mariage. On y reconnut quelques femmes séparées, tombées dans le demi-monde. On y reconnut des femmes mariées qui faisaient depuis longtemps des conférences intimes sur le divorce.

Madame de Romanes qui était venue là avec madame de Sartenville, aurait dû s'en aller tout de suite ; mais elle n'était bien que hors de chez elle, depuis que madame Ramée en avait exilé Samarini. Elle resta donc dans les salons de madame don Carlos comme à un spectacle.

Elle s'amusa du spectacle. Elle jugea que c'était toujours le même au fond comme à la surface.

Elle revit deux fois en visite, madame don Carlos, mais à la troisième visite, elle lui ferma sa porte parce qu'elle s'était aperçu que Samarini était trop bien avec elle et avec sa fille.

Il était en train d'en faire des *anzes* de beauté et de vertu.

VI

SECOND ANGE DE VERTU

Madame de Romanes en changeant de monde n'en était pas moins fière pour cela, d'autant plus qu'elle s'était gantée d'une amie imprévue qui jetait alors beaucoup d'éclat dans la vie parisienne. Cette princesse, que nous appellerons Aïda, n'allait pas dans le faubourg Saint-Germain ; mais elle disait que le faubourg Saint-Germain n'était plus de ce monde. Selon son expression, c'était un *campo santo* hanté par les revenants. Elle affichait cette prétention que, Paris étant la ville internationale par excellence, la société étrangère y devait prendre le haut du pavé, en vertu des lois de l'hospitalité.

Madame de Romanes avait tout intérêt à penser comme la princesse, puisqu'elle descendait du vrai monde dans le monde international.

Elle se prit d'une belle *furia* pour cette extravagante.

C'est que la princesse était une charmeuse pour les femmes comme pour les hommes. Il fallait voir comme elle était belle avec son insolent chapeau tyrolien, plumes au vent et voile flottant. Elle sem-

blait défier le ciel par ses plumes en paratonnerre et la tempête par son voile déployé. Elle portait la collerette à la Marie Stuart avec la majesté d'une reine ; nul ne pouvait lui faire baisser les yeux. Elle avait l'intrépidité du regard et du sourire, bravant tout et se moquant de tout. Elle était belle de toutes les beautés plastiques, car, pour ce qui est de l'âme, je ne lui en ai pas connu.

Elle se disait Russe : peut-être était-elle Polonaise ou Slave, ou plutôt Circassienne ; tout en elle accusait une naissance illustre.

Par sa fierté de race, elle ne faisait pas de façons pour se dire fille de l'empereur Nicolas, riant du même coup de son père et de sa mère. On ne pouvait pas la voir sans l'aimer ou la haïr, parce qu'elle avait toutes les séductions et toutes les cruautés de la femme. Ce qu'il lui fallait d'admiration, d'argent et de larmes n'est pas croyable, dans un pays où les larmes, l'argent et les admirations ne se marchandent pourtant pas.

Les gens du monde, ou plutôt de l'extra-monde, ont bien connu cette princesse circassienne qui passa à Paris comme un tourbillon. C'était Junon assemble-nuages ; elle allumait l'orage et soulevait la tempête ; comme elle était fort belle, tout le monde la voulait aimer au passage ; on pressentait qu'une beauté si extraordinaire et si extravagante ne s'acclimaterait pas à Paris ; le monde n'était pas trop grand pour elle. Elle voyageait comme la nue, au gré du vent, je veux dire au gré de son caprice. Pour un rien, elle allait de Paris à Nice, de Nice à Venise, de Venise à Pétersbourg, de Pétersbourg à Londres et de

Londres à Paris. Il n'aurait pas fallu la défier d'aller faire un tour dans le nouveau monde à peu près comme nous allons à Versailles

Je ne dirai pas ici le nom de la princesse : il est sur le bout des lèvres de beaucoup de monde. Nous l'appellerons, si vous voulez, la princesse de Trois-Étoiles, ce qui sera agréable à son mari, car une femme si fantasque n'a pas manqué de commencer par le mariage. Elle dit que c'est l'émancipation des filles.

C'est l'emportement des emportements. Elle n'a jamais eu le temps de descendre en elle-même « et de se reconnaître ».

Elle est insatiable devant l'or, c'est le festin de ses yeux et de son esprit, parce qu'elle a toutes les belles prodigalités des princesses et des courtisanes. J'ai vu un amoureux donner un million, en bank-notes ; elle l'a dévoré en un an, « sans le jeter par la fenêtre », comme elle dit. C'était un homme du nouveau monde qui lui avait fait cette galanterie, s'imaginant qu'il serait son prince, ne fût-ce qu'un jour ; mais elle lui a fait comprendre que cette belle action de donner un million à une princesse pour qu'elle encadre sa beauté, ne serait plus qu'une mauvaise action si elle la payait. « Plus tard, disait-elle en riant, quand je n'aurai plus rien de vous, peut-être irai-je vous donner mon cœur ; mais aujourd'hui contentez-vous de voir votre million s'amuser avec moi. Pouviez-vous le mieux placer ? »

L'homme du nouveau monde fut convaincu et se contenta d'être le satellite de cette comète endiablée.

Dans toutes les capitales de l'Europe, elle était du

monde; les portes s'ouvraient à deux battants devant son titre de princesse et l'éclat de sa beauté. A Paris où la vertu n'est pas récompensée, mais garde ses grandes prérogatives, la princesse Trois-Étoiles franchit le seuil des salons officiels, mais ne fut pas reçue dans les fêtes extra-mondaines; elle se risqua dans le le demi-monde qui se fait illusion, mais elle se vit fermer plus d'une porte hospitalière aux femmes de qualité. Toute fière qu'elle fût, elle n'en mourait pas de chagrin, se consolant ce soir-là par quelques désœuvrements de haute volée.

On avait beau chercher autour d'elle, on ne lui voyait pas d'amant en titre, ni même d'amant d'occasion; elle semblait impeccable au milieu de sa cour; elle dominait les hommes de si haut que nul n'osait, comme il arrive pour les autres femmes, se vanter d'avoir vu lever l'aurore chez elle.

Si elle avait des amants, elle ne les jetait pas à l'eau, comme Marguerite de Bourgogne, mais elle les faisait rentrer sous terre par un seul de ses regards.

On comprend qu'avec une pareille créature les choses ne se passaient pas comme avec la première venue; il y avait en elle des mystères, mais elle déjouait les yeux les plus pénétrants; elle n'avait pas de confidente, elle effaçait les pages de sa vie en disant que le passé n'existait pas: il semblait que sa comédie se fût jouée toujours devant une glace qui ne garde rien des scènes les plus violentes.

On avait beaucoup parlé d'elle; les femmes en disaient beaucoup de mal; les hommes, beaucoup de bien; les amoureux, beaucoup de bien et beaucoup de mal.

A son troisième mois de séjour à Paris, sa figure se perdit dans les demi-teintes comme celle de toutes ces étrangères fugaces qui ne prennent pas pignon sur rue. Elles sont romanesques à ce point qu'on finit par se demander si on les a vues dans la vie ou dans un roman. Mais elle laissa un vif souvenir dans l'esprit de la comtesse de Romanes. C'est qu'elle se retrouvait dans la princesse par le caractère altier et indomptable.

— Comme elle est heureuse de ne pas aimer, disait Régina en baissant la tête ; Samarini a courbé ma fierté devant lui comme un roseau.

Le lendemain, madame de Romanes apprit, — par une bonne amie, — que la princesse lui avait enlevé Samarini.

Il avait gagné au jeu.

Aussi, quand il lui revint, lui dit-il pour s'excuser :

— J'avais été heureux au jeu, il fallait bien que je fusse malheureux en amour.

Régina pardonna encore.

VII

TROISIÈME ANGE DE VERTU

Régina se prit alors d'une belle passion pour la princesse X...

C'était une grande femme, jolie à ses heures, qui n'avait jamais aimé qu'une fois.

Qui est-elle ? Elle n'en sait rien. Elle sait qu'elle est brave et qu'elle n'a peur ni de Dieu ni du diable ; elle sait qu'elle est belle et qu'elle triomphe sur toute la ligne, comme une épée bien trempée. Mais sait-elle si elle a un cœur ? a-t-elle une âme ? Que lui importe ; elle vit au jour le jour. Aura-t-elle un lendemain ? se souvient-elle de la veille ? C'est le moindre de ses soucis. Elle a une beauté altière, terrible, implacable ; on voit tout de suite qu'elle est née pour être aimée, mais qu'elle ne se brisera pas dans la passion ; elle traînera sur ses pas toute une légion d'amoureux souriants ou désolés ; elle s'amusera des larmes comme des sourires ; quel que soit le sacrifice, elle se trouva digne du sacrifice : c'est une idole plutôt qu'une femme.

De l'esprit, elle en a, et du meilleur : une flèche aiguë qui brille, qui siffle, qui frappe. Et quels clairs éclats de rire devant toutes les déclarations d'amour ; les plus beaux sentiments ne sont pour elle qu'un déjeuner de soleil ; non seulement elle n'a pas le temps d'aimer, c'est à peine si elle a le temps d'être aimée.

Qui avait-elle aimé ?

Ni son mari, qu'elle ne connaissait guère, ni ses amoureux, qu'elle ne connaissait pas du tout.

Elle n'avait aimé qu'elle-même.

Il y avait bien de quoi, d'ailleurs, quoique la figure ne fût pas dessinée par Ingres ni par Gérôme, ni par Cabanel ; quoique, en un mot, elle n'eût pas la beauté des lignes. Mais elle avait le charme, qui fait la beauté çà et là. Ses yeux verts étaient deux profonds abîmes qui parlaient à la fois du ciel et de

la mer. On s'y perdait à première vue. Plus d'un ne s'y retrouvait pas. Le nez était trop court, la bouche un peu trop ouverte, beaucoup de malice au coin des lèvres, un front pensif sous d'admirables cheveux cendrés qu'elle n'avait pas achetés à son coiffeur.

Grande, souple, désinvoltée, quoique toujours digne, un vrai roseau charmeur.

En voyant ces femmes-roseau, les amoureux matérialistes, qui se payent de réalités, disent :

— Je vois là bien des choses, mais je ne vois pas une femme.

Ce sont les aveugles de l'amour.

Les femmes qui manquent de tout, selon les gourmands, sont souvent celles qui versent les plus altières et les plus douces voluptés.

Ce petit coin de malice qu'on voyait à la bouche de la princesse, elle l'avait bien dans le cœur et dans l'esprit. Elle trouvait un vif plaisir à se moquer des gens et à prouver aux plus spirituels qu'ils n'étaient après tout que des bêtes.

C'est elle qui avait dit ce mot charmant.

On jouait chez elle à faire des questions ; quand on posa celle-ci :

— Qu'est-ce que l'esprit ?

Elle répondit :

— C'est la bêtise endimanchée.

Elle soutenait que le véritable péché originel, c'est la bêtise. Que Dieu en a mis partout. Que c'est notre punition devant son esprit.

Elle disait aussi que tout homme d'esprit renferme une bête toujours prête à s'échapper.



Régina disait de la princesse comme Emile Augier : Elle est charmante ! elle est charmante ! elle est charmante !

Jusqu'au jour où Samarini partit avec elle pour Spa.

Que pouvaient-ils bien aller faire à Spa ?

Madame de Romanes ne voulut plus voir de princesses ; mais les volageries de Samarini, loin de la détacher de lui, ravivaient sa passion toujours aveugle, comme si la folie des autres femmes donnât raison à la sienne.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE VI

TELLE MÈRE TEL FILS

I

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE

Autrefois, les gentilshommes faisaient leur entrée dans le monde à la cour. Les révolutions ont changé cela ; maintenant ces messieurs font leur entrée en ce monde chez ces dames et ces demoiselles. Vous direz que ce n'est plus le monde. Que voulez-vous ? c'est la faute des grands-parents, qui ont fermé leurs salons, au lieu de perpétuer les traditions du beau-vivre et du bien-vivre.

Gontran de Romanes n'avait pas dix-sept ans, que déjà il en avait assez de l'instruction obligatoire. Il s'étonnait qu'il fallût une loi pour cela, lui qui avait toujours étudié malgré lui. Il était à peine en seconde, ne sachant presque rien, hormis ce qu'il avait appris hors du lycée, quand il résolut, coûte

que coûte, de braver son tuteur. Je ne parle pas de sa mère, qu'il ne voyait plus.

Au lycée, les forts en thèmes se préoccupent beaucoup de la république de Platon ; ils ne connaissent la villégiature que dans le jardin des racines grecques. Ils n'ont une idée de la gaie science qu'en traduisant des odes d'Horace. Mais ceux qui ont horreur du grec et du latin savent déjà à quinze ou seize ans, si ce n'est plus tôt, toutes les roueries de la vie moderne. Beaucoup de ceux-là ont déjà soupé à la Maison-d'Or et se sont risqués au bal de l'Opéra ; on les a vus aux courses, dans les théâtres, dans les fêtes du monde, jusque dans les fêtes du demi-monde.

Quand je dis « on les a vus », c'est tout le monde, excepté leur famille. Si quelqu'un des leurs les rencontre, ils ne manquent pas de dire qu'ils sont venus là avec un camarade, mais qu'ils ne savent pas bien où ils sont. J'ai connu un charmant gamin de treize ans qui se promenait au Bois, dans un panier traîné par deux chevaux par lui achetés. C'était pendant les vacances. Son père allait au Bois quatre fois l'an. Il n'avait donc pas peur de rencontrer son père : « — Votre fils conduit à merveille, lui dit-on un jour. — Vous voulez dire qu'il se conduit à merveille ! — Pas du tout, ce sont ses chevaux qui le conduisent. » On ne le croira pas : ce sportsman invraisemblable avait trouvé un marchand de chevaux qui avait traité avec lui. Après cela les marchands de chevaux ont l'habitude de traiter avec des enfants de tous les âges, jusqu'à ceux qui sont tombés en enfance.

Heureusement, à quinze ans, le charmant gamin, déjà revenu de ses folies de jeunesse, ne pensait plus qu'à étudier.

Ne croyez pas d'ailleurs que les forts en thèmes soient toujours des miracles de sagesse dans la vie. Il faut que l'enfant jette son feu. Les forts en thèmes le jettent quand ils sont devenus des hommes. Les autres, ceux qui ne tombent pas à la première bataille de la vie, n'en deviennent pas moins des hommes. On en a vu beaucoup arriver aux affaires, devenir de grands artistes et de rares diplomates. La science de vivre s'apprend en vivant bien, plus que dans les livres.

Mais il ne faut pas encourager les paresseux; disons tout de suite que les cancres de lycées ne prennent pas souvent leur revanche quand ils sont des hommes. On pourrait dire qu'ils ne deviennent pour la plupart que des demi-hommes.

Gontran de Romanes n'avait donc fait rien qui vaille, tout en montrant des aptitudes à tout. Il avait des bouffées de bonne volonté, alors il en abattait avec une ardeur sans pareille. Mais au bout d'une semaine il retombait dans son *farniente*.

Il n'était plus bon qu'à monter à cheval, à faire des armes, à jouer du piano et à dessiner la charge de ses camarades ; les maîtres répétaient le vieux mot : Bon à tout, propre à rien.

C'était en vain que son oncle l'encourageait par toutes les promesses. C'était en vain que sa mère, qui espérait le reconquérir, croyant parler à son cœur, lui écrivait les lettres les plus éloquentes, sans compter que chacune de ses lettres était ac-

compagnée de mille riens charmants. Il n'en faisait pas un pas de plus, ne se croyant pas du tout humilié de rester en route, au contraire, car il se promettait bien de ne pas arriver au baccalauréat.

Son oncle, après lui avoir donné chez lui un précepteur, avait reconnu qu'il fallait une étude plus sévère à ce jeune échappé de l'école. Gontran fut donc mis au lycée Henri IV. M. de Romanes lui fit entrevoir qu'une fois bachelier il lui faudrait être licencié en droit pour devenir attaché d'ambassade. C'était donc encore de rudes années d'étude pour un paresseux. Un de ses camarades, qui avait comme lui l'horreur du pupitre, l'initia « à la vie adorable de ceux qui ne font rien », selon son expression.

— Songe donc, lui dit-il, on se lève le matin quand on se réveille, on monte à cheval, on va au Bois, on y rencontre en amazone, mademoiselle Cigarette, qui y fait ses poussières. On arrange une partie carrée pour le soir. On dîne au café Anglais. On va ensuite faire du chic et du bruit dans une avant-scène des Bouffes ou de la Renaissance. Le souper, c'est le feu d'artifice de la journée, car au souper tout le monde a de l'esprit, c'est sur la carte.

— Mais tout le monde n'a pas d'argent, murmura Gontran avec inquiétude.

— Allons donc, mon cher ami, des gens comme nous ont toujours de l'argent. Les juifs à la petite semaine ne sont là que pour nos menus plaisirs. Ne m'as-tu pas dit que ta mère avait quatre ou six millions ?

— Oui, mais mon père n'a rien laissé ; les millions sont bien à ma mère.

— C'est-à-dire qu'elle te les garde. Elle te fait même des économies, j'en suis bien sûr.

— Oh ! je ne crois pas. Ma mère mène grand train. Mon oncle m'a averti que si je ne prenais pas une carrière sérieuse, je pourrais bien être condamné à vivre des miettes de la table de ma mère.

— Tu es trop bête, Gontran, laisse-moi faire. Je me charge de te trouver un bonhomme qui te prêtera cent mille francs pour ton entrée de jeu.

Au lycée, on s'imagine aisément que cent mille francs comptant c'est le Pactole. Que ne ferait-on pas avec cent mille francs? On se promet d'ailleurs de ne pas jouer le rôle de l'enfant prodigue. On veut bien souper avec les courtisanes, mais on laissera payer les imbéciles. On rêve déjà d'être l'amant de cœur d'une de ces dames. On ne se doute pas que la première drôlesse venue vous fera signer des billets comme à la Banque de France, pour prouver, dira-t-elle, que vous avez du crédit sur la place.

Ces deux gamins, Gontran de Romanes et Maurice Delorme, s'entraînèrent l'un l'autre.

Ce Maurice Delorme était fils d'un banquier de province, qui avait une fortune douteuse et qui était allé vivre à Florence en mauvaise compagnie. Maurice Delorme était assuré de dix mille francs de rente par la mort de sa mère ; mais il comptait sur l'art de faire des dettes et surtout sur l'art de faire faire des dettes à Gontran de Romanes.

Ces deux jolis écoliers que l'idée de mal faire réunissait ainsi, n'avaient d'ailleurs aucun point de ressemblance. Maurice, un Méridional, était emporté et batailleur ; Gontran, sous ses blonds cheveux,

avait une figure toute virginale ; n'eût été le sourire un peu railleur et déjà perverti, on l'eût pris pour un innocent, mais le feu couvait sous la neige.

Donc, un beau jour Gontran de Romanes se déroba à sa famille. Il passait à Orléans ses derniers jours de vacanes ; il parlait avec feu de faire sa philosophie sans désemparer. Il semblait affamé de science ; mais, on apprit bientôt qu'il n'avait pas remis le pied au lycée Henri IV. Sa philosophie, il la faisait dans le cabinet mystérieux des prêteurs d'argent et dans le cabinet de toilette de ces dames, toujours en compagnie de son compère Maurice Delorme.

Il n'avait pas trouvé si aisément les cent mille francs promis. Après beaucoup de pourpalers, un banquier de sixième ordre, lui avait donné vingt-cinq mille francs, en échange de dix billets à ordre de cinq mille francs à un an d'échéance ; cent pour cent ce n'était pas trop pour un lycéen en rupture de ban. Sur les vingt-cinq mille francs, il en prêta cinq à son ami, il en dépensa cinq autres à meubler ce qu'il appelait un pied-à-terre, rue d'Astorg, où il prit le pseudonyme du comte de Tibéria pour dérouter sa famille. Il entama les quinze derniers mille francs pour acheter un cheval et se payer les habits à la mode du lendemain.

II

UNE FEMME INCOMPARABLE

Il en était là, ne s'étant guère amusé qu'en perspective, quand Maurice Delorme lui dit : « Mon cher Gontran, nous allons ce soir dans le monde. » Le jeune Romanes pâlit et rougit de plaisir; il comprenait bien que le monde de son ami c'était le demi-monde.

— Figure-toi, reprit Maurice que, j'ai eu la bonne fortune d'avoir une invitation à dîner chez une comtesse inappréciable qui occupe un des magnifiques hôtels de l'Arc-de-Triomphe, tout comme madame de Cassini qui a ving-cinq millions, tout comme madame Mackeat qui a un milliard. J'espère que tu m'enverras demain une boîte de cigares.

— Comment s'appelle cette dame?

— Madame d'Arsac. Avec un nom comme ça, on a le sac. Ah! mon ami! on m'a dit les merveilles de la maison. Des laquais en culotte courte, rien que ça. On ne coudoie que des princes dans les salons; mais, tu sais, je suis décidé à aller de pair à compagnie avec les princes.

— Tu ne doutes de rien... Comment as-tu fait pour m'avoir une invitation?

— C'est tout simple, j'ai parlé du comte Tibéria,

la dame a dit tout de suite qu'avec un pareil nom on avait portout ses grandes entrées.

A sept heures précises, les deux amis arrivaient en coupé de remise devant le n° 4 de la rue de Presbourg. Ils furent accueillis dans l'antichambre avec solennité.

— Qui faut-il annoncer ?

— Le comte Tibéria, répondit Gontran.

— Ma foi, pensa Maurice, il ne faut pas détonner.

Et il dit tout haut : « Annoncez le comte de l'Orme. »

Les voilà dans le petit salon de la dame. La comtesse d'Arsac bientôt sortit du grand salon avec une dignité voulue plutôt qu'avec une dignité de race.

Elle vint lentement vers ces messieurs qui se précipitèrent à sa rencontre. « Chut ! leur dit-elle avec un sourire bien étudié pour jouer l'esprit, laissez donc entrer la queue de ma robe. »

La dame était déjà devant la cheminée du petit salon, mais la queue de sa robe était encore à la porte du grand salon.

Gontran, très ému, se croyait dans le paradis : c'est que la dame était forte belle, cheveux blonds ruisselants, épaules de marbre rosé, yeux caressants, accentués par un savant crayon.

— M. de Tibéria, dit-elle en fouillant du regard dans le cœur du jeune homme, vous avez un nom superbe, cela sent l'empereur romain. Il y a des imbéciles qui passent aujourd'hui leur temps à réhabiliter Tibère, mais Tibère est une des plus belles pages de l'histoire.

— Je ne me pique pas, dit Gontran, de descendre n droite ligne d'un César.

— Point de fausse modestie, il faut être orgueil-eux, monsieur de Tibéria, pour prendre sa place au oleil.

Gontran allait dire une bêtise quand on annonça n prince polonais et un prince russe, deux noms élèbres.

— Messieurs, dit la comtesse d'Arsac, vous êtes en etard ; j'ai failli attendre !

— Il n'est pas sept heures et demie, dit l'un des rinces.

— Oui, mais j'ai deux journalistes dans mon cabi-et de toilette qui vont à la première représentation es Variétés. J'ai dans ma chambre à coucher deux e mes amies, que je ne connais pas, qui ont juré 'aller à l'Opéra. J'ai dans mes écuries trois ou qua-re sportsmen qui font la conversation avec mes hevaux. Nous nous mettrons à table irrévocable-nent dans cinq minutes, pas une de plus.

Les deux amies en question firent alors leur entrée. i la dame avait grand air, les amies avaient joli ir. C'étaient deux de ces belles créatures qu'on ppelle vulgairement des soupeuses. On les loue à 'heure, comme autrefois on louait des pleureuses à n enterrement. Elles font leur métier en cons-ience : elle parlent, elles rient, elles mangent avec eaucoup d'entrain. En un mot, elle font honneur la maison.

La vérité, c'est que madame d'Arsac, n'ayant pas le femmes sous la main, avait dépêché un de ses amis pour lui raccoler quelques-unes de ces demoi-

selles plus ou moins à la mode dans le demi-monde. On leur avait promis des truffes, des princes, du vin de Champagne, une voiture à l'heure, un tour de baccara où elles ne mettraient que leur vertu pour enjeu.

Or, d'autant plus que ces demoiselles étaient rieuses par leur nature et par leur profession, d'autant plus elles commencèrent dans une pareille maison par se montrer sérieuses. Si bien que leur entrée jeta un froid. On pouvait croire que le faubourg Saint-Germain venait de faire son apparition chez la comtesse, vingt degrés au-dessous de zéro. Les deux princes du Nord étaient habitués à cette température, mais Gontran et Maurice se sentirent glacés ; ils se regardèrent avec effroi, comme des gens qui ont peur de ne pas s'amuser.

La température était si froide qu'on se mit à parler politique. Ces deux dames n'avaient pas d'opinion, mais la maîtresse de la maison dit hautement qu'elle était pour Henri V.

Quelques convives étant survenus, on continua à paraphaser le journal du jour jusqu'au moment où la dame de la maison s'écria :

— Aurons-nous bientôt fini de dire des bêtises.

C'était le premier mot spirituel qui fût dit ce soir-là.

Cependant la porte de la salle à manger s'ouvrit à deux battants. La dame du lieu prit le bras d'un des princes tout en disant à Gontran : « Vous avez votre place à côté de moi, comte Tibéria. »

Le lycéen ne se sentait pas d'aise, aussi ne pensa-t-il pas à offrir son bras à une des dames de la société, il laissa cela à son ami Maurice.

On entra en grande cérémonie dans cette salle à manger bien connue. En effet, combien de princesses pareilles à celle-ci s'y étaient succédé au frais du culte, depuis qu'on a bâti ces prétentieux et disgracieux hôtels qui environnent l'Arc-de-Triomphe! Qui ne connaît, parmi les sportsmen, les journalistes et les crevés, cette salle à manger en ébène, moitié princière, moitié bourgeoise, où tant d'étrangères aventureuses ont trôné à quelque festin de Pierre? Le Commandeur, c'était celui qui apportait la carte à payer.

Dîner irréprochable ce soir-là : menu de grand style; le duc de Parisis ne l'eût pas mieux rédigé. La dame savait trop son monde pour omettre le prénom et pour attribuer à Richelieu ce qui appartenait à Fronsac, deux gourmands en un seul homme. « Voilà qui est très bien écrit, » dit Gontran.

Il voulait prouver, — ce gamin de dix-sept ans, — sa science en toute chose.

— Oui, répondit une figurante qui était en face de lui, ce qui m'a plu à verse en lisant la première ligne, c'est le mot soupe à la reine, soupe à la bisque. Vous allez voir comme je vais faire honneur à ces deux soupes-là.

La dame n'avait pas mangé depuis la veille. C'est que sa cuisine étant à la Maison-d'Or ou au café du Helder, elle avait perdu l'habitude de déjeuner. Mais quelle belle fourchette quand elle était à table!

Au lieu de servir cet éternel vin de Madère, fabriqué à Cette ou même à Paris, qui déshonore toutes les tables du beau monde, on servit du vin du Rhin, cachet Metternich,

— Voilà, dit la comtesse, qui n'est pas d'une très bonne patriote ; mais la princesse de Metternich est si Française qu'il faut bien pardonner à son vin allemand; d'ailleurs, ceux qui regrettent de n'avoir pas pris le Rhin ne boiront que du vin de Champagne.

— Vive le vin de Champagne ! s'écria la seconde figurante.

Il y avait sur la table dix flacons de cristal taillé, à poignées et goulots d'argent, pour la soif des convives.

La première figurante mangea des deux soupes pendant que la maîtresse de la maison décapitait le surtout pour passer des roses à ces messieurs. Les deux amies, — qu'elle ne connaissait pas, — avaient chacune devant elle un splendide bouquet.

La gaieté commença à courir sur la nappe. On parla plus haut, on s'interpella. L'une des deux figurantes se mit à rire aux éclats. C'était sa manière de dire quelque chose.

Gontran, tout joyeux qu'il fût, ne pouvait pourtant vaincre une vague inquiétude. Le lycéen n'était pas tout à fait mort en lui. Il se sentait en récréation, mais il avait peur à tout instant d'être rappelé en classe et d'avoir un pensum.

On servit à la Bonaparte ce rude dîner, tant les gens de service avaient envie de manger et de boire la meilleure part, car aujourd'hui plus que jamais nos domestiques sont nos maîtres. Nous dînons à sept heures et demie par leur bon plaisir, mais il nous condamnent à manger et à boire en toute hâte, parce que le vrai festin est à l'office. Le premier repas n'est que la répétition du second.

Gontran, quoiqu'il se fût grisé légèrement après un verre de vin du Rhin et un verre de vin de Champagne, se demandait ce que tout cela voulait dire ; pour lui, la maîtresse de la maison avait tout l'air d'une vraie femme du monde.

Mais pourquoi recevait-elle à sa table ces deux demoiselles si abandonnées dans leurs poses et dans leurs propos. De temps en temps, la comtesse qui causait beaucoup avec le prince, son voisin de droite, se penchait vers le lycéen pour lui dire des tendresses.

Il se hasarda à la questionner un peu sur ses convives des deux sexes.

— Voyez-vous, lui dit-il, je débarque pour ainsi dire de mon château. J'ai beaucoup vécu depuis deux mois avec mes chiens. Je connais mal le beau monde de Paris.

— Eh bien, comte Tibéria, regardez-moi.

— C'est ce que je fais, comtesse ; mais ces dames d'en face...

— Ah ! ne faites pas attention, ce sont deux grues qu'on m'a amenées pour les menus plaisirs de ces messieurs. Quand je suis seule, tout le monde me fait la cour : c'est ce qui me désespère ; aujourd'hui, j'abandonne mes adorateurs à ces dames, mais pas vous.

— Il n'y a pas de danger.

Gontran était effrayé de sa bonne fortune, comme ces ténors qui demandent une audition et qu'on jette du premier coup devant le public, sur la scène, un jour de grande représentation.

On était au dessert, on portait des toasts, Maurice

Delorme, qui était gris comme un Polonais de la vieille Pologne, porta un toast à madame d'Arsac et brisa sa coupe pour accentuer son toast. Il avait lu dans les romans que c'était du suprême chic.

Gontran regretta de n'avoir pas eu cette belle idée.

Si j'étais Henri Monnier, le seul reporter de la vérité mot à mot, je redirais toutes les bêtises, çà et là constellées d'esprit, qui se débitèrent sur la fin du dîner.

III

LA CARTE A PAYER.

Quand on se leva de table, on commençait à trébucher du pied comme de la raison. On arriva vaille que vaille dans le petit salon pour prendre le café.

Maurice Delorme, qui faisait des grâces avec une des grues, lui jeta sur la robe la moitié de sa tasse de café. Or, cette fille qui avait, trois heures auparavant, loué cette robe chez une marchande à la toilette de la rue de Provence, lui dit, avec le plus beau sang-froid :

— Monsieur, c'est 800 francs. Je vous donnerai la facture de madame Laferrière.

Maurice ne fut pas renversé par ces paroles.

— Une facture, dit-il gaiement, ça ne me fait pas

peur, j'en ai bien d'autres à payer, une de plus ou de moins...

Gontran pensa qu'il y avait des pièges à loups dans la maison: il se promit de rester sur ses gardes tout ébloui qu'il fût par les grâces de la comtesse.

Tout à coup ce fut un changement de décoration: deux tables de jeu apparurent comme par enchantement, l'une pour jouer l'écarté, l'autre pour tirer les cartes.

La seconde table n'était là que pour excuser la première.

— Que voulez-vous, dit tout haut la comtesse, quand on a eu tant d'esprit, il faut bien se reposer un peu dans le jeu.

Puis d'un air dominateur :

— Et encore je fais mes conditions : On partira de cinq louis, on ne dépassera pas vingt-cinq louis.

Un des sportsmen se récria :

— Comtesse, je vous jure que nous nous arrêterons à cinquante louis. Qu'est-ce que cela un billet de mille francs par le temps qui court !

Le sportsman prit dans sa poche de côté vingt-cinq billets de mille francs et les jeta sur la table :

— Voyez, j'ai gagné ça hier, au Petit-Club. Je veux perdre ça aujourd'hui, parce que je suis amoureux. Malheureux au jeu, heureux en amour.

— Vous parlez comme un prince, dit une des figurantes en se jetant au cou du sportsman.

— C'est étonnant, dit la comtesse en se tournant vers Gontran, ces gens-là ont la passion du jeu. Moi, je n'ai que la passion de l'esprit, avez-vous lu le dernier roman de Feuillet.

Gontran prit un air dégagé : « Je l'ai feuilleté », dit-il.

Tout en disant qu'elle n'avait que la passion de l'esprit, madame d'Arsac cria à un des princes qui venait de prendre les cartes :

— Je parie vingt-cinq louis dans votre jeu.

A partir de ce moment-là elle n'entendit plus les roucoulements de Gontran. La fièvre l'avait prise, elle était toute aux cartes.

Maurice s'approcha de son ami.

— Et bien, es-tu content, Tibère ?

— Content comme un empereur.

— J'espère que je t'ai amené dans une bonne maison.

— Dans le paradis de Mahomet.

— Moi je m'amuse à tout casser, un peu plus je jetterais ces potiches par la fenêtre pour faire éclater ma joie.

— Calme-toi, tu as déjà une facture à payer.

— Ne te fais pas de bile, j'ai vu au Palais-Royal un livre que j'achèterai demain : *L'Art de ne pas payer ses dettes*.

— Je te conseille d'acheter en même temps : *L'Art de ne pas payer les dettes de femmes*.

— Vas-tu jouer ?

— Avec quoi ? je n'ai pris sur moi que 25 louis.

— Imprudent, de n'avoir pas apporté au moins 100 louis ; de quoi aurons-nous l'air ?

— Nous ne jouerons pas.

Mais à cet instant même, le sportsman, qui écoutait aux portes, dit aux deux camarades :

— Pariez-vous cinq louis contre moi ?

— Va pour cinq louis, dit Gontran.

Il perdit. « Votre revanche, dit le sportsman ; allons-y de dix louis. »

La table était déjà toute couverte d'or et de billets. Un ami de la maison tirait les cartes à l'autre coin du salon, mais il n'avait plus de clientèle.

Cette fois ce fut Gontran qui gagna.

— Ma revanche, s'écria le sportsman : je vois bien que je suis en déveine aujourd'hui.

Gontran n'osa pas reculer, va pour vingt louis.

Il perdit. « Votre revanche ? » dit encore son adversaire.

— Va donc, dit Maurice à Gontran.

— Je ne demande pas mieux, mais je ne savais pas qu'on jouerait, si bien que je n'ai sur moi que bien peu d'argent.

— Qu'à cela ne tienne, dit le sportsman, nous sommes ici gens de trop bonne compagnie pour ne pas jouer sur parole ; d'ailleurs, faites-moi la grâce de prendre ces dix mille francs, vous me les rendrez un autre jour.

Disant ces mots, le joueur enferma dix billets de mille francs dans la main de Gontran. Le lycéen ne voulait pas accepter, mais Maurice lui dit à mi-voix : « Que veux-tu, il faut hurler avec les loups. De quoi aurions-nous l'air si nous refusions la bataille ; dix mille francs qui vont et viennent, ce n'est pas la mort d'un homme ; prouvons à ces dames que nous y allons de notre billet de mille ; il faut bien faire un sacrifice aux Grâces !

Ainsi Gontran fut pris au jeu.

Il s'était bien tenu jusque-là, mais la tête lui

tourna quand on lui offrit de prendre les cartes. Cinquante louis, dit-il, en déployant un billet de mille francs.

Pendant toute une heure, le démon du jeu le surexcita par le gain comme par la perte. A un certain moment, le sportsman qui lui avait prêté dix mille francs l'entraîna dans l'autre salon en lui disant :

— Vous avez perdu, mais nous avons encore quelques heures devant nous. Je ne veux pas vous laisser sans soldats ; voilà encore dix mille francs. Signez-moi ce papier, parce que j'oublierais demain que je vous ai prêté vingt mille francs.

Gontran n'eût pas signé si la comtesse ne se fût montrée à la porte pour le magnétiser du regard et du sourire.

Il y avait là, tout ce qu'il faut pour écrire. Il signa. Voici la rédaction du billet :

« *A cinq jours de date, je payerai à l'ordre de M. Milton la somme de vingt mille francs, qu'il m'a prêtée aujourd'hui,* 21 *octobre* 1876. »

— Vous êtes un vrai gentilhomme, dit Gontran à M. Milton.

— Vous me rendez bien service, dit le sportsman ; en vous prêtant ces vingt mille francs, je suis sûr de ne pas les perdre.

— J'espère bien vous les rendre à la fin de la soirée.

— J'en accepte l'augure ; mais je dois vous dire qu'une affaire de cœur m'appelle dans la Chaussée-d'Antin.

Milton regarda à sa montre.

— Oui, l'heure a sonné. Si je puis revenir, je reviendrai.

— Voici ma carte, dit Gontran.

— Je ne savais même pas votre nom, murmura Milton d'un air naïf.

La vérité, c'est qu'il savait que le comte Tibéria n'était autre que Gontran de Romanes, un enfant prodigue qui ne laisserait pas protester son premier billet.

Pourquoi Milton plaçait-il son argent sans intérêt? C'est que les billets étaient faux.

Gontran joua encore ; il gagna, il perdit ; en fin de compte, à cette petite fête, — son entrée dans le monde, — il ne perdit guère qu'une vingtaine de mille francs.

Ce qui lui coûta près de quarante mille francs. Au fond, il n'avait perdu que vingt mille francs. Mais, à certain moment, tout le monde se mit à battre monnaie, c'est-à-dire à signer des bons de mille francs. Gontran ne voulait pas signer, mais la maîtresse de la maison lui dit : « Signez, moi : *Je vous aime*. Et il signa. « Encore, mon Gontran. » Il signa tant que voulut la dame, qui l'embrassait à chaque signature.

Comment se fit-il que le lendemain on lui présenta dix-sept signatures de sa main sur des bons de mille francs?

Il avait écrit : — *Je vous aime*, et il y avait : *bon pour mille francs*.

Il paraît que c'était la même chose chez madame d'Arsac.

IV

UNE AUTRE FEMME INCOMPARABLE

Régina semblait vivre dans un rêve; à peine si elle croyait à la réalité. Aussi subissait-elle tous les entraînements de sa nature fantasque et désordonnée.

Un jour elle reçut une invitation sur une belle carte armoriée :

Madame la comtesse de Martigny prie madame la comtesse de Romanes de lui faire l'honneur de venir passer la soirée chez elle, rue François Ier, n° 50.

On ne dansera pas.

La dame du logis avait écrit en pattes de mouche, en travers de l'invitation : *Le souper à minuit.*

On voit que madame de Martigny, en femme bien stylée, n'avait pas oublié le pronom.

— Qu'est-ce que cela, la comtesse de Martigny? se demanda Régina. C'est la première fois que je vois ce nom-là.

Elle regarda les armes. « — Ah mon Dieu ! oui, trois merlettes, une noblesse des croisades. Après tout, pourquoi pas, la dame demeure rue François Ier. Ces demoiselles ne demeurent pas par là. Je crois que je pourrai me risquer. » Régina montra l'invitation au général, qui lui dit de ne pas « se

risquer. » Elle demanda à plusieurs de ses amis d'où venait madame de Martigny.

Le mieux renseigné lui apprit que c'était une femme qui s'était mariée par surprise à un comte légitimiste. Après un an de mariage, comme elle le compromettait un peu dans son château de l'Anjou, elle est venue seule à Paris pour s'amuser. Elle avait déjà donné un dîner fort joyeux, ou beaucoup d'hommes du monde étaient venus sans cérémonie. Cette fois, elle voulait avoir des femmes, on lui avait donné une liste du dessus du panier, — parmi les femmes du monde qui s'amusent.

L'ami, bien renseigné, jugeait que la fête serait fort gaie.

Madame de Romanes alla chez madame de Martigny, sans le dire à madame Ramée non plus qu'au général, décidée à ne faire qu'un tour dans les salons si elle jugeait que la fête n'était pas digne d'elle.

La meilleure couturière de Paris lui prépara une robe inédite dans le style de la Parabère, tout enguirlandée de violettes, corsage ouvert, mais épaules revêtues, ce qui sauverait tout, si la fête n'était qu'une demi-fête : au moins Régina ne s'y compromettrait pas par une robe décolletée. Car, on a remarqué ceci, que les femmes se décollettent en raison du monde où elles vont : plus c'est le beau monde, moins elles ont de robe.

Dans ce joli demi-deuil, oubliant le juge d'instruction comme son mari, madame de Romanes arriva à onze heures chez madame de Martigny, qui se jeta au-devant d'elle avec effusion : « — Ah !

madame, je vous remercie d'être venue; grâce à vous, mon petit bal sera une vraie fête. — Mais, madame, je m'aperçois que c'est déjà une vraie fête. — On valse, mais on ne danse pas. »

Régina venait de voir valser dans deux salons, sous le coup d'archet d'un musicien très connu, qui conduisait tout un orchestre masqué par de camélias et des lauriers-roses ; on se sentait tout de suite dans une bonne maison. L'atmosphère était tout imprégnée des voluptés mondaines ; les lustres et les candélabres en cristal de roche éclataient comme des diamants et versaient avec opulence des rayonnements sur les femmes endiamantées, dont les bras nus, dont les seins presque découverts charmaient les yeux par ces beaux tons de chair qui sont tout à la fois des pêches et des roses thé. Il y a une heure, dans les bals, — l'heure qu'on cueille, — qui donne l'éblouissement et le vertige.

Madame de Romanes se trouvait-elle trop habillée. Ses beaux bras la tourmentaient dans leur prison de taffetas blanc. Elle tenta de mettre toutes voiles dehors, par l'éclat des yeux et des dents, par les charmeries du sourire, par la désinvolture et l'abandon des attitudes.

Au bout de cinq minutes, elle était dans un cercle d'adorateurs. Dans ces salons si lumineux, il semblait qu'elle eût apporté la lumière, tant sa beauté rayonnait, tant ses regards jetaient d'éblouissements. Sa voix elle-même était radieuse dans son timbre d'or. N'ai-je pas dit déjà que c'était une fête de l'écouter, même quand elle parlait pour ne rien dire.

Mais ce soir-là, on disait quelque chose. C'était à

qui, autour d'elle, jouerait au la Rochefoucauld ou au Chamfort ; mais c'était toujours elle qui trouvait le mot.

Aussi tout le monde se disait : « Quel malheur que cette femme-là ne puisse pas se dépêtrer de cet Italien ! On croyait toujours voir entrer Léo, comme la statue du Commandeur. C'est qu'il ne fallait pas lui marcher sur le pied, ni marcher sur le pied de la comtesse de Romanes.

Mais ce soir-là, ce ne fut pas Léo qui joua la statue du Commandeur.

V

LA STATUE DU COMMANDEUR

La comtesse de Romanes s'était bien promis de n'être à cette petite fête qu'en spectatrice. Dans le monde comme au théâtre, il y a celles qui montent sur la scène et celles qui restent dans les loges. Il y en a même qui restent dans les coulisses. Naturellement Régina refusa de danser et de valser. Elle s'arrangea dans un coin de salon, pour dire du mal de son prochain avec les quelques amis qui venaient à elle. J'ai fait une folie de venir ici, dit-elle à l'un d'eux.

C'était le baron de Forgeais, un homme qui avait la prétention de reconnaître au nœud de la cravate

si tel homme était bien élevé, et à l'éventail si telle femme était du monde.

— Pourquoi ne pas venir, chère comtesse ! on peut aller partout, sauf à n'y pas demeurer, à la condition de savoir s'en aller à temps. Alors on n'est pas venu, on a daigné paraître.

— C'est que je vois ici des figures trop internationales.

— S'il n'y avait que ça ! Moi je vois des figures trop parisiennes. Par exemple, je viens de saluer profondément une femme qui s'est mariée par ennui et qui vient de se séparer par désœuvrement. Vous avez ouï parler de la célèbre Marguerite Béranger ?

— Oui, ç'a été le bruit de tout Paris. Je veux dire de toute la cour.

— La voilà qui passe, elle est encore très jolie.

— C'est une habitude chez les femmes. Quand elles se mettent en tête d'être jolies, elle le sont toujours.

— Toutes les femmes devraient bien se mettre cela en tête. Ce n'est pas celle qui est avec Marguerite Béranger qui a eu cette idée-là.

— Oh ! celle-là a tant couru les cours étrangères qu'elle a maintenant une figure de tous les pays.

— Excepté une figure de Paris.

— On se fait et on se défait.

— Quelle est donc cette jolie femme qui rit toujours ?

— C'est une princesse française quand elle est hors de France et une princesse étrangère quand elle est à Paris. En voilà encore une qui persiste à être jolie, car il y a longtemps qu'elle a commencé. Il en est

qui se conservent dans la somnolence, celle-ci se conserve dans l'action. Je n'ai jamais vu une femme si occupée. Elle peint, elle rime, elle joue la comédie, quelquefois sa comédie; elle compose des opéras, elle se marie, elle se démarie une fois, deux fois, trois fois. Elle donne des fêtes où elle invite l'univers pour manger un ortolan. Elle est si bonne et si charmante créature qu'on la mange de baisers pour assouvir sa faim. Voulez-vous? nous souperons tout à l'heure à côté d'elle. Vous verrez comme elle a de l'esprit!

— Oui, je veux voir de plus près ce gracieux monument historique. Quelle est cette grande femme au nez grec?

— C'est une marchande de moutarde.

— Comment, une marchande de moutarde?

— N'avez-vous pas une princesse qui vend de l'eau miraculeuse? Pourquoi cette dame ne vendrait-elle pas de la moutarde? Il n'y a de sots métiers que ceux qui ne rapportent pas d'argent.

— Alors, c'est une Dijonaise.

— Non, quoiqu'elle soit belle. Aussi elle porte en rose le deuil de son mari.

— Comment celui-là a-t-il déraillé?

— C'est lui qui a poussé la locomotive hors de la vie. C'est tout un drame.

— Contez.

— Le bonhomme s'épanouissait dans la moutarde, mais voilà qu'un jour il se mit en tête d'être jaloux.

— Et il avait sans doute ses raisons pour cela.

— Oui et non. Il fut stoïque; un autre eût peut-être jeté sa femme par la fenêtre, pour qu'elle allât rejoindre son amant. Mais lui, homme antique,

quoique moutardier, il s'enferma dans son cabinet; il donna un dernier coup d'œil à son grand livre du doit et avoir, il arma son revolver et passa dans l'autre monde comme un galant homme, qui fait double emploi dans celui-ci.

Madame de Romanes, à qui cette mort rappelait de trop près celle de son mari, semblait ne plus écouter M. de Forgeais. Il comprit qu'il venait de dire une bêtise; les hommes d'esprit n'en font pas d'autres. Il n'en continua pas moins à faire du la Bruyère en habit noir, il continua à démasquer les femmes au passage.

Madame de Romanes finit par lui dire :

— En vérité, c'est la vie des saintes que vous me contez-là.

— C'est que je suis l'homme des bonnes lectures, ma chère comtesse.

Le conteur prit le bras à Régina pour faire un tour avec elle dans les salons.

Elle ne vit alors ni son amant ni son fils qui venaient d'arriver presque en même temps.

Gontran de Romanes était venu à cette fête avec sa maîtresse, — la troisième ou quatrième, il ne comptait plus, — une jeune mariée dont le mari voyageait, une chercheuse d'or, comme lui était un chercheur d'amour.

Ils trouvaient tous les deux, parce que l'or trouve l'amour, parce que l'amour trouve l'or.

Ce fut un grand scandale : Régina ne vit pas d'abord son fils; elle le croyait au château du marquis de Romanes. Elle avait peut-être déjà entendu parler du comte Tibéria, mais elle ne l'avait pas ren-

contré. Pouvait-elle se douter que son fils se cachât sous ce pseudonyme ?

Cependant l'entrain, la furia, la folie de la fête était à son paroxysme. L'ami de Gontran, un des conducteurs du cotillon, lui dit :

— N'est-ce pas, que j'ai bien fait de t'amener ici. On s'y amuse à tout casser.

En effet, on avait déjà brisé une glace et un cabaret de sèvres, dans l'entrain endiablé des quadrilles et des valses.

Samarini, qui était de toutes les fêtes, — de toutes les fêtes demi-mondaines, — prenait sa part de celle-ci.

Quand on avertit que le souper était servi, madame de Romanes fit signe à un ami de venir lui prendre le bras. Mais voilà que la maîtresse de la maison, qui savait bien que, malgré ses déchéances, Régina était encore ce qu'il y avait de mieux chez elle avec son amie, madame de Marville, vint à elle et lui dit :

— C'est le comte Tibéria qui vous conduira à votre place.

— Je ne connais pas le comte Tibéria.

— Il est charmant.

Presque au même instant la maîtresse de la maison voulut faire la présentation, car Gontran était venu à elle sur un signe.

Tout le monde avait les yeux sur la mère et le fils. Ce qui compliquait cette rencontre dramatique, c'est que Samarini avait traversé la foule pour arriver jusqu'à Régina.

Ce fut le vrai coup de théatre.

Quand la mère vit son fils, quand le fils vit sa mère

en cette bonne compagnie, au milieu de toutes ces femmes égarées, de toutes ces filles perdues, ce fut le coup le plus violent qui pût frapper deux cœurs.

Je ne parle pas de Samarini, qui n'avait pas de cœur, qui ne connaissait pas et que ne connaissait pas Gontran de Romanes.

C'était à peine, d'ailleurs, si cette mère égarée reconnaissait son fils, tant la métamorphose avait été rapide chez lui, — la métamorphose qui fait d'un enfant un homme, — la barbe était venue, qui avait virilisé cette figure de jeune fille.

Ce fut le drame le plus silencieux qui se soit jamais passé sous les yeux. Mais comme les figures parlaient! toutes les éloquences du cœur, tout ce qu'on aurait voulu dire, tout ce qu'on voulait cacher.

Le fils dévora ce mot : « Ma mère! »

La mère n'osa dire : « Mon fils! »

Devant cette scène muette, tout le monde s'efforçait de ne rien voir, mais toutes les âmes étaient là, curieuses et palpitantes.

Quand la mère et le fils se furent regardés, comme des gens qui ne se connaissent pas, quoique le sentiment familial les entraînât l'un vers l'autre, que se passa-t-il? madame de Romanes prit le bras de madame de Marville et lui dit tout haut pour masquer son émotion :

— Est-ce que vous souperez?

— Pourquoi pas? répondit Berthe.

— C'est que j'ai bien peur d'être surprise ici par le soleil levant. Que dirait le soleil?

— Le soleil en a vu bien d'autres.

Madame de Romanes souriait sous tous les poignards de ses remords.

Gontran ne voulait plus regarder sa mère, mais, malgré lui, il la suivait des yeux, avec une inexprimable angoisse. Il ne l'avait pas vue depuis un an ; qui sait, s'il la reverrait jamais !

Quand elle disparut non pas sans avoir elle-même détourné la tête, Gontran, remué profondément, voulut échapper aux curiosités. Il respirait à peine, tant son cœur battait fort. Il marcha vite à travers la foule, pour cacher son émotion ; mais un sanglot le trahit.

Il se contint pourtant jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans un petit salon, où dormait une vieille dame.

Là, ce jeune désœuvré, déjà endurci par le septicisme des gens qui se moquent de tout, sentit les larmes inonder ses joues. On peut dire qu'il pleura comme un enfant. Et quelles larmes! Les larmes d'un fils qui retrouve sa mère et qui ne veut pas la reconnaître... sa mère qu'il avait adorée... sa mère qui n'avait vécu que pour lui avant les mauvais jours...

Naturellement, Gontran abandonna toutes les joies du cotillon. Il ne s'était même pas donné la peine de saluer sa maîtresse par un adieu quelconque. Il passa rapidement dans l'antichambre où débordait le flot des curieux qui ne dansaient pas. Il prit son pardessus, descendit l'escalier et se jeta dans la première voiture venue.

La nuit lui fit du bien : c'est que la nuit lui cachait l'horreur de sa situation. Il ne voyait plus tous ces gais visages qui assistaient, comme au spectacle, à

sa rencontre avec sa mère. Quand il fut arrivé chez lui, dans cet appartement qui avait abrité tant d'amoureuses intrigues, ce salon et cette chambre à coucher où il avait, pour ainsi dire, désappris l'amour avant de le connaître, où ses amis d'occasion lui avaient donné des leçons de savoir-vivre, c'est-à-dire de savoir violer les devoirs de la vie, il comprit qu'il n'était qu'un gamin sans cœur, sans vertu, sans dignité. Il se fit une révolution en lui, il tomba agenouillé et s'humilia dans le repentir.

Il lui sembla que son père lui apparaissait pour lui donner une leçon souveraine.

VI

LA VERTU DU CŒUR

Il arriva le contraire de ce qui devait naturellement arriver. Un fils de dix-huit ans, qui n'a que le souci des plaisirs et qui rencontre sa mère là où il conduit sa maîtresse, doit descendre d'un pas de plus vers l'abîme qui l'attire. Pourquoi se refuserait-il à tous les entraînements de la vie à quatre chevaux, puisque sa mère lui donne l'exemple et n'osera pas trouver mauvais qu'il s'amuse ?

Mais, Gontran de Romanes, livré à lui-même, domina le vertige.

Il commença par brûler toutes les lettres de

femmes qu'il gardait jusque-là comme dans un reliquaire. Vanité des gamins s'imaginant que les femmes écrivent ce qu'elles pensent.

Quelques photographies de drôlesses traînaient çà et là : il les prit et les jeta dans la cheminée sans les regarder.

— Et que vais-je faire ici? se demanda-t-il tout à coup. Et, après s'être promené à grands pas : « Ne suis-je donc bon à rien? »

Sa première pensée fut d'aller se faire soldat dès que le jour serait venu. C'était se venger de lui-même, c'était redevenir digne de porter son nom; mais il pensa à tous ces désœuvrés qui commencent mal et qui font de mauvais soldats parce qu'ils ne sont pas dans leur milieu.

— Non, dit-il; quand on s'appelle Gontran de Romanes on passe par la grande porte. On arrive à l'armée par l'École polytechnique ou par l'École de Saint-Cyr.

Le matin surprit Gontran, pâle et méditatif, la tête appuyée dans les mains.

Il avait pour toute domesticité un groom d'origine cubaine, qui avait l'air d'un demi-nègre. Je ne parle pas de son cocher. Le groom lui servait de valet de pied et d'auvergnat. Il l'avait surnommé Cupidon, parce qu'il était chargé de sa correspondance aux quatre coins des Champs-Élysées. Ce Cupidon, qui était digne de son maître, qui se grisait à toute occasion et qui en contait aux filles d'antichambre, surprit ce matin-là Gontran dans les réflexions les plus amères et les plus sérieuses.

Il n'en put croire ses yeux.

— Comment, monsieur le comte est déjà levé ?

— Je ne me suis pas couché.

— Il est donc arrivé malheur à monsieur le comte? Je vois ce que c'est : Je suis sûr que monsieur le comte se bat en duel.

— Oui, dit Gontran, qui était devenu philosophe, je me bats en duel avec la vie.

Le groom crut que son maître était fou.

— Monsieur le comte veut-il que j'aille chercher un médecin ?

— Non, je sais comment il faut que je traite ma maladie.

— Monsieur le comte veut-il que je lui fasse de la tisane, — de la tisane amère ? hasarda le groom.

— Combien te dois-je ?

— Je n'ai jamais compté avec monsieur le comte: deux ou trois cents francs.

— Va me chercher un marchand de meubles.

Le groom voulait parlementer, mais sur un signe altier de Gontran il sortit.

Dix minutes après, il revenait avec un marchand de meubles.

— Je vous vends tout ce qui est ici, lui dit le jeune comte ; qu'est-ce que vous m'en donnez?

— Le marchand de meubles ne manqua pas d'expliquer, d'abord, que les affaires allaient mal; après quoi, il voulut bien offrir 5,000 francs de ce qui en avait coûté 10,000.

— Eh bien, c'est dit, s'écria Gontran, vous payerez là-dessus le terme qui va échoir. Comptez-moi tout de suite le reste.

Le marchand descendit pour aller chercher de l'argent.

— Maintenant, dit Gontran à Cupidon, amène-moi le cocher.

Et, le cocher venu :

— Vous êtes quasi un honnête homme, vous allez me vendre mes deux chevaux d'attelage, mon cheval de selle, mon phaéton, toute la boutique, à la prochaine adjudication de Cheri. Vous donnerez ma carte au commisaire-priseur pour qu'il me garde le prix de la vente. Je vais vous payer, comme à Cupidon, six mois de gages en plus de ce qui vous est dû.

Le cocher se mit à larmoyer avec accompagnement des soupirs de Cupidon.

— Un si bon maître qui était en train de se ruiner ! Où retrouver ce phénix ?

— Mais monsieur le comte n'ira pas à pied, disait le cocher.

— Mais monsieur le comte ne pourra pas se passer de moi, disait Cupidon.

Gontran était sourd à toutes ces lamentations.

Une heure après, le cocher et le groom jouaient aux cartes chez le marchand de vin du coin, tout en se demandant ce qui avait bien pu arriver à leur maître.

Le cocher dit que c'était une perte de jeu ; le groom, qui se croyait plus malin, affirmait que son maître était ruiné par les femmes.

Or, pendant que ces deux beaux esprits se consolaient dans le petit blanc, Gontran de Romanes, qui aurait pu se faire conduire dans son coupé, s'en allait

d'un pas rapide de l'autre côté de l'eau, comme on dit toujours. Il descendit les Champs-Élysées, passa le pont de la Concorde, suivit le boulevard Saint-Germain et monta vers le Panthéon pour débarquer à l'hôtel de l'*École de Droit.*

Il donna cinq louis au maître de l'hôtel, en lui disant:

— Monsieur, j'arrive de ma province ; ma famille m'envoie étudier ici. Je sais déjà que votre maison n'est pas bruyante, parce qu'on n'y reçoit pas de femmes ; donnez-moi une petite chambre toute simple, car je n'aime pas le luxe.

Le maître d'hôtel regarda Gontran.

— Vous avez, monsieur, sans doute passé la nuit en chemin de fer, car vous êtes bien pâle.

— Oui, je ne serai pas fâché de me coucher pendant une heure ou deux; conduisez-moi à la chambre que vous me destinez.

On monta au quatrième étage.

— C'est ici, monsieur, dit le maître de l'hôtel en ouvrant le n° 37 ; tenez, cette chambre a été habitée, il y a longtemps de cela, par M. Dufaure, voyez plutôt sa photographie.

— C'est bien, dit Gontran.

Il jeta un coup d'œil rapide sur la splendeur du mobilier, qui se composait d'un lit en noyer, d'une commode en acajou et de deux chaises en palissandre, sans parler d'un réveille-matin qui était sur la cheminée.

Le jeune comte de Romanes salua son hôte, ferma la porte sur lui et alla ouvrir la fenêtre.

— Ah ! s'écria-t-il en s'appuyant sur le balcon,

comme on respire bien ici! Je sens que j'ai retrouvé mon cœur.

Il pensa à sa mère et essuya encore deux larmes.

Il tombait de sommeil, quoique la fièvre l'eût saisi. Il se jeta sur le lit, tout en jurant qu'il ne perdrait pas sa journée.

— Il avait emporté un Virgile, qu'il mit sous son oreiller :

— Enfin, dit-il, me voilà donc revenu au travail par le chemin le plus long. Je n'étais qu'un gamin, je deviendrai un homme.

VII

LA JUSTICE DANS LA VENGEANCE

A quelques jours de là, Maurice Delorme vint en grande pompe à l'hôtel de l'*École de Droit*, c'est-à-dire qu'il avait à son bras une actrice des Variétés qui n'a jamais paru en scène que pour l'éloquence de sa figure.

Trop belle pour faire quelque chose de bien : les statues ne travaillent pas et ne pensent pas.

Le jeune viveur trouva le jeune étudiant penché sur un livre.

— Bonjour, mon ami Gontran. Que diable fais-tu là ? C'est donc sérieux.

— Oui, c'est sérieux.

— Je n'en puis croire mes yeux. Et toi, Caroline ?

— Ni moi non plus.

Caroline regardait d'un air de dédain l'ameublement de Gontran.

— C'est une gageure, lui dit-elle.

— Ou plutôt, reprit Maurice, c'est un amour caché. Je suis sûr que Gontran n'est venu ici que parce qu'il est amoureux d'une fillette du pays latin, une petite-fille de Mimi Pinson, une arrière-cousine de Rosine et de Musette.

Gontran se contenta de montrer le livre qu'il lisait : *La République de Platon.*

— Alors, tu vas devenir un docteur ès lettres, un normalien, un sorbonnien, un universitaire.

L'ennui naquit un jour de l' « Université ».

— Je ne veux devenir rien de tout cela. Je veux devenir un homme.

— Eh bien, tu n'en prends pas le chemin, n'est-ce pas, Caroline ?

— Non, répondit la demoiselle, car j'ai toujours entendu dire que pour devenir un homme il fallait aller à l'école des femmes.

— Pas trop bête, pour une grue comme toi, s'écria gaiement Maurice.

Pour ce mot, il reçut un joli soufflet de la main fraîchement gantée de la demoiselle.

Cependant le jeune comte de Romanes ne s'était pas dérangé. On voyait bien qu'il ne voulait pas faire les honneurs de sa chambre ni à son ami, ni à l'actrice.

— Eh bien, voilà comment tu nous accueilles : Quatre étages ! Tu sais que ce n'est pas poli, pour ceux qui viennent vous voir, de se percher au quatrième étage.

— Plus je monte, plus je me sens bien. Et puis, que veux-tu ? J'ai tant de professeurs à payer depuis que tu ne fais plus mes devoirs !

— Ah ! tes devoirs, parlons-en, ou plutôt n'en parlons pas. Voyons, ferme ton livre et viens nous faire les honneurs du café voisin. Il y a sans doute quelques brasseries à la mode, boulevard Saint-Michel.

— Je ne sais pas.

— Tu vas me faire croire que tu ne quittes pas ton perchoir !

— Pas beaucoup, si ce n'est pour aller aux cours de la Sorbonne et du Collège de France. Quand j'ai une heure à perdre, je descends au Jardin des Plantes. Tu ne t'imagines pas comme les bêtes vous enseignent la sagesse !

Maurice se tourna vers Caroline :

— Tu vois, il est tout à fait fou ; il faut écrire à sa famille. Mais sa famille est encore plus folle que lui.

Cette fois Gontran ferma le livre et se leva d'un bond.

— Ecoute, Maurice ; je crois que j'ai été bon camarade pour toi ; mais je te défends de mal parler de ma famille.

— Oh ! ne t'emportes pas comme une soupe au lait. Je ne viens pas ici pour te faire de la peine. Je m'ennuie de ne pas te voir. Caroline a voulu m'accompagner, parce qu'elle a gardé le meilleur souve-

nir de nos rencontres et de nos soupers ; mais, rassure-toi, elle ne veut pas pratiquer un détournement de mineur.

Gontran s'était radouci.

— Certes je ne vous en veux pas d'être venus me voir, mais nous vivons aux deux bouts du monde, tu ferais peut-être bien de suivre mon exemple, mais je ne veux pas te prêcher. Si tu t'amuses aux Champs-Élysées, c'est bien, mais ne te moque pas de ma solitude ni de mes nouveaux amis.

— J'avoue que tes nouveaux amis, Homère, Aristote et Platon, valent bien les anciens, mais quand il faudra se donner un coup d'épée, Homère, Aristote et Platon ne te serviront pas à grand'chose.

— Un coup d'épée, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veux dire, mon cher, que dans la soirée d'hier j'étais à deux doigts de souffleter un monsieur qui parlait mal de ta mère.

— On a parlé mal de ma mère devant toi. Qui donc ?

— Ce Léo, ce pianiste, ce va-nu-pieds, ce... (Ici un mot qui peignait bien le monsieur.)

— Je te remercie de ne pas l'avoir souffleté, car je vais le souffleter moi-même.

Gontran était pris d'une si belle indignation, que mademoiselle Caroline fut émue jusqu'aux larmes.

— C'est bien, cela, lui dit-elle en lui prenant les mains ; mais voyez-vous, mon pauvre enfant, cet homme vous tuera ; il passe sa vie dans les salles d'armes, comme dans les tripots ; il défend toutes ses infamies l'épée à la main.

— Je n'ai pas peur de lui, dit Gontran ; où le rencontre-t-on ?

— Un peu partout, répondit Maurice. Le soir, il traîne des filles, au sortir du théâtre, à la Maison-d'Or ou ailleurs.

— A moins, dit Caroline, qu'il ne joue l'argent des autres dans quelques cercles mal famés.

— C'est bien, je le rencontrerai.

— Ce n'est vraiment pas la peine d'avoir une rencontre avec ce drôle.

— Je n'attendrai pas à demain.

— Oui ; mais je te ferai remarquer que ce n'est pas en restant ici dans tes livres que tu feras cette belle action. Par exemple, viens dîner avec nous, nous passerons la soirée ensemble, nous irons cà et là.

— Oui, oui, pour cette cause-là, je suis des vôtres.

Mais en disant ces mots, Gontran réfléchit qu'il n'était pas bien digne de lui d'être en pareille compagnie pour venger sa mère.

Maurice n'était pas un témoin sérieux, toutefois comme il ne voulait pas ouvrir son cœur à d'autres qu'à Maurice, il se résigna.

— Eh bien, c'est dit. Je vais dîner avec vous, une fois n'est pas coutume, quand j'aurai fait mon devoir, je me rejetterai en pleine solitude.

Maurice, qui jouait du scepticisme comme un homme de trente ans, n'avait pourtant pas brisé en lui toutes les cordes de la jeunesse. Il était ému lui-même de l'attitude de son ami, ému de sa métamorphose, ému de voir cette jeune âme, un instant égarée, qui se retournait vers l'étude ; mais il ne se décida pas, séance tenante, non plus que le lendemain, à suivre

cet exemple. C'est que nul ne se voit bien dans la vie ; cet aveugle ne se doutait pas qu'il allait tout droit dans les régions malsaines où vivaient Léo et ses pareils, tous ces amis des femmes sans nom qui leur font une liste civile.

Gontran donna rendez-vous à Maurice à sept heures au café Anglais ; il entendait que Caroline ne serait pas là ; mais Caroline fut au rendez-vous, parce qu'elle aimait Maurice et parce qu'elle était curieuse. Un peu plus, Gontran ne se mettait pas à table, mais il fut désarmé par ces paroles de son ami :

— Caroline a voulu dîner avec nous avant d'aller au théâtre ; mais je te promets qu'elle sera sérieuse ; d'ailleurs, nous avons un convive qui ne rit pas. C'est un jeune sous-lieutenant, un de nos camarades du lycée, qui pourra te servir de témoin si tu persistes à vouloir te battre avec Léo.

Le sous-lieutenant, qui se nommait Dubosc, arriva bientôt ; c'était un garçon sérieux, qui avait passé par Saint-Cyr et qui venait d'entrer dans l'armée par le 28e de ligne.

On causa coups d'épée pendant la moitié du dîner. C'était par ouï-dire, puisqu'aucun des trois ne s'était battu, mais tous les trois était familiers à la salle d'armes.

Le sous-lieutenant enseigna l'art de ne pas se faire tuer.

— Ne pas me faire tuer, s'écria Gontran, je ne veux pas me battre pour me défendre, mais pour attaquer.

Cette parole était d'autant plus belle, que le jeune

comte de Romanes avait une peur bleue de la mort. Quand on a dix-huit ans, la grande ombre apparaît plus noire que jamais ; peu à peu, en marchant dans la vie, on se familiarise avec la mort ; c'est que les amis partis vous font moins rude le chemin du tombeau.

— Voyez-vous, dit Gontran en élevant sa coupe de vin de Champagne, je bois à la vie, mais j'ai le pressentiment que je resterai sur le terrain.

Les deux jeunes gens, Caroline surtout, voulurent le réconforter.

— Ne vous inquiétez pas, leur dit-il d'un air décidé, je ne manquerai pas de courage ; je serais désespéré de mourir, mais je serais désespéré de vivre sans laver dans le sang une injure à ma mère.

On mit sur la nappe, tout en buvant du vin de Champagne, la théorie du vrai courage. On convint qu'il en fallait plus à ceux qui voyaient la mort en face qu'à ceux qui n'avaient peur de rien.

C'est en vain que Gontran voulait s'aveugler sur les tableaux dramatiques d'un duel ; il se voyait déjà, l'épée à la main, frappant ou frappé ; mais il était bien résolu à marcher en avant.

Il était neuf heures et demie ; on servait le café, quand la destinée, qui met son doigt partout, amena dans la salle toute une compagnie bruyante. C'étaient trois femmes et trois hommes qui avaient dîné en cabinet particulier et qui allaient continuer leur tapage aux Folies-Dramatiques. Une des femmes, ayant reconnu dans la salle mademoiselle Caroline, accourut pour lui serrer la main, les autres la suivirent, les hommes suivirent les femmes.

Maurice fit un signe du coin de l'œil à Gontran, mais Gontran ne comprit pas.

— Tout justement, lui dit Maurice, voici Léo.

Gontran pâlit, tout son sang reflua vers son cœur.

— Ma mère ! murmura-t-il.

Il se leva. Il n'eut pas besoin qu'on lui indiquât lequel des trois nouveaux venus était Léo. Il alla à lui et lui parla de haut :

— Monsieur, c'est vous qui vous nommez monsieur Léo ?

— Pardieu ! répondit l'Italien, c'est connu.

Il était un peu gris ; il ne voyait pas bien où Gontran voulait en venir ; mais le jeune homme ne lui donna pas le temps de rester dans l'incertitude. Il venait de prendre un gant dans sa poche, il le souffleta crânement.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Léo, en faisant une pirouette.

— Ça, dit Gontran, de l'air le plus hautain c'est un soufflet.

L'Italien voulu se jeter sur Gontran, mais le sous-lieutenant se mit entre les deux en présentant sa carte à Léo.

— Monsieur, lui dit-il, ce soufflet était inévitable, nous vous en rendrons raison, mais nous ne vous le retirerons pas.

— Et si vous n'êtes pas content, dit Maurice, qui voulait poser devant ces dames, nous vous en donnerons un autre.

C'était beaucoup plus que n'en voulait Léo.

Il rugit comme un lion, voulant se ruer tour à tour sur les trois jeunes gens.

— Ze corrize les gamins, cria-t-il, mais ze ne me bats pas avec eux.

Et il jeta à ses pieds la carte du sous-lieutenant.

Ce fut une mêlée tragi-comique. Quoi que fît Gontran, pour que les choses se passassent gravement, les femmes étaient intervenues, tout le monde y mettait la main.

— Mon Léo, s'écria une des demoiselles, mon cher Léo?

— Oui, ton cher Léo, lui dit Maurice, car il te coûte cher depuis qu'il est avec toi.

Il ne fallut rien moins que l'arrivée de deux sergents de ville pour pacifier ces messieurs et ces dames.

Comme Léo braillait à toute gueule, ce fut lui que les sergents de ville empoignèrent. La peur d'aller au violon le dégrisa, ce fut un seau d'eau sur sa tête.

— C'est une affaire d'honneur, dit Léo au sergent de ville, lâchez-moi. Ze vous donne ma parole que je vais sortir avec ces dames. Celui que vous devriez empoigner, c'est ce blanc-bec, qui m'a souffleté, ze ne sais pas pourquoi.

— Oui, monsieur, dit bien haut Gontran, je vous ai souffleté et je ne vous dirai pas pourquoi.

En effet, le fils indigné ne voulait pas que le nom de sa mère fût prononcé.

— Eh bien, monsieur, reprit Léo, un peu débarrassé des sergents de ville, nous nous battrons demain. Ze vois bien qu'il faut vous pratiquer une saignée pour vous rendre à la raison.

Sur ce beau mot, il prit le bras de sa maîtresse, qui releva la tête avec fierté :

— J'avais bien dit qu'il était brave, dit-elle à ses amies.

Comme Léo allait sortir, le sous-lieutenant se jeta sur son passage.

— Ce n'est pas tout, monsieur. Vous avez jeté ma carte à vos pieds. Je vous avertis que, si vous n'allez pas la ramasser poliment, moi aussi je vous jette mon gant à la figure.

Léo voulut prévenir le coup ; il leva la main.

Les sergents de ville étaient toujours là ; il se contint, ne sachant trop quelle figure faire. Il comprenait très bien qu'il avait offensé le sous-lieutenant ; mais il ne voulait pas s'humilier jusqu'à ramasser sa carte. Il était pourtant fort ennuyé de se voir deux affaires sur les bras.

Sa maîtresse comprit et se dévoua. Sans que personne s'en aperçût, pendant que Léo et le sous-lieutenant se menaçaient face à face, œil pour œil, dent pour dent, cette fille alla ramasser la carte et vint la mettre dans la main de son amant.

— Votre carte, dit tout à coup Léo au sous-lieutenant, la voilà ; vous mériteriez d'être souffleté avec.

Dubosc leva son gant.

— Ce n'est pas la peine, reprit Léo d'un air de matamore ; puisque c'est une affaire d'honneur, z'y serai.

— Comme il parle bien, dit sa maîtresse.

Mais tout en parlant bien, Léo avait eu la prudence de se mettre hors de portée du sous-lieutenant, comme s'il fût entraîné par sa maîtresse.

Le lendemain, vers midi, les témoins se rencontrèrent au Grand-Hôtel, où le sous-lieutenant et Maurice Delorme avaient élu domicile. Les témoins de Léo insistèrent pour savoir la cause du gant jeté, mais les témoins de Gontran persistèrent à ne pas dire un mot là-dessus ; un soufflet avait été donné ; ce soufflet valait bien un coup d'épée ; d'ailleurs, si ce n'était pas assez, on recommencerait : M. Léo finirait bien par se battre.

Les premiers témoins de Léo résignèrent leur mandat ; d'autres survinrent qui décidèrent que le combat aurait lieu à l'épée, dans le bois de Vincennes, le lendemain matin, à huit heures.

— A une condition, pourtant, dit un des témoins, c'est que Léo saura le nom de celui qui l'a provoqué.

Gontran avait supplié ses témoins de ne pas dire son nom ; aussi ne donna-t-on que son nom de de guerre, le comte Tibéria.

— Ze sais ce que c'est, dit Léo quand revinrent ses témoins, c'est un Italien qui est zaloux de ma position à Paris ; demain il ira se coucer chez le seigneur Pluton.

Le jeune comte de Romanes passa deux mauvaises nuits ; il avait le pressentiment que ce duel lui serait fatal.

— Enfin, disait-il, c'est toujours bien de mourir pour une bonne cause. Ma mère saura que je suis mort pour elle ; elle en finira avec cette vie de plaisirs qui déshonore le nom de mon père.

Le soufflet avait été donné un mercredi, on alla à Vincennes un vendredi.

— C'est de mauvais augure, dit Gontran à Maurice.

— Ne crois donc pas à ces bêtises-là, d'ailleurs, si c'est de mauvais augure, c'est aussi bien pour lui que pour toi.

Gontran dit à Maurice, qu'il avait fait son testament et qu'il lui donnait cent mille francs, à la condition que, le lendemain de sa mort, il irait continuer sa vie d'étudiant, comme si c'était lui-même, à l'hôtel de la place du Panthéon.

— A vous aussi, dit Gontran au sous-lieutenant, je lègue cent mille francs, mais vous ne les toucherez que le jour où vous aurez la croix.

— Et moi, dit en riant le médecin, me payerez-vous ma visite?

— Oui, docteur, j'ai pensé à vous, vous toucherez à ma mort cinq mille visites pour vos malades pauvres, car je sais que vous ne vous faites pas payer par ceux-là.

— Bravo, dit le médecin, je me réjouis d'autant plus de ce que vous nous donnez à tous les trois que vous allez sortir de là sain et sauf. J'ai toujours vu que ceux qui se battent en duel sont les moins frappés quand ils se préparent à mourir. La mort aime qu'on lui fasse des avances ; mais c'est une coquette, comme les autres femmes, elle vous prend par caprice.

Le ciel promettait ce jour-là le plus beau temps du monde, les Roméos des broussailles chantaient amoureusement leurs sérénades aux Juliettes des buissons. Le vent secouait les senteurs agrestes en agitant au soleil les perles de la rosée, quelques

nuages erraient dans le ciel, écharpes blanches pour vêtir les montagnes. Il y avait des promesses de bonheur dans l'air ; les promeneurs matineux respiraient allègrement ; moins les sept hommes du duel, emportés à Vincennes par les deux voitures. On a beau en prendre son parti, quand on va sur le terrain, on sent que la mort est du voyage. Peut-être ne se passera-t-il rien de tragique, mais, quoi qu'il arrive, il y a toujours une sombre minute, qui tombe comme un glas dans l'éternité. On ne saurait trop conseiller aux athées de se battre en duel : les plus stoïques seraient frappés par le pressentiment du lendemain.

Quand Gontran vit s'agiter les premiers arbres de la forêt de Vincennes, il lui passa par le corps le frisson de l'avant-garde, mais il domina son inquiétude secrète et dit à ses amis, d'un air dégagé :

— Tout à l'heure, « si je lâche la rampe », vous irez voir ma mère, et vous lui donnerez cette lettre.

Disant ces mots, Gontran remit à Maurice une lettre cachetée à ses armes.

Le cachet était rouge. C'est que Gontran ne voulait pas que sa mère eût peur, avant de lire son suprême adieu.

Voici, d'ailleurs, cette lettre. Elle est d'un trop beau sentiment pour ne pas être imprimée. C'était la première fois de sa vie que le jeune comte de Romanes trouvait l'éloquence du cœur. C'est que son cœur était en jeu, c'est qu'il écrivait ce qu'il pensait :

« Ma mère, ne te trouble pas en lisant ceci. Il y a des choses qu'il faut faire, il y a des chagrins qu'il faut accepter. Ne m'en veux pas si tu pleures.

Pourquoi pleurer? Crois-tu donc que je ne t'aimerai plus, parce que je serai loin de toi. On part, on se retrouve. Cet homme qui m'a frappé dans un combat loyal, dans un duel légitime, tu nê le reverras plus. Oui, c'est lui que tu ne reverras jamais, Dieu le veut. Mais moi, tu me reverras.

» Qu'est-ce que le tombeau? une porte noire ouverte sur l'autre monde. Est-il une seule mère qui n'ait rêvé son fils avec Dieu. Et d'ailleurs, si j'ai été frappé, c'est que c'était écrit là-haut. Il faut baisser la tête devant la destinée, surtout quand on fait son devoir. Il n'y a que les coquins qui défient Dieu. Cet homme m'avait insulté. Je ne t'ai rien dit, tu m'aurais retenu dans tes bras, mais tu aurais dit en toi-même : « Mon fils est un lâche. » Il fallait donc me battre.

» Je ne regrette pas la vie, mais je regrette de n'avoir pu t'embrasser à la dernière heure : l'embrassement d'une mère, c'est aussi l'extrême onction.

» Je veux être enterré dans le tombeau de mon père, les morts ont encore une famille.

» Il me semble que les aïeux se réveillent, pour que l'hospitalité soit moins noire. Il me semble que je vois déjà leur fantôme s'agiter dans la chapelle, comme pour venir au-devant de moi.

» Adieu, ma mère, je te serre sur mon cœur, et je te sens dans mon âme qui s'en va.

» GUSTAVE DE ROMANES. »

On voit que Gaston ne voulait pas avouer à sa mère qu'il se battait pour elle. Il espérait qu'elle ne

le saurait jamais, parce qu'il était convaincu qu'elle ne reverrait pas Léo s'il était tué par lui.

— Mes chers amis, dit-il à Maurice et à Dubosc, jurez-moi que vous ne direz jamais pourquoi je me bats ; ou plutôt, vous direz tout haut que cet homme m'avait offensé : il ne faut pas que le nom de ma mère soit prononcé, parce que tout Paris jetterait la pierre à ma mère.

— Rassure-toi, dit Maurice, on pourra parler de ce duel ; mais comme le comte Tibéria ne passe pas pour être le fils de la comtesse de Romanes, comme Léo lui-même ne sait pas qui tu es, on ne s'attardera pas à ce duel, qui va finir d'ailleurs par une égratignure.

— Une égratignure? Tu vas voir. Oh! je sens toutes mes colères me monter au cœur. Tout à l'heure je ne disais rien, mais je n'étais pas content de moi ; je crois que j'avais peur, mais maintenant je suis sûr de ma main.

On arriva.

On descendit de voiture, on chercha la vraie place, çà et là. On donna les armes, les adversaires se mirent en garde, le signal fut donné.

Le jeune comte de Romanes attaqua avec fureur, mais sans perdre la tête, brave comme une épée, décidé à tout, même à mourir, pourvu qu'il vît jaillir le sang de Léo. L'Italien ne s'attendait pas à une telle attaque ; il croyait frapper à coup sûr. Il avait dit à ses témoins : « Ze ne tuerai pas ce gamin-là, mais ze lui donnerai une cruelle leçon dont il se souviendra. »

La bravoure aveugle de Gontran le démonta,

d'autant plus que les premiers coups qu'il porta, tout en se défendant, passèrent par-dessus la tête de son adversaire, qui se montra d'une agilité surprenante. C'était comme un oiseau qui bat les ailes sous la main, mais que la main ne peut saisir.

Il y avait trois minutes que le combat durait, de plus en plus terrible, parce que la sainte colère de Gontran montait toujours, parce que Léo qui avait joué l'adversaire dédaigneux en était arrivé au paroxysme de la fureur.

Le sous-lieutenant et Maurice regrettaient d'avoir, en quelque sorte, encouragé ce duel, ils prévoyaient tous les deux que le pauvre Gontran finirait par être atteint. Il n'était ni de taille ni de force. Léo le dominait et montrait toute la science d'un maître d'armes ; aussi les deux témoins de Léo s'étonnaient eux-mêmes que Gontran ne fût pas encore blessé.

Il y a des hommes qui se révèlent au premier duel ; il y en a d'autres qui font merveille à la salle d'armes et s'anihilent sur le terrain ; il y en a qui, à force de science s'affermissent dans leur maladresse. Gontran était des premiers. La vue de son adversaire lui avait donné le génie de l'attaque et de la défense.

Léo fut atteint le premier ; l'épée de Gontran lui traversa l'épaule. Ce coup fut fatal au jeune comte de Romanes. Les témoins voulurent s'interposer, mais Léo, perdant la tête, se jeta comme une bête fauve sur le pauvre enfant qui avait laissé retomber son épée, croyant avoir accompli son œuvre. Samarini qui avait dit à ses témoins qu'il ne frapperait Gontran qu'à la main, cette main qui avait osé le

souffleter, le frappa lâchement dans les entrailles, quand il ne se défendait plus.

C'était comme un assassinat. Aussi les quatre témoins poussèrent-ils en même temps un cri d'horreur.

Léo comprit bien son abominable action, car il dit aussitôt :

— Ze n'était plus maître de moi.

Le jeune comte de Romanes fléchit et tomba, les yeux égarés. Tout le monde s'empressa autour de lui, même Léo, mais le sous-lieutenant le jeta à quelques pas de là.

Le médecin, agenouillé, étudia la blessure. Il jugea que Gontran était perdu ou à peu près; il étancha le sang et voulut l'arrêter, pour que le blessé ne perdît pas toutes ses forces.

Comme on avait déchiré la chemise, on vit, suspendu au cou de Gontran, un portrait de femme qu'il portait comme un scapulaire : le sang s'était répandu jusque sur ce portrait, mais on distinguait encore la beauté radieuse de la figure.

— Qu'est-ce que cette femme? demanda le sous-lieutenant à Maurice.

— Cette femme, répondit le jeune viveur, je ne la connais pas... attendez donc...

Il se pencha pour mieux voir le portrait.

— J'ai beau chercher, je ne me souviens pas. Gontran a eu trois ou quatre maîtresses, mais je ne les retrouve pas dans ce portrait.

En ce moment, Léo, qui était revenu tout effaré près de Gontran, pour voir si le coup était mortel, dit tout haut :

— C'est elle !

. . . .

Elle, c'était la mère de Gontran !

Dieu ne lui avait pas donné la grâce de préserver son fils.

Il fallait pour la moralité de la vie de cette femme que le fils tombât frappé par la main de l'amant.

— Je comprends ! murmura Léo sans rien vouloir dire à ses témoins.

. . . .

VIII

LES CONTRASTES DE LA VIE

Or, que faisait à cette heure la mère de Gontran ?

Si vous voulez bien, nous allons l'étudier pendant toute une journée. Il est sept heures à peine qu'elle est déjà éveillée, gaiement éveillée, car il lui passe dans l'esprit des airs de Mozart.

Est-ce que Léo joue encore du piano pour elle ?

Non, le Liszt n°2 n'a plus le diapason dans ce cœur-là.

Cela vous paraît impossible, puisqu'elle était rivée comme un forçat, — un forçat de l'amour, — à cette chaîne de fer. Cela est pourtant.

Et qui a fait ce miracle ? L'amour lui-même. L'amour l'avait enchaînée, seul il pouvait la délivrer.

Elle avait tout souffert sous ce joug, pleurant

comme une désespérée, mais aimant ses larmes, mordant sa chaîne, mais baisant sa chaîne.

Il n'y a que ceux qui ont passé par la passion qui comprennent ces lâchetés du cœur. Et encore il ne les comprennent bien qu'au moment où la passion les subjugue.

Un jour, enfin, la comtesse de Romanes avait levé les bras en l'air, et s'était jetée à genoux en remerciant Dieu.

Voici ce qui s'était passé :

Une étrangère à la mode, — il est si facile à une étrangère d'être à la mode, à Paris, — donna un bal masqué où voulurent aller tous les Don Juans plus ou moins connus, et toutes les chercheuses d'aventures plus ou moins marquées d'une première ride.

Régina, toujours aventureuse, s'y hasarda grâce au masque, car elle pensait bien qu'il y aurait là des femmes de toutes les paroisses.

Elle croyait amuser son esprit aux dépens de beaucoup de ses amoureux platoniques, mais elle amusa son cœur. Elle était convaincue que nul ne la reconnaîtrait sous le satin opulent de son domino. En effet, le baron de Corcy la prit pour une autre et lui débita les plus jolies choses du monde. Elle savait bien que les galanteries plus ou moins passionsées ne lui étaient pas destinées, mais elle ne s'en offensait pas. Elle y trouvait du plaisir. On n'avait jamais été devant elle si éloquent par le cœur. Jusque-là elle avait à peine entrevu M. de Corcy. C'est que ce jeune secrétaire d'ambassade avait couru le monde sans revenir beaucoup à Paris, tour à tour attaché en Grèce, en Chine et au Brésil. Au

bout d'une heure de causeries intimes, dans cette solitude bruyante, mais impénétrable, d'un petit salon parisien, un jour de bal masqué, madame de Romanes, jusque-là ravie de son partenaire, commença à s'attrister. Elle pensait qu'il allait bientôt s'apercevoir de sa méprise. Ce serait pour elle un vrai chagrin de le perdre, car elle sentait son cœur content comme le premier jour où Léo lui était apparu dans sa beauté tyrannique, jouant du piano avec toute la passion et toute la jeunesse de Liszt.

Aussi, chaque fois qu'un domino qui passait la regardait, tout en regardant M. de Corcy, elle se disait :

— N'est-ce pas elle ? Car, sans doute, cette femme à qui on croyait parler avec tant d'amour, était dans le bal.

Régina attaqua le taureau par les cornes. On sait qu'elle aimait toujours à brusquer le danger.

— Mon cher amoureux, dit-elle à M. de Corcy, vous allez être bien attrapé !

— Bien attrapé?

— Oui : j'ai joué tant bien que mal le rôle de celle que vous poursuivez, je ne veux pas être plus longtemps l'âne chargé de reliques.

Il arriva ceci : M. de Corcy, qui était si éloquent pour une passion à peine ébauchée, jouait un rôle comme un comédien, car la vraie passion n'est pas si éloquente. Ce qui tombe dans le fossé, c'est pour le soldat. Le jeune secrétaire d'ambassade se garda bien de saluer son domino pour aller chercher l'autre.

— Me croyez-vous donc un aveugle, dit-il à madame de Romanes. J'ai pu me tromper un instant, mais tout ce que je vous ai dit s'adresse à vous et non à une autre. Je vous aime d'autant plus que je ne vous connais pas. C'est l'imprévu qui fait la passion. Les choses arrangées d'avance ne s'arrangent jamais.

Ces paroles allèrent droit au cœur de Régina, l'image de Léo passait bien çà et là menaçante dans son souvenir, mais dès qu'elle regardait la figure de M. de Corcy, elle se sentait prise tout entière. S'il n'avait pas l'œil charmeur de son amant, il portait la marque d'une haute distinction. N'est-ce pas là la beauté des hommes pour les femmes, tandis que Léo, tout beau qu'il fût, n'était qu'un Antinoüs d'atelier, revenu de la boutique du coiffeur. Sans avoir le profil régulier des marbres grecs, le secrétaire d'ambassade accusait le profil tout français des anciens Bourbons, quelque chose de chevaleresque, d'ouvert et de gai, quand il y avait du diable à quatre et du triple talent.

Depuis longtemps madame de Romanes ne s'était pas sentie en si bonne compagnie. Elle venait de se rattraper aux branches et de se soulever au-dessus de l'abîme profond où l'avait précipitée Léo.

— Ah! dit-elle, en soupirant, si je pouvais ne pas retomber dans ce fumier.

Aussi ne fit-elle pas de façon pour accompagner M. de Corcy au buffet.

Pour lui, il était émerveillé de l'esprit de Régina. Elle avait beau se cacher sous le masque et sous le domino, il s'échappait de ses yeux, de sa bouche,

de sa grâce aérienne, je ne sais quel charme pénétrant qui troublait M. de Corcy.

Quelle était cette femme? L'avait-il vue déjà? Etait-elle mariée? C'est en vain qu'il cherchait, il ne trouvait pas. Elle avait le grand art de jeter des bâtons dans les roues de sa curiosité. A peine ouvrait-elle une perspective, qu'elle y amoncelait les nuages.

Régina voulut mettre en garde M. de Corcy contre les mauvaises langues. Elle pouvait être reconnue ; or, s'il interrogeait ses ennemies, même ses amies, que lui dirait-on?

— Vous me cassez des encensoirs sur le masque, mon cher amoureux d'occasion, dit madame de Romanes au secrétaire d'ambassade, qui était de plus en plus enthousiaste ; mais, quand on vous dira qui je suis, vous en rabattrez.

— Pourquoi?

— Parce que je ne suis qu'une femme et non une archidéesse, parce que je suis calomniée, comme toutes les femmes, parce que je touche à l'âge romanesque des héroïnes de Balzac, voilà surtout mon plus grand tort. Ah! si j'avais vingt ans!

M. de Corcy fut quelque peu inquiété par ces derniers mots, mais il était trop emporté pour s'arrêter en chemin.

— Vingt ans, repéta-t-il, c'est le berceau, je n'aime pas les femmes qui sortent de nourrice; à vingt ans il y a encore de la chenille, à trente ans il n'y a plus que du papillon. C'est l'âge héroïque par excellence, j'ai bien trente-sept ans, moi qui vous parle.

Régina avait retranché de son âge les mois de

nourrice, car elle avait elle-même trente-sept ans bien sonnés, mais enfin les trente-sept ans du secrétaire d'ambassade la rassurèrent quelque peu.

— Après tout, pensait-elle, je ne suis pas encore trop fripée. Je n'ai pas l'air d'avoir plus de trente ans, donc je n'ai que trente ans. Je ne suis pas forcée de lui montrer mon extrait de naissance, à moins que...

Une vague idée de mariage passa dans l'imagination de la comtesse. Bien des fois elle s'était demandé si elle consentirait à devenir la femme de celui-ci ou de celui-là, mais ni celui-là ni celui-ci n'avait pu l'entraîner, tandis que M. de Corcy lui eût fait signer séance tenante ses renoncements au monde pour recevoir encore une fois le sacrement.

Après avoir rêvé un instant, la comtesse de Romanes se dit :

— Quelle folie ! Il est à mille lieues de moi : quand viendra le jour, les oiseaux bleus s'envoleront.

Elle se trompait, M. de Corcy ne la quitta que vers cinq heures, devant son coupé, qu'après avoir obtenu ses petites entrées chez elle. Il avait tenté d'avoir ses petites entrées dans son coupé, mais elle s'était montrée inexorable, disant que c'était déjà trop de l'avoir reconduite jusqu'au marchepied.

Elle rentra chez elle, triste, mais heureuse ; le reverrait-elle, viendrait-il la voir, ne se dégriserait-il pas ?

En effet, M. de Corcy faillit ne pas aller chez la comtesse.

— Autant en emporte le vent, dit-il, après avoir dormi jusqu'à midi. Si j'allais chez elle, n'aurais-je

pas l'air d'un provincial qui vient demander l'explication d'un logogriphe ?

Mais une curiosité teintée d'amour l'entraîna vers quatre heures chez madame de Romanes.

Il avait eu beau questionner par tout le bal après le départ de Régina, nul n'avait pu lui dire quelle était cette femme. Elle-même ne lui avait pas dit son nom en lui donnant rendez-vous. C'était, s'il fallait l'en croire, chez une de ses amies, où elle allait goûter tous les jours. S'il la reconnaissait, elle l'aimerait ; s'il ne la reconnaissait pas, elle ne l'aimerait plus.

— Qui sait ! lui dit-elle, si vous ne me reconnaîtrez pas à ma figure, car nous nous sommes déjà vus ?

M. de Corcy se présenta donc à l'hôtel de madame de Romanes, sans bien prévoir ce qui allait arriver.

On l'annonça, son cœur battait.

— Que vais-je dire à la maîtresse de la maison, à qui je n'ai jamais été présenté?

Il était d'ailleurs trop bon diplomate pour avoir de l'inquiétude.

A peine eut-il franchi le seuil qu'il alla droit à Régina, en lui disant sans cérémonie :

— Je vous reconnais, beau masque.

Il pria une dame de ses amies qui était là de le présenter officiellement.

On se mit à table pour prendre le thé. La comtesse était rassurée, d'abord parce que M. de Corcy était venu, mais surtout parce qu'elle lui retrouvait la figure animée de la veille. Il ne tombait pas du septième ciel, où elle l'avait surélevé par de délicieuses chatteries de conversation.

Après les causeries mondaines d'un goûter pari-

sien, M. de Corcy resta seul avec madame de Romanes :

— Dieu soit loué, lui dit-il, je voulais ressaisir cette main, qui m'a si bien magnétisé à la fête de cette nuit.

— Ma main, dit Régina, je vous la donne de tout mon cœur.

Je la prends et je la garde, s'écria le secrétaire d'ambassade.

— Pendant combien de minutes?

La comtesse était ému, mais elle souriait pour cacher les battements de son cœur.

M. de Corcy avait déjà porté deux fois la belle main de madame de Romanes à ses lèvres; cette main était, si on peut le dire, en plein épanouissement, tout à la fois petite et svelte, douce et vivante, une main parlant par toutes les expressions des veines, des attaches, des ongles, par toute la géographie des passions qui se dessinent dans la paume.

Il y a des gens pour qui une main est une main, — une utilité, — mais il y en a d'autres pour qui une main est un monde, — une inutilité; — comme tous les luxes, un objet d'art, un morceau de sculpture, mais de sculpture en chair, quelque chose d'inappréciable.

Cependant madame de Romanes reprit sa main.

— Déjà, dit M. de Corcy.

— Comme vous en seriez embarrassé, si je vous la laissais!

— Pas du tout.

— Vous n'êtes pas sérieux.

— Je ne dis jamais que ce que je pense, c'est ma diplomatie.

— C'est très mal, parce qu'on croit toujours le contraire de ce que vous dites.

— Oui. Mais entre nous c'est à cœur ouvert. Je vous connais mieux, madame, pour vous avoir rencontrée sous le masque, que si je vous avais vue d'abord à visage découvert.

— Vous avez raison, grâce à mon masque je me suis dévoilée : que de choses je n'aurais pas osé dire qui ont échappé de mes lèvres.

C'était vrai, ce que disait madame de Romanes : la nuit, au bal, elle avait eu des accents de franchise, comme si elle eût pensé tout haut.

Aussi le secrétaire d'ambassade s'était senti touché au vif : rien n'est saisissant comme la vérité, on n'y résiste pas, tandis que les vaines coquetteries ne font que glacer le cœur.

Quelques jours après, M. de Corcy revint à la charge.

— Je ne m'en dédis pas, madame, vous m'avez donné votre main, je l'ai prise ; c'est entre nous à la vie, à la mort.

— A quand les violons.

Régina essayait de rire encore, mais elle ne riait pas.

Le secrétaire d'ambassade remarqua qu'elle pâlissait ; une nuage passait sur ses yeux ; un peu plus, elle se fût trouvée mal.

— Oh ! ce n'est rien, dit-elle en se remettant. Je rêvais, mais me voilà réveillée.

— Vous rêviez ?

— Oui, un rêve de bonheur, mais ce n'était qu'un rêve.

M. de Corcy comprenait ; il se jeta à genoux et prit tendrement Régina dans ses bras.

— Ah ! si vous m'aimiez !

La comtesse ne répondit pas, mais elle ne se dégageait pas des bras qui l'étreignaient.

— Si vous m'aimiez, reprit M. de Corcy.

— Oui, je vous aime !

Il semblait qu'une flamme vive courût autour de tous les deux. Mais madame de Romanes se leva, après que ce mot fut échappé à ses lèvres.

Elle alla vers la cheminée et se regarda.

— Comment pouvez-vous m'aimer ? reprit-elle. Je ne suis plus que l'ombre de moi-même.

Elle se calomniait, il y avait des heures de la journée où sa beauté radieuse était en pleine déchéance ; mais en ce moment-là, elle était fort belle encore. Cet amour inespéré venait de lui donner je ne sais quel renouveau. L'amour qui vient rajeunit, comme l'amour qui s'en va vieillit.

L'amoureux suivit Régina à la cheminée.

— Voyez, lui dit-il en la regardant dans le miroir, comment ne serais-je pas affolé par cette adorable figure ? Je vous connaissais déjà. On m'a parlé beaucoup de votre beauté, mais je vous trouve plus belle que je ne vous voyais dans les portraits de vos admirateurs, parce que vous avez la beauté des lignes, la beauté du teint, la beauté de l'expression, la beauté de l'intelligence.

— Total ? dit en souriant la comtesse.

— Total : J'ai l'honneur, madame, de vous de-

mander en mariage pour votre très humble féal, le baron Charles-Edmond de Corcy, premier secrétaire d'ambassade, officier de la Légion d'honneur, commandeur de la Rose du Brésil, du Lion néerlandais, de la Couronne d'Italie, grand-officier...

— Chut! votre vraie croix sera de m'épouser; mais comme ce sera ma joie d'être votre femme, je vous prends au mot.

M. de Corcy voulut ressaisir madame de Romanes pour l'embrasser, un simple mouvement du cœur et non une embûche donjuanesque.

— Oh! non, dit la comtesse.

Et elle passa sa main sur les lèvres de M. de Corcy.

Ils n'osaient, ni l'un ni l'autre, envisager froidement ce mariage, sitôt convenu.

— Prenez garde, dit M. de Corcy, quand je vais arriver chez votre notaire, et que je n'apporterai qu'une ombre de fortune dans le contrat, vous voudrez peut-être rebrousser chemin.

— Allons donc! dit la comtesse, j'ai trois cent cinquante mille livres de rente : à peu près mille francs par jour. Mais c'est vous qui ferez un pas en arrière, quand il faudra produire les actes de l'état civil, par exemple, mon acte de naissance.

— Rassurez-vous, dit M. de Corcy, là-dessus je suis plus riche que vous ; cette nuit, je vous ai dit, trente-sept ans ; la vérité, c'est que j'ai quarante-un ans.

La comtesse respira.

— Dieu soit loué, dit-elle, car moi-même je me berce toujours dans cette idée que je n'ai que trente

ans; mais il a passé de l'eau à la rivière depuis ce ce temps-là.

— Chut! reprit l'amoureux, je ne veux jamais savoir l'âge que vous avez.

— Les bons comptes font les bons amis. Je suis née en...

M. de Corcy passa deux doigts sur la bouche de la comtesse :

— Dans dix ans, nous en parlerons, mais jusque-là, vivons dans le nuage rose et bleu des contes de fées.

M. de Corcy prit son chapeau.

— A demain, madame ; à demain, Régina.

— Demain! oh! que c'est loin.

Une expression mélancolique attrista la figure de la comtesse.

— Si vous trouvez que c'est trop loin, je vais rester.

— Non, dit Régina, non, parce que je suis jalouse; je vous retiendrais bien à dîner, mais j'ai une de mes amies qui dîne avec moi et qui est trop belle pour dîner avec vous.

C'était la comtesse Blanche de Marville.

— Ne soyez pas jalouse, je vous vois par le cœur, je ne la verrais pas par ces yeux-là. Et d'ailleurs vous êtes plus belle que toutes les autres. Et puis, je dois vous dire que je suis forcé de dîner chez mon ministre des affaires étrangères ; je ne pourrais vous revoir aujourd'hui que si je venais vers onze heures.

— Onze heures, c'est trop tard, mais, demain, venez de bonne heure.

M. de Corcy parut réfléchir.

— Demain, de bonne heure, il faut que j'aille à Saint-Germain.

— Je suis sûre que c'est pour déjeuner au pavillon Henri IV avec quelques filles à la mode.

— Oh! mon Dieu, non, c'est pour un rendez-vous tout prosaïque, avec un notaire qui règle la succession d'un arrière-cousin dont je suis héritier; voulez vous venir avec moi.

— Ma foi, je suis bien tentée de faire cette folie-là, mais nous allons nous compromettre, l'un l'autre. Moi je vous compromettrais par-devant votre notaire et vous, vous me compromettriez par-devant l'opinion publique.

— Qu'est-ce que cela nous fait, puisque nous nous épousons.

— Eh bien, c'est dit, prenez-moi dès l'aurore, si vous voulez. Ce sera pour moi une vraie fête de voyager avec vous.

— Et pour moi, une double fête.

Ainsi était Régina : toute à son plaisir sans s'inquiéter jamais du qu'en dira-t-on.

IX

LES ILLUSISONS PERDUES

Le matin, à huit heures et demie, le timbre résonna à l'hôtel de madame de Romanes.

C'était le baron de Corcy qui venait prendre la comtesse pour ce petit voyage.

Il arrivait avec une jolie victoria enlevée par deux chevaux impatients, attelés en poste.

C'était comme le commencement des violons, ces grelots qui tintaient la joie.

Régina fut très agréablement surprise. Elle croyait que le voyage se ferait tout bêtement en chemin de fer. Elle aima bien mieux cette locomotion, tout aussi rapide mais plus poétique, plus salutaire, plus amoureuse.

C'était à l'heure même où se battait son fils.

Régina avait passé une heure à se faire belle, mettant toutes voiles dehors, voulant être irrésistible par la grâce de sa coiffure, par l'opulence de son corsage, par le charme lumineux de sa figure. Le bonheur se levait sur elle comme un soleil.

Elle sauta lestement dans la voiture et conta à son amoureux combien elle s'était ennuyée depuis la veille. Elle avait mal dîné et mal dormi ; elle avait malmené madame Ramée et le général, sa meilleure amie et son meilleur ami ; elle avait failli se brouiller avec madame de Marville.

Le secrétaire d'ambassade la remercia de ne pas s'être amusée, mais il trouva cela bien naturel, attendu que lui-même avait subi les bavardages les plus insupportables de tous les vieux diplomates qui dînaient avec lui chez le ministre.

— O mon Dieu ! dit tout à coup madame de Romanes, si demain le gouvernement vous renvoie en Chine ?

— Eh bien, nous irons en Chine !

La comtesse fût allée au bout du monde avec M. de Corcy.

Pour ce jour-là le bout du monde ce fut Saint-Germain, ce fut le pavillon d'Henri IV.

La station chez le notaire ne dura pas longtemps, mais la station pour déjeuner fut très longue.

Quoique ce fût une belle journée de printemps, on se mit à table dans la grande salle, devant la fenêtre qui voit le merveilleux panorama des serpentements de la Seine, avec Paris pour horizon. C'est bon quand on est heureux de voir un grand espace devant soi ; on ne respire jamais trop d'air vif, par la pensée. On poursuit son rêve dans les perspectives à perte de vue. Il n'y a pas de bonheur possible dans une prison, même quand on a le ciel sur la tête.

Le baron était gourmand, gourmande était la comtesse. On but à peine une bouteille de vin de Champagne frappé, mais on s'était grisé en parlant, grisé par les mille et un projets de la vie future, grisé par les joies promises du mariage, grisé par les enivrements de l'amour.

— Si vous m'aimez bien, dit la comtesse à son amoureux, nous irons vivre toute une saison dans la solitude la plus silencieuse. Je ne vous ai pas parlé encore du château de la Sibylle?

— Non, mais on m'en a parlé : un vieux château dans les bois, n'est-ce pas?

— Oui. On croirait lire un conte de fées.

— Eh bien, nous irons vivre au château de la Sibylle?

Le baron de Corcy demandait l'addition, quand

un de ses amis traversa la salle, un capitaine de cuirassiers en garnison à Saint-Germain.

Ah ! c'est toi, dit-il au secrétaire d'ambassade. Je suis bien heureux de te voir.

La comtesse se leva pour donner un coup d'œil à sa coiffure avant de partir. Elle passa dans la pièce voisine.

— Diable ! dit le capitaine de cuirassier, tu es en bonne fortune.

— En bonne fortune?

— Ma foi, oui, car elle est très belle, la comtesse.

— Tu la connais donc ?

— Qui ne la connais pas ! On voit bien que tu arrives de ton village, je veux dire de la Chine.

— Explique-toi.

— Ah ! je n'ai pas de mal à en dire.

— A la bonne heure, car je ne te cache pas, que je vais l'épouser.

Le capitaine eut un vif mouvement de surprise.

— Ah ! par exemple, l'épouser, c'est aller un peu loin.

— Je ne te comprends pas.

— Moi, non plus, je ne te comprends pas.

— Parle !

— Mon Dieu, je m'en vais te répéter ce que tout le monde dit. Elle a tué son mari, ou bien son mari s'est tué à cause d'elle !

— Allons donc ! on m'a déjà parlé de ça. J'ai connu M. de Romanes, il avait trois ou quatre maîtresses.

— C'est peut-être parce que sa femme n'était pas sa maîtresse.

M. de Corcy s'impatientait.

— Tu n'oserais pas me dire qu'elle était la maîtresse d'un autre?

— Non, mais j'aimerais mieux te voir l'épouser de la main gauche que de la main droite.

— Vous voilà bien, vous autres, les Parisiens du jour... Avec vous on ferait la noce sans se marier jamais.

Le cuirassier vit bien qu'il était allé trop loin.

— Après tout, mon cher ami, tu as peut-être raison; on dit du mal de toutes les femmes, même des rosières. Si tu veux, je serai ton garçon d'honneur.

La comtesse revenait vers M. de Corcy. Le capitaine la salua profondément. Ce fut tout.

Les deux amis se saluèrent ensuite sans se donner la main.

La comtesse prit le bras de M. de Corcy et l'entraîna sous les arbres de la terrasse.

—Vous êtes bien distrait, monsieur mon amoureux.

— Non, puisque je pense à vous.

C'était répondre en diplomate.

Le capitaine avait mis un point noir à l'horizon. Le ciel du bonheur n'est jamais sans nuage.

Quelque décidé qu'il fût dans son amour, à aller droit au mariage, M. de Corcy avait reçu un choc, qui le détournait du chemin. Il voulait bien croire, à lui tout seul, que madame de Romanes n'était pas un miracle de vertu, mais il ne voulait pas que cette opinion fût exprimée par d'autres. C'est là l'éternelle illusion des amoureux comme des maris. Ils pardonnent ou ils oublient volontiers, pourvu que les autres ne se souviennent pas.

Involontairement, le secrétaire d'ambassade chanea de place ses batteries.

— Après tout, se disait-il, sous les grands arbres e la terrasse, pendant que la comtesse rêvait de on côté, ma parole est plutôt une parole d'amour u'une parole d'honneur. On ne se marie pas omme cela à brûle-pourpoint ; madame de Romaes est de bonne prise, mais j'aime mieux la prendre omme maîtresse que comme femme.

Il la regarda. Il fut presque surpris de la sérénité adieuse de sa figure. C'est qu'elle était déjà, grâce son amour, à mi-chemin de sa rédemption. L'esoir du retour en la vie de famille avait dépouillé on expression de je ne sais quel nuage malsain, qui st le masque des femmes à la mode.

— Après tout, pensa M. de Corcy, si c'est une péheresse vulgaire, elle a pu avoir des heures d'oubli, nais la femme du monde est restée victorieuse.

Le secrétaire d'ambassade, quoique ce fût un eau cavalier, ne pouvait s'empêcher de sourire ux trois cent cinquante mille livres de rente de la omtesse. Il ne doutait pas que si elle eût voulu e remarier, ce serait fait depuis longtemps. Comien d'hommes se fussent jetés à ses pieds, un conrat de mariage à la main. Un peu pour sa beauté et eaucoup pour sa fortune, sans s'inquiéter du qu'en ira-t-on. Si elle consentait à l'épouser, c'est qu'elle aimait. Sans doute, elle n'avait aimé aucun de ses dorateurs.

M. de Corcy se promenait donc avec madame de Romanes dans toute l'inquiétude de l'indécision.

L'épouserait-il, ne l'épouserait-il pas?

Il résolut de commencer par la fin, c'est-à-dire de commencer par être son amant; aussi chanta-t-il sa sérénade sur une gamme plus accentuée et plus voluptueuse.

Régina ne s'aperçut pas bien de cette bifurcation. Elle allait confiante où il allait, sans peur du précipice, ne songeant qu'au bonheur d'être avec lui.

Deux fois ils se promenèrent jusqu'au bout de la terrasse, admirant le paysage, mais perdus en eux-mêmes.

Depuis bien longtemps la comtesse n'avait pas marché si allègrement. Il y a des jours où la femme a des ailes.

Vint l'heure de remonter en victoria. Le retour à Paris fut encore une causerie amoureuse, où on dit tout en ne disant rien, ou plutôt on ne dit rien en disant tout.

Qu'est-ce que le bonheur, sinon le bruit du vent sur les buissons de roses!

Quand ils arrivèrent à Paris, M. de Corcy dit à Régina :

— Nous n'allons pas nous quitter ainsi, nous allons dîner au cabaret, — je veux dire au café Anglais; — de là nous irons continuer notre rêve dans une avant-scène de théâtre amusant, après quoi vous aurez le droit de m'offrir le thé chez vous.

C'était là un programme un peu léger; mais Régina ne s'aperçut pas que le secrétaire d'ambassade lui parlait comme à une amoureuse quelconque.

Comment résister au plaisir de ne pas le quitter, de finir avec lui cette adorable journée, de s'endormir, pour continuer son rêve.

Quand la femme n'est qu'à mi-chemin de sa rédemption, elle n'a pas fait un pas. Aussi M. de Corcy jugea-t-il tout de suite qu'il aurait raison de Régina.

— Quand elle sera ma maîtresse, dit-il, nous verrons.

Mais il était écrit là-haut, qu'on ne dînerait pas ensemble, qu'on n'irait pas au spectacle ensemble, qu'on ne prendrait pas le thé, duo de vieux sèvres ou duo de vieux japon : on se trompe de tasse après avoir bu la première fois et on finit pas boire à la même tasse.

Comme on descendait de la victoria, Maurice Delorme sortait de l'hôtel.

Il ne connaissait pas madame de Romanes, mais il ne douta pas que ce fût elle.

A la figure renversée de l'ami de son fils qu'elle ne savait pourtant pas l'ami de son fils, Régina vit tout de suite que c'était-là un oiseau de mauvais augure.

— Madame la comtesse de Romanes ! dit-il, pour être sûr de ne pas se tromper.

— Oui, monsieur, répondit-elle.

— Et elle se tourna vers M. de Corcy, comme pour lui dire : « Que me veut ce jeune homme ? »

— Madame, reprit Maurice, je suis venu pour vous dire...

— Parlez, monsieur, mais parlez vite.

— C'est que je vous apporte une mauvaise nouvelle.

La comtesse n'eut pas le pressentiment qu'il était question de son fils.

— Mais, parlez donc, monsieur !

— Gontran...

— Mon fils !

Maurice était pâle comme la mort.

— Oui, madame, il s'est battu ce matin au bois de Vincennes.

La comtesse chancela et tomba dans les bras de M. de Corcy.

— Gontran est mort? murmura-t-elle.

— Non, madame.

Elle reprit un peu ses forces.

— Il est blessé?

— Oui, madame.

— Ah ! mon Dieu, est-ce que c'est grave?

— Un coup terrible.

— Où est-il ?

— A Vincennes, madame; c'est lui qui m'envoie vers vous.

— Que dit le médecin?

— Le médecin est désespéré.

— Ah! je suis bien malheureuse ! Et c'est pour une femme, sans doute, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Je cours vers lui. Je ne la trouverai pas là-bas, cette femme?

— Non, madame.

— Qu'est-ce que cette femme, quelque fille perdue, sans doute?

— Non, madame.

Maurice s'était approché de la comtesse. Il lui dit à mi-voix :

— Cette femme pour laquelle il s'est battu, c'est vous.

Régina poussa un cri.

X

LE DOIGT DE DIEU

M. de Corcy reprit la comtesse dans ses bras.

— Non, non, dit-elle, je veux courir à Vincennes. Je ne veux pas que d'autres que moi soignent mon fils.

Elle donna l'ordre à son cocher d'atteler ses chevaux à son coupé.

— Voulez-vous que je vous accompagne? lui demanda le secrétaire d'ambassade.

— Non, non, nous nous verrons peut-être demain, Si Dieu permet que mon fils...

M. de Corcy monta dans la victoria et retourna chez lui aussi mécontent peut-être du contretemps qu'il n'était ému du chagrin de la comtesse.

Régina demanda à Maurice s'il voulait retourner avec elle, mais il lui dit qu'il n'irait revoir son ami qu'un peu plus tard dans la soirée. Il fallait bien qu'il allât conter l'aventure à mademoiselle Caroline.

Quand la comtesse arriva au lit de son fils, dans un méchant cabaret de Vincennes, tout près du pharmacien où on l'avait transporté mourant, elle le trouva dans un état désespéré.

Il avait perdu beaucoup de sang, il respirait à peine, il ne prononçait que des mots incohérents.

Ses souffrances étaient horribles, il fallait que le sous-lieutenant le contînt, pour qu'il n'arrachât pas à tout instant l'appareil de la blessure.

Quand la comtesse entra, il était dans un demi-sommeil ; il l'aperçut comme dans un rêve. Elle alla se jeter à genoux devant le lit, éclatant en sanglots.

— Mon enfant ! mon enfant !

Gontran ouvrit ses yeux tout grands, des yeux égarés, un regard étrange.

— Ma mère ?

Il tendit les bras.

Régina se précipita pour l'embrasser, mais sans presque oser le toucher, tant elle avait peur d'étouffer ce dernier souffle de vie.

— Tu sais, lui dit-elle, tu sais que je ne te quitterai plus.

Un doux et amer sourire ranima la figure de Gontran.

— Non, jamais ! jamais ! reprit la comtesse.

— Ah ! madame, dit le sous-lieutenant, vous pouvez l'aimer, votre fils : c'est un brave garçon et un brave cœur. Ce n'était pas lui qui devait rester sur le champ de bataille.

Madame de Romanes regarda le sous-lieutenant. De belles larmes brillaient dans ses yeux.

— Et qui donc ! et qui donc ! demanda-t-elle, a eu l'infamie de se battre contre un enfant?

— Un homme sans nom, qui a osé parler de vous, madame, en compagnie de filles perdues. Je ne voulais pas que votre fils risquât sa vie ; mais, dans une si sainte cause, je croyais que Dieu serait avec nous.

— Pauvre Gontran !

Et, se tournant vers le blessé, madame de Romanes lui dit :

— C'est beau, ce que tu as fait là, mon cher enfant ; va, je te sauverai ; Dieu te sauvera !

— Ma mère, tu dois être contente de moi, car avant d'être blessé, j'ai blessé cet homme !

Un éclair de flammes passa dans les yeux de Gontran.

— Cet homme, je ne le connais pas, sans doute ?

— Il osait parler de toi, comme s'il était de tes amis.

— Comment s'appelle-t-il ?

Le sous-lieutenant voulut empêcher Gontran de parler, mais le nom de Léo était déjà venu aux oreilles de sa mère.

Elle se cacha la figure dans les mains.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! suis-je assez punie !

XI

L'OISEAU DE PROIE

A cet instant, le médecin qui était retourné à Paris, avec Maurice, reparut à la porte de la chambre.

— Eh bien? dit-il, en s'adressant au sous-lieutenant.

— Eh bien, je ne sais que vous dire ; voilà sa mère qui lui donnera le désir de vivre.

Le médecin regarda tristement la comtesse.

— N'est-ce pas docteur, lui dit-elle, que cette blessure n'est pas, dangereuse ?

— Non, madame.

Mais en même temps le médecin regarda la comtesse avec la plus profonde tristesse.

— Un coup d'épée, dit-il, n'est presque jamais mortel s'il n'a traversé ni le cœur ni la poitrine, ni...

— Il est impossible de transporter mon fils chez moi?

— Pas aujourd'hui, ni demain, ni après-demain, la moindre secousse lui donnerait une fièvre terrible et ferait sa blessure plus grave.

— Eh bien, je ne le quitterai pas! Ordonnez, docteur? Je le soignerai comme une mère et comme une sœur de charité.

— Je passerai cette première nuit avec vous, madame.

— Et moi aussi, dit le sous-lieutenant. C'est un ami d'hier, mais ce sera un ami de toujours.

Gontran tendit une main blanche à Dubosc, sans ouvrir les yeux :

— Merci, lui dit-il, voilà des paroles qui empêchent de mourir.

— Il n'en mourra pas moins, dit tout bas le médecin au sous-lieutenant.

Nous ne conterons pas mot à mot toutes les péripéties créées par cette blessure dix fois mortelle. Il y

a des miracles aux portes du tombeau, surtout quand la jeunesse est là, surtout quand veille la maternité.

Six semaines durant, le jeune comte de Romanes fut, — comme on dit, — entre la vie et la mort. Hier condamné, aujourd'hui ressuscité, pour retomber plus près de l'agonie.

Tous les grands médecins de Paris, qui avaient désespéré, finirent par décider un jour que Gontran ne mourrait pas de sa blessure.

Ce fut un grand jour pour Régina. Elle était résolue à mourir, elle aussi, si Gontran mourait. Comment, en effet, aurait-elle pu survivre à son fils, quand son fils mourait pour elle! Eût-elle jamais osé lever la tête en face du monde? Que dis-je, en face de Dieu? Il n'y avait que la nuit du tombeau qui pût la cacher dignement à tous les yeux. Il n'y avait point de couvent assez noir pour ses fautes. Elle aurait beau se fuir elle-même, elle se retrouverait toujours. Et elle se retrouverait dans toute l'horreur de ses déchéances.

Elle avait peur d'elle-même jusque dans le tombeau. La mort la préserverait-elle de toute les angoisses du remords.

Elle ne voulait plus penser à M. de Corcy. Il était allé souvent chez elle espérant toujours la voir revenir. Il était allé jusqu'à Vincennes pour la saluer et lui dire toutes ses sympathies pour sa douleur.

Il lui écrivit comme pour lui dire adieu :

« Madame,

» Je crois que le ministre va m'envoyer premier

secrétaire à Constantinople. Je voudrais vous serrer la main et vous dire tous mes regrets. Si je ne puis vous voir, j'espère un mot de vous.

» Baron DE CORCY.

» Hôtel Lord-Byron (Champs-Élysées.) »

Régina avait refusé de recevoir M. de Corcy, ne voulant pas que rien la rattachât au monde. Elle avait fait vaillamment le sacrifice de son amour. Son fils, c'était tout.

Elle s'étonnait d'avoir pu vivre si longtemps loin de lui, dans cet égoïste effroyable de la femme qui se promet de redevenir mère quand elle aura joué de son reste!

Combien de mères à Paris qui oublient leurs enfants, dans les affolements mondains, jusqu'au jour où Dieu les frappe d'un coup inattendu.

C'est qu'on ne fait pas impunément le bien pour le mal.

Aucun des sept péchés capitaux ne vaut l'estime de soi-même. Le rivage donne plus de vrai plaisir que les hasards de la traversée.

Enfin Gontran pût revenir à Paris.

Madame de Romanes, qui avait vieilli de six ans pendant six semaines, se rattacha elle-même à la vie.

Elle fut effrayée un matin de se voir si ravagée.

— Ce n'est plus moi, dit-elle.

En effet ce n'était plus elle.

Quelle métamorphose soudaine! Cette femme qui traînait toutes les distractions dans la queue de sa robe, n'avait plus qu'une idée : vivre pour son fils.

Le souvenir de M. de Corcy n'était pas effacé de

son cœur, mais elle ne se laissait pas reprendre à cet espoir brisé.

— Non, disait-elle, je ne suis pas digne d'être heureuse; d'ailleurs, quand il me reverra, il ne voudra pas me reconnaître.

Pourtant elle ne pouvait s'empêcher çà et là de de sourire à ce rêve d'un jour. Mais quand elle pensait qu'elle avait eu le cœur si content à l'heure même où son fils se faisait tuer pour elle, — n'avait-il pas subi toutes les horreurs de la mort? — elle sentait son cœur se serrer, les larmes roulaient sur ses joues, elle priait Dieu de lui pardonner ce voyage à Saint-Germain.

— Et Léo, l'odieux Léo!

Il lui avait écrit cette lettre cavalière, qu'elle avait entrelue malgré elle :

« Ma chère Régina, je suis désespéré de ce qui s'est passé. Je ne savais pas me battre avec votre fils, qui n'était pour moi que le comte Tibéria.

» Puisqu'il n'en mourra pas, je me réjouis presque de notre rencontre, puisque je lui ai donné l'occasion de prouver qu'il est brave. Bon sang ne peut mentir. Savez-vous qu'il m'a donné un rude coup d'épée, ce duelliste de dix-huit ans.

» Naturellement, je ne veux pas vous voir à Vincennes, puisque vous ne sortez pas de la chambre de votre fils; mais faites-moi signe, je meurs de ne pas vous revoir.

» Dites à votre fils, quand il sera revenu de ses colères aveugles, que j'espère bien que nous nous donnerons la main : deux mains vaillantes.

» Votre ami, » Léo »

Madame de Romanes jeta cette lettre au feu comme elle eût fait d'un chiffon.

— Il ose encore m'écrire! dit-elle, en s'indignant contre elle-même plus encore que contre Léo.

Elle ne voulait pas envisager le passé, même pour un instant. Etait-il possible que cet homme eût été son amant, lui qui était son opprobre.

Oui, son amant il le fut; il fut son maître, il fut son idéal. Il avait longtemps réalisé le type cherché par cette nature à la fois sauvage et tendre, indomptable et lâche. La femme romanesque avait trouvé son mauvais livre dans cet homme dégradé qui colorait toutes ses défaillances par quelque génie musical, qui plaidait toutes les mauvaises causes de son esprit par une beauté indéniable. Que de fois Régina était retombée dans son odieux esclavage, parce qu'elle l'avait revu.

— Il me semble, dit madame de Romanes, que si je le voyais maintenant le mépris déborderait de mon cœur.

Ce n'était pas ce que pensait Léo. Cet homme entretenu par les femmes, cet homme qui avait mangé plus de cinq cent mille francs au jeu, grâce aux générosités de la comtesse, ne doutait pas un instant qu'il ne reconquît sa maîtresse, s'il pouvait pénétrer jusque chez elle ; il réveillerait cette passion mal assoupie; il agiterait encore ce cœur qui avait vécu de sa fièvre. Les femmes qu'il traînait autour de lui comme un triomphateur de barrières lui donnaient toujours foi en son donjuanisme.

Il se résignait à attendre l'occasion. Mais bien décidé à — repiper — Régina et sa fortune.

XII

LE BEAU CHEMIN

Quand Gontran se sentit bien, quoique souffrant encore, quoique frappé par l'anémie, il supplia sa mère de le conduire chez lui.

— Chez toi, mon cher Gontran, que me dis-tu?

— Oui, ma mère, chez moi; ne t'ai-je pas dit que je demeurais place du Panthéon, dans un hôtel d'étudiants, où je veux réparer le temps perdu.

— Mais tu es presque malade encore.

— C'est vrai, mais je serai tout à fait bien quand je me retrouverai là-bas, au milieu de mes livres. Rassure-toi, je viendrai te voir ; d'ailleurs, toi-même, qui t'empêchera de venir à mon quatrième étage? Si tu savais comme on est bien là!

Madame de Romanes embrassa son fils.

— Mais, n'es-tu pas bien ici?

— Bien et mal! Vois-tu, tout ce luxe n'encourage pas au travail. Il semble qu'ici la bataille de la vie soit gagnée, tandis que là-bas, dans ce pauvre hôtel garni de quelques meubles de pacotille, avec des murs revêtus de papier qui crie misère, on sent que c'est le vrai départ de la jeunesse. Il faut que tout homme, au début, fasse comme s'il était pauvre. Et

puis la vraie fortune n'est-ce pas l'intelligence? J'ai bien vu, dans mes jours de folies, que ceux qui n'amassent rien dans l'esprit sont bientôt au bout de leur rouleau.

— Qu'à cela ne tienne, dit madame de Romanes, je puis te donner là-haut une chambre toute nue que je te meublerai dans ton goût d'étudiant.

— Oh ! non, car alors ce serait une comédie.

La comtesse sourit :

— Es-tu bien sûr que ce n'est pas pour une étudiante que tu veux vivre en étudiant !

— Ah ! ma chère mère, tu peux faire des fouilles ; d'ailleurs, je crois qu'il n'y a plus d'étudiantes, toutes les fillettes ont passé l'eau depuis longtemps.

— J'ai entendu beaucoup parler de Bullier, une autre école de droit ou de médecine.

— Oui, oui, je suis allé à Bullier quand j'étais un arrière-petit crevé ; mais ce jardin-là est à l'usage des demoiselles de la rive droite. Je te jure que je n'irai jamais.

Quoi que fit madame de Romanes, Gontran voulut retourner dans le pays latin, dans l'atmosphère des études. Il fallut bien qu'elle se décidât à se séparer de son fils, mais il fut convenu qu'il viendrait au moins deux fois par semaine dîner avec elle. Elle devait, en outre, aller le voir souvent dans sa chambre de stoïcien.

— Et que fais-tu de ton argent? lui demanda-t-elle un jour.

— Je n'en suis pas en peine. Je le place à de beaux intérêts.

— Explique-toi.

— C'est bien simple, l'an passé j'entretenais des filles, maintenant j'entretiens des pauvres.

Ce qu'il y avait de plus singulier, c'est que Gontran pratiquait cette nouvelle existence avec le plus beau naturel du monde ; il n'avait pas la forfanterie du travail, ni de la bonté, ni de la sagesse. Il semblait qu'il fût né pour cela.

Quelques mois de folle existence l'avait dégoûté pour longtemps, si ce n'est pour toujours, de cette furie parisienne, qui est le rêve des provinciaux et des étrangers...

Maurice, qui était incorrigible et qui achevait de manger ses quatre sous, disait, en parlant de lui : « Que voulez-vous? Gontran est un cœur d'or, mais il manque de tempérament. Je voudrais bien l'imiter, mais ce n'est pas ma faute si j'ai le diable au corps. »

Il prédisait à tout le monde qu'un beau jour on verrait réapparaître le jeune comte de Romanes; il jugeait qu'il se dégoûterait de l'étude comme il s'était dégoûté des plaisirs.

Après tout, la comtesse était très contente de voir son fils s'engager dans les voies sérieuses de la vie. Cet enfant serait un homme, à n'en pas douter. Elle était déjà fière de lui.

Il ne s'était pas remis depuis cinq ou six mois au travail, que déjà il put passer victorieusement son examen de bachelier ès lettres. Ce qui lui permit de se préparer tout de suite à l'étude du droit, sans pour cela négliger ce qu'il appelait ses distractions philosophiques et littéraires.

C'était une vraie joie pour la mère de surprendre

le fils dans sa petite chambre, penché sur un livre ou rêvant à sa fenêtre.

On était quelque peu surpris à l'hôtel de voir arriver une belle dame, amenée par de beaux chevaux, dans un splendide landau, laquais devant, laquais derrière, luxe toujours rare dans le pays latin.

Aussi Gontran n'avait-il pas eu de peine à se faire des camarades, quand on apprit qu'il fuyait la grande vie pour venir étudier comme tout le monde.

. . . .

Telle mère, tel fils, écrivions-nous en tête du sixième livre de ce roman.

On voit ici, au contraire, que l'exemple d'une mère désordonnée a métamorphosé soudainement un jeune libertin en un esprit studieux, relevant le cœur à la hauteur du devoir.

Mais nous avons mis *Telle mère, tel fils*, parce qu'un jour, où, tout éplorée en son repentir, Régina louait son fils de ses beaux sentiments et de sa noble conduite, il lui dit avec un sourire où il n'y avait que de la bonté sans amertume, — l'effacement de tout : — « Que veux-tu : telle mère, tel fils. »

XIII

LES ENFANTS DE DEUX LITS

Depuis que mademoiselle Élisabeth van Lowe était au couvent de la rue de Notre-Dame des Champs, madame de Romanes allait la voir tous les samedis. Elle passait avec elle les heures de l'après-midi, ce jour-là, prenant un vif plaisir à la voir et à l'écouter.

L'atmosphère du couvent n'avait rien fait perdre à la jeune fille de sa beauté, ni de son charme. On croit toujours qu'un voile crépusculaire va effacer dans ces saintes retraites l'éclat des jeunes filles. Mais l'idée de Dieu ne pâlit point les figures, au contraire, il leur donne une sérénité tout épanouie. Il est vrai que beaucoup de ces messieurs aiment mieux les yeux bistrés de ces demoiselles qui ont passé la nuit au bal. Les fatigues mondaines donnent je ne sais quoi de voluptueux à l'expression qui éblouit mieux les yeux des adorateurs du turf et des coulisses.

Madame de Romanes ne cherchait pas, bien entendu, cette expression pervertie sur la douce figure de sa filleule. Au contraire, elle était ravie de la retrouver toujours dans son adorable candeur. J'ai

déjà dit qu'elle allait pour ainsi dire se baigner dans cette source vive. Pendant les jours d'inquiétude où elle veillait son fils, elle fut trois samedis sans aller voir Élisabeth. Mais, dès qu'il y eut quelque mieux chez son cher blessé, elle ne manqua pas de retourner au couvent. Sa fillcule s'était fort ennuyée. Elle ne comprenait rien au silence de madame de Romanes, car la comtesse ne lui avait même pas écrit. Aussi, quand on se revit, ce fut une vraie joie de part et d'autre.

Quoique Élisabeth fût dans un couvent, porte close, sa marraine s'était réservé le droit de l'emmener quelquefois avec elle; mais cela n'arrivait qu'à de longs intervalles.

La marraine ne voulait pas, comme naguère, familiariser sa filleule aux plaisirs mondains.

Aussi la conduisait-elle au bois de Boulogne avant l'heure des promenades. Si elle lui donnait à dîner chez elle, c'était les jours où il n'y avait point d'invités.

Il ne fallait pas une nouvelle rencontre, comme celle de Léo, car un peu plus c'en était fait de cette blancheur de cygne, l'oiseau tombait peut-être dans le bourbier.

Élisabeth ne s'impatientait pas trop, espérant que sa claustration finirait bientôt. Sa marraine lui avait promis qu'elle la marierait : elle comptait là-dessus à prochaine échéance. Comme elle était romanesque, elle ne doutait pas qu'on lui présentât pour l'épouser le prince Charmant.

Or, le jour même où madame de Romanes devait offrir le thé à M. de Corcy, elle reçut à son retour du

Bois une dépêche télégraphique qui renfermait ces mots :

« *Madame la comtesse de Romanes, avenue de l'Impératrice. Mademoiselle Élisabeth van Lowe est malade depuis ce matin. — Sœur Sainte Marthe.* »

La comtesse se fit conduire tout de suite rue Notre-Dame des Champs. Mais quand elle arriva, Élisabeth, qui avait eu des spasmes et des évanouissements, allait mieux. Elle l'accueillit par le plus charmant sourire.

— Ah! ma marraine, que je suis heureuse de vous voir! figurez-vous que depuis trois ou quatre jours, j'ai peur de mourir.

— Enfant! pourquoi donc?

— Je ne sais... des pressentiments... Je ne respire plus bien ici.

— Cependant, je ne puis pas t'emmener chez moi, mais patience, ma belle Élisabeth, le temps vient où tu reprendras toute ta liberté.

Élisabeth embrassa sa marraine pour la seconde fois.

— Ma marraine, accordez-moi une grâce. Il me semble que j'irais tout à fait bien aujourd'hui, si je faisais avec vous un tour de promenade.

— Où veux-tu aller?

— Où vous voudrez, dans le jardin du Luxembourg ou dans les Champs-Élysées. Il y a trop longtemps que je vois les mêmes choses ici. Que voulez-vous? Il y a des moments où le couvent se change en prison. On ne peut pas toujours prier Dieu, n'est-ce pas?

Naturellement Élisabeth était plus pâle que de

coutume, sa marraine eut pitié, d'elle : « Eh bien, ma beauté, je vous emmène pour une heure; allons nous promener au Luxembourg. »

Tout autre jour la comtesse eût emmené Élisabeth pour la faire dîner avec elle ; mais, préoccupée de sa soirée, la comtesse ne voulut donner à sa filleule qu'une heure de récréation. Cette heure, on la passa donc au Luxembourg, sous les grands arbres; la jeune curieuse était ravie de tous les nouveaux tableaux qui passaient sous ses yeux.

Tout en causant avec sa marraine, elle ouvrait ses grands yeux tout autour d'elle comme une provinciale en vacances à Paris.

Tout d'un coup elle tressaillit; c'est que, en admirant la fontaine de Médicis, elle vit passer un jeune homme qui, tout pensif et tout mélancolique, regardait aussi la fontaine.

Ils étaient à vingt pas l'un de l'autre. Madame de Romanes venait de s'arrêter pour donner la main à une de ses amies, qui était allée voir son fils au lycée Henri IV.

L'éclair qui s'échappa du regard d'Élisabeth alla frapper l'étudiant, qui lui-même regarda la jeune fille.

Tous les deux se demandèrent, lui, s'il ne l'avait jamais vue ; elle, si elle ne le connaissait pas.

Une seconde fois ils se regardèrent avec toute la douceur d'un vague souvenir ou d'une sympathie soudaine.

— Comme elle est belle ! murmura l'étudiant.

— Ah ! si on me donnait un mari comme celui-là pensa Élisabeth.

Ce fut tout, mais ce fut beaucoup. Chacun passa son chemin.

Quand la comtesse se retourna vers Élisabeth, l'étudiant était déjà masqué par les arbres.

— Voyons, dit madame de Romanes à Élisabeth, nous n'allons pas nous éterniser devant cette fontaine.

— Ah ! dit Élisabeth avec un soupir, si nous avions cette fontaine-là au couvent !

Elle était sortie du couvent avec une tristesse sans cause, elle y rentra triste encore, mais avec un rayonnement dans le cœur.

— Comme il m'a regardée ! se disait-elle.

Et se tournant vers sa marraine pour lui dire adieu :

— Si vous m'aimez bien, ma marraine, vous reviendrez demain pour me promener encore au Luxembourg. Je me sens revivre sous ces beaux arbres.

Pendant qu'elle disait ces mots, l'étudiant qui était descendu de son hôtel, — tout pénétré de ses livres de droit, — pour respirer au Luxembourg avant d'aller dîner, suivait en rêvant la rue de l'Odéon : l'apparition d'Élisabeth avait chassé soudainement de son esprit les articles du code et tous leurs commentaires.

— Comme elle est jolie, cette jeune fille ! dit-il à plusieurs reprises. Où donc l'avais-je vue ? J'aurais dû la suivre, quoiqu'elle fût en compagnie. Je retournerai demain à la même heure au Luxembourg.

Cet étudiant, c'était Gontran de Romanes.

XIV

L'ANGE ET LE DÉMON

Pour madame de Romanes, la Providence se montrait toute visible par deux figures : la figure de la chiffonnière, l'image de mauvais augure, et la figure de la bouquetière, la vision des jours heureux.

Régina avait beau s'en défendre, elle était sous l'obsession de ces deux figures, se consolant de l'une par l'autre, mais ne pouvant vaincre la peur bleue que lui inspirait l'horrible femme à la hotte et au crochet.

Il y a de par le monde, — dans tous les mondes, — des rencontres fatales. On serait presque tenté de croire que c'est la Mort qui passe, la Mort multipliant ses images, pour rappeler à l'ordre les hommes et les femmes qui ne pensent qu'à vivre. Ces figures-là vous frappent par leur pâleur mortuaire, par leurs yeux de lanternes sourdes, par leur expression à la fois sombre et lumineuse ; c'est la profondeur de la tombe, avec je ne sais quelles rapides lueurs de l'autre monde.

Quand il s'est trouvé face à face avec une de ces figures-là, plus d'un a psalmodié le *De profundis*, ou le *Dies Iræ*, plus d'un a cherché des yeux une

figure jeune, un sourire de vingt ans, une fleur de vie.

Si on voit alors quelques pauvres diables ou quelques malheureuses femmes traînant un enfant, on se prouve qu'on est encore de ce monde par la première des vertus, la bonté, — la charité, — la fraternité selon le rite politique et religieux.

Tous les rêveurs, tous les artistes, tous les hommes qui vivent par l'imagination, se rappellent avoir vu *la Figure fatale.*

Pendant le siège, nous étions du même bataillon avec Victor Giraud et Henry Regnault, — le 69e qui mérite un mot dans l'histoire. — Eh bien, Victor Giraud dans les angoisses du délire qui a précédé sa mort, repoussait de toutes ses forces cette image fatale qu'il a dessinée lui-même à grands traits comme une apparition fantastique. Henry Regnault a dit à ses amis qu'il avait plus d'une fois vu passer sous ses yeux une Salomé lunatique, effrayante par son sourire et par sa blancheur ; il semblait qu'elle n'eût plus une goutte de sang ; elle portait d'une main ferme sur un plat d'argent une tête ensanglantée.

On sait la fin de tous les deux. Henry Regnault, héroïque soldat, eut la tête frappée d'une balle prussienne à Montretout ; Victor Giraud fut tué à petit feu, il faudrait dire à grand froid, par les nuits passées sur les remparts.

J'ai vu Henry Regnault mort, j'ai vu mourir Victor Giraud. Sa mère avait beau lui prendre les mains en lui disant : « Mon fils c'est moi ! » il la repoussait en criant : « Non, non, c'est l'image ! »

Qui sait si, à son dernier soupir, Henry Regnault n'a pas revu une dernière fois cette Salomé, ivre de sang, figure de Vampire, lui couper la tête pour la mettre sur son plat d'argent!

On a beau ne pas être visionnaire, on est forcé de reconnaître que les figures créées par l'imagination ne sont que les contre-épreuves de la réalité. Celles-là sont les seules ineffaçables, soit qu'elles nous viennent des poètes ou des romanciers, soit qu'elles aient été créées par nous-même sur des souvenirs aimés ou haïs.

Telle était l'influence de ces deux figures, — la chiffonnière et la bouquetière, — que même au château de la Sibylle, Régina les voyait passer dans ses rêves. On est maître de faire à son gré sa galerie de tableaux, mais on n'est pas maître d'évoquer les souvenirs qui charment. Les souvenirs viennent tout seuls, en toute liberté, se dresser devant nos yeux, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas. Quelquefois les souvenirs sont des remords. Demandez à Shakespeare et à tous les grands poètes. C'est que tout homme et toute femme ont sur leur conscience quelques crimes sérieux ou quelques péchés mignons, commis pendant que l'âme n'était pas là. Rappelez-vous qu'Hégésippe Moreau a dit à son âme qu'elle n'était pas complice ni témoin :

De mes erreurs, toi, colombe endormie...

Mais l'âme se réveille et elle s'indigne, parce qu'elle est la conscience, qu'elle ne pardonne pas au corps, son compagnon de voyage dans la vie, ses crimes, ses folies ou ses bêtises.

Voilà pourquoi elle lui en représente çà et là le tableau pour le rappeler à l'ordre. — Pourquoi ai-je fait cela? dit le corps; — mais cela ne le corrige pas, cet impénitent, qui croit toujours avoir raison.

Madame de Romanes était de celles qui souffrent de mal faire, mais qui font toujours mal. Il en est qui ont la quiétude absolue dans la chute et qui ne s'inquiètent pas de la rédemption. Régina, au contraire, n'avait pas un quart d'heure de grâce, elle se maudissait, elle maudissait le bourbier des passions mais elle y retombait toujours. Ce sont là les femmes les plus malheureuses; à moins qu'il ne faille payer bien cher les voluptés qu'on s'accorde, en sachant qu'on boit du poison.

Or, en ce temps de renaissance par l'amour pour Régina; elle vit réapparaître face à face cette odieuse chiffonnière, qu'elle n'avait pas vue depuis longtemps : elle eut peur, non pas de cette femme, mais elle pressentait une nouvelle catastrophe, car chaque fois qu'elle avait vu la chiffonnière, elle était à la veille de quelque malheur inattendu.

Le lendemain, Régina venait de se lever et se traînait vers la salle à manger, comme une femme qui a mal dormi, quand elle vit venir à elle le général.

Elle était contente quand elle le voyait, si bien qu'elle lui tendit gaiement la main. Mais Bon-Diable lui dit tout de suite :

— Nous voilà dans de beaux draps.

— Qu'y a-t-il encore?

— J'ai été rappelé secrètement par cet éternel juge d'instruction.

— Je croyais que c'était fini?

— Pas du tout; cette fois, il a mis preuve sur preuve. Il m'a dit qu'il n'y avait plus de doute. C'est vous qui avez tué votre mari.

— Il est fou.

— C'est ce que je lui ai dit, mais il n'en démord pas. Je viens vous avertir en toute hâte, il faut disparaître, en vous cachant ou en vous en allant. Mais il n'y a pas une heure à perdre, sinon vous n'échapperez pas au mandat d'amener, car le procureur de la Répnblique a contresigné. On a beaucoup parlementé avec le ministre, mais en fin de compte, on est résolu à faire un exemple. On met de la politique en tout et partout. On dit que les aristocrates font trop de réaction.

Régina s'était laissée tomber toute pâle sur une chaise, devant la table. Mais ce n'était pas une femme à s'incliner devant sa destinée. Elle releva la tête, elle saisit un verre et elle le brisa.

— Voilà ce que je ferai de la justice, dit-elle.

Le général passa doucement la main sur le front de la révoltée.

— Maintenant, ma belle amie, la justice ne se brise pas comme un verre. C'est elle qui brise. Ne la bravez pas.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Partons si vous voulez.

Régina n'avait pas parlé de M. de Corcy à Bon-Diable, si bien qu'il se croyait toujours en première ligne parmi les amoureux de la comtesse.

Mais maintenant qu'elle aimait M. de Corcy, ce n'était pas son affaire de partir avec le général; aussi lui dit-elle tristement en lui serrant la main :

— Je partirai seule, car vous avez raison, il faut partir.

Elle comptait bien que M. de Corcy serait du voyage ; mais voulant consoler Bon-Diable, elle ajouta :

— Je partirai seule, mon ami ; mais dès que je serai hors d'atteinte, je vous écrirai de venir me voir. Jusque-là, il est utile pour moi que vous demeuriez à Paris pour déjouer toutes les recherches, car je vous l'ai dit, si on me ressaisissait pour me remettre en prison, on n'y rejetterait qu'une morte.

Et après un silence :

— Quelles preuves ont-ils donc ?

— Ah ! je n'en sais rien, seulement je dois vous dire que cet animal de juge d'instruction semble tout à fait convaincu.

— Il faut que cet homme soit bien bête, bien fou ou bien méchant.

— Il y a sans doute un peu de tout cela; mais il est maître de la situation.

Survint madame Ramée. On se mit à table pour déjeuner, mais surtout pour tenir conseil.

Blanche dit comme le général, qu'il fallait fuir, parce qu'une femme, fût-elle innocente, n'est jamais pardonnée aux assises du monde. On aurait beau dire officiellement que madame de Romanes était coupable et qu'elle avait pris la fuite pour échapper à ses juges, cette calomnie, si c'en était une, ne lui serait pas infamante comme la comparution en cour d'assises sous l'inculpation de meurtre.

Régina parla d'aller à Venise, où elle échapperait à l'extradition avec un yacht toujours en rade.

On jugea que Venise était loin, mais ce fut pour Venise qu'on se décida.

Après le déjeuner, le général alla retrouver le juge d'instruction pour lui demander un jour encore de liberté, sous prétexte que madame de Romanes attendait son fils et qu'elle voulait l'embrasser pour se donner des forces.

M. Lemarchand fit la grimace, mais il promit de ne faire arrêter madame de Romanes que le lendemain à midi. Il engagea le général à la conduire lui-même à Saint-Lazare, où elle trouverait les agents pour l'écrou ; mais le général se refusa fièrement à cette besogne.

— Je délivre la femme, je ne l'emprisonne pas.

— Tant pis pour la comtesse, général. Si madame de Romanes ne veut pas aller de bon gré à Saint-Lazare, elle ira mal gré.

Le soir même, Régina partit pour Venise avec madame Ramée, après avoir embrassé son fils et sa fille, sans vouloir leur rien dire. M. de Corcy devait la rejoindre quelques jours après.

Régina s'était métamorphosée en Anglaise et Blanche en Espagnole, si bien qu'il était impossible de les reconnaître.

Toutefois madame de Romanes ne respira que sur la terre de Venise, je veux dire la mer de Venise. Son premier soin fut de s'assurer un yacht au Lido et une gondole à deux gondoliers pour ramer à toute vitesse vers le yacht en cas d'alerte.

On descendit naturellement à l'hôtel Danieli, qui est situé sur le quai des Esclavons, à vingt pas des gondoles.

Régina jura de mourir plutôt que de se laisser prendre. Elle continuait à porter un revolver, et on sait qu'elle était femme à faire le coup de feu.

Il était temps !

En effet, dès le lendemain soir, on télégraphiait sur tous les points de la France pour que la fugitive fût arrêtée. Mais quand on est à Venise, on est à moitié sauvé, surtout quand on se tient sur ses gardes, comme faisait madame de Romanes.

Tout devait être romanesque dans la vie de cette femme. Trois jours après son arrivée, M. de Corcy débarqua lui-même à Venise ; mais à peine se promenait-il avec elle sur la place Saint-Marc, qu'elle vit passer Samarini. Que pouvait-il bien faire là ? Après un rapide voyage à Vienne, où il espérait jouer sur parole ; il retournait en France par l'Italie, croyant trouver quelque prêteur sur succession parmi les juifs de Venise et de Milan qui le connaissaient bien.

Quand il vit passer sur la place Saint-Marc madame de Romanes et M. de Corcy, ne croyez pas qu'il fit des façons pour les saluer, il alla droit à eux sans souci du passé, comme un homme qui rencontre des amis en pays étranger.

— Ah, bonzour, dit-il, en égayant sa figure quelque peu fripée par les veilles du jeu. Que ze suis aise de vous voir !

Madame de Romanes eut l'air de ne pas reconnaître Samarini, elle le salua d'un léger signe de tête, tout en détournant la tête.

Pris à brûle-pourpoint, M. de Corcy, qui avait

souvent rencontré Samarini dans tous les mondes, lui dit tout naturellement :

— Bonjour, Samarini.

Mais comme l'Italien voulait entamer la conversation, il passa vite, en voyageur qui a tout autre chose à faire.

— Ah ! ah ! dit Samarini en riant pour cacher sa fureur, elle ne veut pas me reconnaître, mais elle payera cer cette impertinence.

N'avait-elle pas payé assez cher jusque-là ?

FIN DU LIVRE SIXIÈME

LIVRE VII

LE CRIME

I

UN AUTRE JUGE D'INSTRUCTION

Or, pendant que madame de Romanes subissait,— non pas trop tristement, — son exil à Venise, que se passait-il à Paris?

Tout en étudiant le droit, Gontran se préoccupait toujours de la mort de son père et de l'accusation contre sa mère. Esprit sensé et studieux, il voulut, un jour, savoir la vérité.

Ce fut alors un autre juge d'instruction, mais plus juste, parce qu'il ne voyait pas des coupables de parti pris.

Tout ce travail de juge d'instruction, il le fit à son tour : allant, venant, interrogeant. Il commença son interrogatoire par l'ancienne femme de chambre de sa mère, par le valet de chambre de son père. Pour-

quoi sa mère avait-elle disparu du petit hôtel de la rue Galilée, pendant que son père tombait sous un coup de feu? Pourquoi avait-on vu passer dans l'escalier de l'hôtel de la rue de la Ville-l'Évêque une femme tout en noir, qui ressemblait à sa mère? Pourquoi cet éventail brisé? Pourquoi ce revolver, marqué d'un M sur une couronne de comte?

Gontran alla plus loin dans ses recherches, il frappa bravement à la porte de mademoiselle Angèle de Luzzi.

Elle se mit à pleurer, en voyant cet enfant qui cherchait l'innocence de sa mère, tout en voulant venger la mort de son père.

Gontran pleura aussi.

— Rassurez-vous pour votre mère, lui dit mademoiselle de Luzzi, si l'accusation n'est pas abandonnée, je sauverai votre mère.

— Dieu soit loué! Comment la sauverez-vous?

— C'est mon secret.

— Il n'y a point de secret pour un fils qui pleure.

Angèle fut entraînée, elle ouvrit son cœur.

— Eh bien!... cet éventail brisé, c'est mon éventail...

— Que s'est-il donc passé?

— Cherchez. Je crois qn'il y a un crime, mais ne m'accusez pas, n'accusez pas votre mère.

Sur ce dernier mot, Gontran oubliant que mademoiselle de Luzzi avait été la maîtresse de son père, tendit les bras pour l'embrasser.

Elle comprit que c'était dans la joie de savoir sa mère innocente, elle mit chastement ses lèvres sur le front de l'enfant.

— Cherchez, reprit-elle, moi je m'y perds.

En eût-elle dit plus, si Mortemart ne fût survenu ?

— M. le comte de Romanes dit-elle à son amant.

Le peintre s'inclina : « Ah ! monsieur, si votre père s'est tué d'un coup de revolver, il a eu un tort irréparable : le tort de ne pas dire qu'il se tuait, car Dieu sait le mal qu'il a fait à votre mère et à...»

Mortemart ne voulait pas prononcer le nom de mademoiselle de Luzzi ; mais Angèle dit tout de suite : « Vous pouvez dire qu'il m'a fait beaucoup de mal aussi à moi qui avais été sa fiancée. » Et se tournant vers Mortemart : « C'est pourtant votre faute à vous, qui avez peint deux éventails pareils. »

Mais mademoiselle de Luzzi ne dit pas un mot de plus. Gontran de Romanes salua, sortit et continua ses recherches.

Un jour que Gontran causait avec son oncle de la mort mystérieuse de son père, M. de Romanes dit tout à coup :

— Je n'y pensais plus. Mais ce fameux collier de perles que Fernand avait hérité de sa tante de Rochefontaine, il me semble bien que sa femme ne l'avait pas emporté.

— Pourquoi? demanda Gontran.

— Fernand l'avait mis dans la corbeille de mariage ; mais je crois bien me souvenir qu'au temps des grandes querelles, il reprocha à Régina de porter les bijoux de sa famille pour aller là où elle ne devait pas aller : comme elle avait alors le collier à la main, elle le lui jeta à la figure, ce qui fit dire à ton père : « C'est toujours cela de sauvé. » Car Fernand avait ses brutalités de langage.

— Et vous croyez, mon oncle, que ce collier est resté chez mon père?

— Oui, à moins qu'il n'ait fini par le remettre à ta mère, mais j'en doute fort; car de tout ce qui lui restait de sa famille, je crois que ce collier était la chose la plus précieuse.

L'esprit de Gontran travailla sur ce collier

C'était quelques jours avant le départ forcé de Régina pour Venise.

Il se hasarda de parler du collier à sa mère, qui lui répondit :

— Il y a longtemps que je ne le portais plus. On a dû le retrouver en faisant l'inventaire.

— Pas du tout.

— Eh bien, il faudrait le demander à mademoiselle de Luzzi.

Mais se reprenant tout de suite.

— Je la connais par ouï-dire; je ne crois pas que ce collier soit chez elle. Tu sais, mon enfant, que ce collier vaut beaucoup d'argent. Il y a dix rangées de perles magnifiques. L'an passé, j'en ai acheté une vingtaine pour remplacer celles qui étaient mortes

Et madame de Romanes se dit en elle-même :

— Ces pauvres perles, comme je les aimais et comme elles aimaient mon cou!

— Eh bien, maman, reprit Gontran tout pensif, dans mon idée ce collier a été volé.

— Oui, ce n'est pas impossible, car ton père n'a jamais fermé une porte.

Régina ne voulait pas accuser son mari devant son fils, mais elle ne put s'empêcher de dire à Gontran :

— Il paraît que depuis que nous nous étions quittés, c'était tous les jours chez lui une procession de femmes plus ou moins comédiennes. Qui sait s'il ne l'a pas donné !

Le soir, Gontran dit à Maurice Delorme qu'il revoyait de loin en loin :

— Fais donc des fouilles chez quelques drôlesses de ta connaissance pour trouver le collier de perles dont je t'ai déjà parlé.

— Ah ! mon cher ami, on ne repêche pas des perles en eau trouble, répondit Maurice Delorme. Quand ces dames ont beaucoup de perles à la fois, elles les détaillent bien vite. C'est égal, je ferai des fouilles.

II

DE MARIE-LOUISE ET DE PASQUINET

Gontran finit par découvrir Marie-Louise, sachant qu'elle était cuisinière de sa mère au moment du coup de revolver. Ce fut mademoiselle Éléonore qui le conduisit chez cette fille, qui était alors sans place, et qui donnait l'hospitalité dans sa chambre à un échappé de prison.

Mademoiselle Eléonore entra la première dans ce joli réduit, au cinquième étage de la rue de l'Etoile.

— Oh ! oh ! dit-elle, c'est un vrai nid d'amoureux.

Et en fille d'esprit, elle pensa que l'occasion était bonne pour Gontran.

En effet, il allait pouvoir interroger deux personnes à la fois ; anssi ne voulant pas que l'occasion échappât, elle fit passer le jeune comte par la porte à peine entr'ouverte , car Marie-Louise était toujours sur ses gardes, quand elle ne se trouvait pas seule.

Or, quel était le gentilhomme qui lui tenait compagnie et qui s'amusait à faire du café pour lui être agréable, à peu près comme madame Dubarry faisait du café à Louis XV? C'était M. Pasquinet. Et ses trois ans de prison ? Voilà l'histoire. On sait que Pasquinet devait être appelé en police correctionnelle pour port illégal de décoration, car il s'était payé à ses moments perdus la Légion d'honneur.

Or, ce jour-là, il brûla la politesse à messieurs les juges de la sixième chambre, au brigadier de gendarmerie et à son ami Pandore. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que pour les adoucir il chantait la chanson bien connue :

Brigadier, vous avez raison.

Mais voilà qu'entre deux couplets, Pasquinet s'évanouit comme un nuage de fumée, dans le labyrinthe de la Conciergerie.

On courait après lui qu'il était déjà assis, simple spectateur, à une chambre du tribunal civil, comme s'il fût préoccupé d'une grave question de mur mitoyen.

Il n'était sorti de là que comme tout le monde, tant la question l'avait intéressé.

Où aller quand il eut la clef des champs ? Pardieu, l n'y avait encore que cette bonne Marie-Louise qui ût bien le cacher. Il n'eut pas de peine à rentrer en râce, tant le faible cœur de cette faible femme était out à lui.

— Ah ! Marie-Louise, que je suis heureux de te evoir. C'est pour toi que j'ai brisé mes chaînes. Mais u vas bien me cacher, n'est-ce pas ?

— Dans mon sein, mon cher Pasquinet.

Et des cris de joie, et des soupirs, et des larmes, et les fricassées à perte de vue : tripes à la mode de aen, andouilles à la Richelieu, pieds à la Sainte-Menehould, boudin à la Périgueux, avec vins cachetés de toutes les couleurs, une véritable orgie en hambre.

On n'avait jamais été si heureux. Il ne manquait à ce bonheur-là que M. Quatresous.

— Pauvre Quatresous ! disait Marie-Louise.

— Rassure-toi, disait Pasquinet, il saura bien dire un jour : « Je me la casse. » Il est de la nature des bourdons, qui traversent toutes les toiles d'araignée.

Gontran était donc entré dans ce délicieux intérieur.

— N'ayez pas peur, dit tout de suite mademoiselle Eléonore en refermant la porte ; nous ne sommes pas venus pour casser du sucre ; au contraire, nous vous donnerons un coup de main, s'il le faut.

Gontran ne comprenait pas. Il regardait tour à tour Pasquinet, Marie-Louise et mademoiselle Eléonore.

— Je vois bien, dit Pasquinet, que vous ne venez pas pour « manger le morceau ».

— Ah ! mon pauvre Pasquinet, reprit Eléonore, vous ne faites pas votre panthère ici.

L'ancienne femme de chambre de madame de Romanes avait quelque peu pris l'habitude de parler argot avec Pasquinet quand elle le trouvait, dans la cuisine.

Elle expliqua en quelques mots pourquoi elle venait chez Marie-Louise :

M. Gontran de Romanes, qu'elle amenait avec elle, voulait soustraire sa mère à une accusation injuste.

Il questionnait tous ceux qui savaient quelque chose. Il lui semblait impossible que Marie-Louise n'eût rien à lui dire.

Or le jeune comte de Romanes tombait à point :

— Monsieur, lui dit Pasquinet, si vous me jurez le secret le plus absolu, si vous me prêtez, — avec un peu d'argent, — main-forte en cas d'alerte, je vous mettrai sur la trace.

Pourquoi Pasquinet ouvrait-il ainsi son noble cœur ?

C'est que M. Milton, l'homme à la barbe rousse, n'avait pas été bien pour lui dans son procès. Il était cité comme témoin à décharge, lui et les siens. Or, personne n'était venu témoigner des bonnes mœurs de Pasquinet, tandis que Pasquinet lui-même avait un jour dépensé son éloquence pour l'homme à la barbe rousse.

Les voleurs ont toutes les imprudences comme les honnêtes gens. Ils ne savent pas résister à leur rancune, ils se jettent dans la gueule du loup plutôt que de ne pas se venger.

Cette fois Gontran avait donc touché juste.

— Je ne suis pas un coqueur de profession, dit Pasquinet d'un air digne, je ne carapate pas dans ce chemin-là. Tant pis pour les choufliqueurs, ils n'avaient qu'à mieux faire leur coup, car un jour ou l'autre, ils trouveront toujours leur casse-gueule. Et puis cela leur apprendra à mieux hendicaper. Après tout, la Barbe-Rousse n'est qu'un ferperlampier; tant pis pour lui, s'il tombe à la mer pour aller repêcher des perles, car c'est lui qui a mis la main sur le collier de perles. Tant pis ! Et puis il ne saura pas que je l'ai bazardé.

— Fallait pas qu'il y aille, dit Eléonore, pour encourager Pasquinet dans sa révélation.

Le café était fait ; Marie-Louise venait de le verser dans deux tasses, ne sachant pas bien ce qu'elle faisait. Elle se hasarda à en offrir une à Gontran.

— Si monsieur le comte voulait nous faire l'amitié...

— Pourquoi pas, dit Eléonore, comme pour abattre la fierté du jeune comte.

Il fallait se mettre au diapason si on voulait savoir quelque chose.

Pasquinet, qui s'animait, en dit bientôt plus qu'il ne fallait dire pour jeter enfin la lumière sur l'affaire de l'*Eventail brisé*.

Toutefois ce ne fut pas sans beaucoup de recherches encore que toute la vérité apparut à Gontran.

. . . .

III

LE COUP D'ÉVENTAIL

Retournons de deux années en arrière. Le comte de Romanes est vivant encore. Angèle de Luzzi continuait à attiser les deux passions qui dévoraient son cœur : elle aimait Fernand, elle aimait Mortemart, cette femme inquiète et fiévreuse, — femme qui cherche, qui trouve et qui croit n'avoir pas trouvé; — affamée d'idéal qui déjeune avec des illusions et qui soupe avec des chimères.

On demandait à une comédienne célèbre pourquoi elle avait deux amants. Elle répondit : « L'un me fait aimer l'autre. » C'est la perversité dans l'amour, mais c'est encore l'amour.

Mademoiselle de Luzzi ne voulait pas perpétuer ce jeu, mais elle ne voulait briser ni avec le comte ni avec le peintre, quoiqu'elle se reprochât ce double amour, car elle avait ses jours de conscience et de dignité. Mais le flot amenait le flot, la vague montait sur la vague, sans que la belle cantatrice prît le temps de mettre une digue.

Ainsi va le monde. Angèle de Luzzi s'était jetée à la mer pour ne pas survivre à son premier jour de bonheur. Il y avait peut-être de la sublimité dans cette folie. Ce jour de bonheur, en effet, l'a-t-elle

retrouvé, le retrouvera-t-elle? Mortemart l'a bien aimée, mais il l'aime moins chaque jour. Aimer moins, pour les natures ardentes, c'est ne plus aimer du tout. Pourquoi l'aime-t-il moins? Peut-être parce qu'il l'a trop aimée, peut-être aussi parce qu'un jour le comte Fernand de Romanes a parlé devant lui à Angèle, comme à une maîtresse plutôt que comme à une amie. Ce jour-là, bien des illusions sont tombées de l'arbre enchanté, comme tombent, aux gelées blanches d'avril, les fleurs des pommiers.

Or, quand un matin mademoiselle de Luzzi s'aperçut que Mortemart l'aimait moins, elle voulut savoir pourquoi; le jeune peintre lui dit brusquement dans sa jalousie : « — Allez le demander à celui que vous aimez plus que moi. — A qui donc? — A M. de Romanes. » Angèle se mordit les lèvres, elle aurait voulu se mordre le cœur.

Elle se souvint que peu de jours auparavant Fernand de Romanes, qui avait toujours été discret en public, ne s'était pas gêné pour lui parler devant Mortemart, comme s'il ne fût pas là.

Elle eut peur que Mortemart lui échappât. Ce jour-là seulement elle sentit combien elle l'aimait. Aussi se promit-elle de se venger sur Fernand.

Cette explication avec Mortemart avait eu lieu la veille de la mort du comte de Romanes.

Et maintenant voici comment se passa la scène tragique où le comte de Romanes trouva la mort :

Depuis quelque temps Fernand avait quitté l'hôtel de la rue de la Ville-l'Évêque qu'on remettait à neuf, pour habiter un appartement de la rue d'Agues-

seau. Après le départ de sa femme, il ne dîna plus chez lui, mais il y déjeuna encore çà et là. C'était, d'ailleurs, un déjeuner sommaire. Ce viveur se contentait ou de deux œufs frais, ou d'une omelette au jambon, ou d'un demi-perdreau. Il déjeunait surtout du dessert et du café. Ce qu'il aimait par-dessus tout c'étaient les fruits; aussi quelle que fût la saison, sa table était toujours abondante en raisin, à moins qu'on ne fût au cœur de l'été, au beau temps des cerises, des prunes ou des pêches.

Le matin du jour néfaste, il avait convié son oncle, le marquis de Romanes, à un de ces déjeuners-là, en lui disant qu'ils allaient déguster ensemble un dialogue de Théocrite pour se désencanailler de Paris. Je cite son expression.

Le déjeuner fut très gai, chacun but sa bouteille de vin de Grave, ce qui n'était pas une grande orgie, car le vin de Grave est sérieux comme son nom, à moins qu'il ne s'approche trop du Château-Yquem. On resta deux heures à table, parlant beaucoup du passé, quelque peu de l'avenir. Le marquis se hasarda à atténuer les torts de la comtesse, disant que tout pouvait encore se pacifier.

— Songe, mon cher ami, que tu n'as pas le droit de lui jeter la première pierre.

— Non, mais la femme est la gardienne de l'honneur de la maison.

— C'est vrai, mais vois-tu, le bruit qui se fait à Paris n'a pas de retentissement. Le lendemain tout s'oublie. Et d'ailleurs, n'avez-vous donc pas assez de cette vie à grandes guides? Pourquoi ne retourneriez-vous pas en Touraine, où vous avez été heureux!

— Parce qu'on ne remonte pas le courant. Parce que Paris m'a pris corps et âme; si je voulais me replanter là-bas au château, je n'y repousserais plus.

— Allons donc! au bout de trois mois, tu aurais des feuilles et ta femme aussi.

Là-dessus, on but gaiement sa tasse de café.

On se dit adieu sur un petit verre de fine champagne. On se promit de dîner ensemble au café Anglais.

— Ah çà! mon cher Fernand, ne me fais pas poser là-bas; tu sais que je n'aime pas à dîner seul.

— Ni moi non plus, mon cher oncle; vous pouvez compter sur votre convive. Si vous rencontrez un ami en route, vous pouvez me le servir. Peut-être, moi-même, vous conduirai-je un camarade.

Chacun alluma son cigare, l'oncle descendit, le neveu passa sur son balcon.

— Il était temps, dit Fernand de Romanes.

Il venait d'apercevoir dans la rue mademoiselle Angèle de Luzzi qui levait le nez en l'air, comme si elle espérait voir le comte sur le balcon.

Pourquoi venait-elle à pied si matin, car il ne l'attendait pas?

Il lui avait dit, d'ailleurs, que pendant la période de séparation de corps, il la verrait chez elle et non chez lui. Son dossier était bien assez fourni, sans l'étoffer encore. Il ne fallait pas que l'avocat de la femme pût prendre à partie Angèle.

Le marquis de Romanes, qui ne savait rien de l'histoire de cet amour, passa près d'Angèle en la

lorgnant du coin de l'œil comme on fait à toute jolie femme, — même quand on ne leur veut pas de mal.

Le comte, un peu plus, faisait signe à Angèle de ne pas monter, mais l'amour est toujours plus fort que la raison. Il se résigna, sans trop de peine, au plaisir de la voir.

Il n'avait alors pour serviteurs, qu'un valet de chambre et un cocher. Le cocher n'était pas là; il avait été convenu qu'il suivrait la vente de chevaux de Chery, parce que M. de Romanes avait mis, le jour même, aux enchères deux chevaux, dont il n'avait plus que faire. Mais le valet de chambre allait voir Angèle. Il pourrait en avertir la femme de chambre de la comtesse qui revenait encore çà et là dans la maison.

Il sonna: « Lucien, vous êtes tout habillé; descendez tout de suite par l'escalier de service, pour aller me toucher cette traite chez M. de Rothschild, après quoi vous remettrez au Cercle dix billets de mille francs. »

Le valet de chambre obéit sans rien dire, heureux comme tous les domestiques de prendre un peu l'air.

Quand cet homme fut dans l'escalier de service, il se demanda pourquoi M. le comte lui avait ordonné de passer par là; il se ravisa, il remonta et descendit par le grand escalier. On n'est pas un serviteur obéissant pour rien. Voilà pourquoi il rencontra Angèle que d'ailleurs il n'avait jamais vue.

En effet, la maîtresse du comte n'était venue chez lui que trois ou quatre fois, après le spectacle.

Lucien n'osant regarder en face, s'imagina que

cette femme voilée tout en noir, était la comtesse qu'il connaissait à peine, car il n'était venu au service du comte que la veille ou l'avant-veille du départ de Régina; naturellement, on ne se voyait pas beaucoup entre mari et femme, déjà on ne déjeunait plus et on ne dînait plus à la même table.

Lucien n'avait pas osé retourner la tête dans la peur que M. de Romanes, en venant ouvrir la porte, ne le vît dans le grand escalier.

— Allons, tant mieux, dit-il en allant chez M. de Rothschild, car on dit que la comtesse est prodigue. et l'on s'aperçoit dans la maison qu'elle n'est plus là.

Les domestiques n'aiment pas les gens qui ne dînent pas chez eux. Sans doute, parce qu'au fond, le dîner des maîtres est presque toujours pour l'office.

Cependant Angèle sonna. Le comte ne la laissa qu'une seconde à la porte.

— Expliquez-moi, ma belle amie, cette visite matinale.

— Cela vous ennuie?

— Bien au contraire, c'est une charmante surprise. J'en suis d'autant plus heureux que je suis tout seul.

— J'y comptais, car nous avons beaucoup de choses à nous dire.

La porte était refermée. M. de Romanes avait pris Angèle par la ceinture, tout en l'embrassant.

— C'est bien, c'est bien, reprit-elle, vous m'embrasserez tout à l'heure.

On était passé dans la chambre à coucher.

— Voulez-vous me dire, ma belle ami, pourquoi vous froncez le sourcil?

— Voulez-vous me dire, mon bel ami, pourquoi la nuit passée, vous n'êtes rentré ici que pour voir lever l'aurore sur votre balcon?

— Je ne m'en souviens plus.

Angèle se détacha des bras de son amant. Elle le prit sur un ton tragique en lui disant : « Eh bien! moi, monsieur, je vais vous le dire. »

Et elle prit un temps comme une comédienne pour marquer plus vivement sa colère jalouse.

— Vous êtes allé à l'Opéra; vous avez couru de loge en loge; jusque-là, c'est bien. Je ne m'insurge pas contre les devoirs du monde. Mais pendant le ballet, vous avez passé sur la scène, et vous vous êtes compromis avec cette petite danseuse de quatre sous qui s'appelle Minette.

— C'est une calomnie.

— Non, monsieur, je sais tout. Ah! vous prenez les choses gaiement, vous! Vous oubliez que j'ai tout sacrifié pour vous. Vous savez très bien que sans notre rencontre fatale, je serai mariée à l'heure qu'il est avec un galant homme qui vaut mieux que vous.

Le comte de Romanes leva les épaules.

— Je devine : c'est ce peintraillon, qui expose des figures de l'autre monde?

— Des figures de l'autre monde?

Angèle agitait son éventail, comme pour frapper ces paroles qui lui étaient fâcheuses.

— Ces figures de l'autre monde, reprit-elle, est-ce parce qu'il a exposé mon portrait?

Le comte éclata de rire.

— Votre portrait, ce n'était même pas votre cari-

cature. Ce gâchis était à trois cents lieues de vous.

Angèle fut sur le point de s'emporter, mais elle se contint.

— Enfin, monsieur, je ne veux pas jouer le rôle de dupe. Vous abusez d'une surprise, car si je suis tombée dans vos bras, c'est par surprise. Il y a des heures fatales où on perd toute liberté d'action. Je ne veux pas nier d'ailleurs vos séductions, puisque je vous ai aimé.

— Vous m'avez aimé? Pourquoi me parlez-vous avec tant d'âme de ce M. Apelle ou de ce M. Zeuxis?

— C'est parce que j'ai la religion de l'amitié, tandis que vous n'avez pas la religion de l'amour. Si je ne me révoltais pas, je ne serais bientôt plus qu'une pauvre fille humiliée à vos pieds.

Deux larmes perlèrent dans les yeux d'Angèle.

— Décidément, vous êtes folle. Je n'ai donc plus le droit de dire un mot à une danseuse?

— Vous appelez cela dire un mot! vous êtes allé souper avec ce chafoin. N'avez-vous pas de honte. On m'a juré qu'elle était la maîtresse du perruquier de l'Opéra. Voilà pourquoi elle donne à tout le monde une mèche de ses cheveux.

— Des cheveux admirables, blonds comme un blé de maïs... Vous me faites là une querelle d'Allemande...

M. de Romanes semblait pirouetter sur des talons rouges.

Angèle était de plus en plus irritée et jalouse.

— Brisons là, monsieur, dit-elle d'une voix émue. Il y a des passions qu'il ne faut pas perpétuer. Vous m'avez appris les larmes, mais je ne veux pas pleu-

rer toujours. Je suis venue à vous, bien déterminée à poser mes conditions. Vous vivrez pour moi et avec moi. Si non, non.

— Ma chère Angèle, je vivrai comme il me plaira. Avec vous, si vous êtes bien gentille ; sans vous, si vous êtes insupportable.

Le comte tenta d'embrasser Angèle.

— En vérité, monsieur, vous prenez les choses à la gaieté ; depuis si longtemps que je vis pour vous, je me résigne à tout subir : la solitude, la jalousie, la misère.

— La misère ?

M. de Romanes sembla réfléchir.

— La misère ? reprit-il ; je ne comprends pas.

— Ah ! vous ne comprenez pas ? Vous êtes-vous inquiété de l'argent que j'ai ou de l'argent que je n'ai pas ? Vous vous figurez donc que je signe des billets de banque. Vous m'avez donné quelques bijoux, mais me faut-il les vendre pour payer les factures de Worth. C'est fabuleux ! parce qu'un homme paye des loges de théâtre, parce qu'il offre un cheval quand il en faut deux, il s'imagine qu'il a enrichi une femme.

Un sourire amer passa sur les lèvres de M. de Romanes.

— Je comprends, dit-il, pourquoi vous êtes jalouse.

— Ah ! vous m'insultez ! s'écria Angèle.

Et, sur ce mot, comme elle avait déployé son éventail d'une main fébrile, elle le brisa violemment sur la figure du comte.

— Mais ce n'est pas une femme ; c'est une furie, dit-il.

Il saisit l'éventail et le jeta à ses pieds.

Angèle était tout effrayée de son éclat de colère.

Elle regardait son éventail brisé; il lui semblait que tout en elle était brisé, comme son éventail.

Il ne lui restait plus que la jalousie, — avec son amour pour Mortemart.

Mais elle croyait que Mortemart ne l'aimait plus.

Angèle regarda son éventail avec un sentiment de regret, pendant que M. de Romanes se regardait dans la glace de la cheminée, pour voir s'il portait les marques de cette colère soudaine.

Il avait eu assez d'empire sur lui-même pour ne pas faire subir à Angèle la peine du talion, — ce qu'il avait fait plus d'une fois avec sa femme. — Mais il n'en était que plus irrité. Recevoir un soufflet d'une jolie main douce et blanche, c'est quelquefois une violente caresse, mais un rude coup d'éventail qui se brise sur votre joue, c'est une douleur et une humiliation.

— Mon pauvre éventail ! murmurait Angèle.

— C'est là votre seul regret ? dit le comte avec dignité.

— Oui, mais c'est peut-être parce que cet éventail me vient de vous.

La colère d'Angèle était tombée, elle ne demandait qu'à pardonner.

— Il était bien joli, cet éventail, reprit-elle.

— Oui, dit le comte en étalant l'éventail du pied.

Ce qui fit voir à Angèle que la peinture était déchirée en deux endroits.

Toutefois, elle eût été heureuse de le reprendre, mais elle attendait que le comte le lui ramassât.

— Eh bien, dit-il avec un sourire qui ne pardonnait pas, ce n'est pas moi qui vous en donnerai un autre.

Angèle, qui avait voulu s'attendrir, releva la tête.

— C'est bien, dit-elle fièrement, je ne manquerai pas d'éventail pour cela.

— Comment donc! Le peintre qui a barbouillé celui-ci vous en barbouillera un autre, car *il* est de vos amis. Vous êtes venue me faire une scène ridicule. C'était bien plutôt à moi à faire le jaloux, mais moi je ne tombe pas dans ces sottises-là. Quand je suis avec une femme, si je l'aime, je la garde telle qu'elle est. Je vous croyais digne de moi, mais vous n'êtes qu'une demoiselle comme toutes les autres.

Angèle fit un pas vers la porte.

— Monsieur, vous n'avez pas le droit de m'insulter ; vous savez qui j'étais quand vous m'avez prise : telle j'étais, telle je suis encore.

Cette fois, Angèle n'en était plus à l'attendrissement, mais à l'indignation. Elle était venue chez M. de Romanes, entraînée par la jalousie; elle croyait qu'il la prendrait dans ses bras, pour l'appuyer sur son cœur, comme les jours de fâcherie. Elle l'avait trouvé armé d'un scepticisme railleur ; de là cette colère indomptable, de là cet éventail brisé sur la joue de son amant.

Le comte, la voyant à la porte, voulait la retenir, car il l'aimait, — et lui pardonnait dans son cœur ; — mais une vanité puérile l'empêcha de faire un pas vers elle. Il y a des moments d'ailleurs, où le

corps, pour ainsi dire pétrifié, refuse d'obéir à l'esprit. M. de Romanes se contenta de dire à Angèle :

— Vous vous en allez sans votre éventail?

Ce dernier mot la blessa au vif.

— Oui, monsieur, je vais m'en faire faire un autre par qui vous savez.

Ce fut son dernier mot à elle. Elle avait ouvert la porte, elle la referma bruyamment.

— Eh bien qu'elle aille au diable ! s'écria le comte. Elle sera bien attrapée.

Il se croyait aimé. Il ne doutait pas qu'à peine arrivée chez elle, la jalouse ne s'empressât de lui écrire.

Il écouta. Il espérait encore qu'elle ne dépasserait pas l'antichambre. Il obéit à son second mouvement : il ouvrit la porte sur le salon. Mais Angèle était bien décidément partie. Il pouvait encore courir à l'escalier. Il eut peur d'être trop bon prince. Il passa sur le balcon pour voir comment elle s'en allait : Ne lèverait-elle pas la tête? Il serait encore temps de lui faire un signe de rappel.

Angèle ne leva pas la tête, quoiqu'elle le sentît sur le balcon.

Une profonde tristesse saisit le cœur de M. de Romanes.

— Si j'allais ne plus la revoir, dit-il en se penchant pour la suivre plus longtemps des yeux.

Il ne la revit plus.

Il ne devait pas survivre à ce premier rêve envolé.

— Ma pauvre Angèle, dit-il, c'est vrai que je ne lui ai rien donné. Mais je verrai aujourd'hui l'homme à la petite semaine.

L'image d'Angèle était toujours sous ces yeux, l'éventail gisait toujours à ses pieds. Il se demandait s'il était possible qu'elle fût partie pour ne point revenir.

Il finit par ramasser l'éventail : Il le regarda avec un sentiment d'amour et de colère, ce cher éventail, cet éventail maudit : « C'était bien la peine », murmura-t-il.

Il se rappelait comment il avait donné cet éventail à Angèle.

Redisons l'histoire en quelques mots d'après une lettre de madame Ramée : Angèle présenta à Fernand, un jour qu'il déjeunait chez elle, M. Mortemart, jeune peintre encore inconnu, très épris de la grande peinture, mais obligé de faire des aquarelles pour gagner son pain quotidien. Il avait dans la main du Ziem, du Diaz et du diable : beaucoup de grâce, d'orignalité et de couleur.

M. de Romanes lui dit : « — Puisque vous faites des éventails, je vous en achète deux. — Il y en aura un pour moi, s'écria Angèle. — Oui. — Je veux le plus joli des deux. »

Et M. de Romanes se tournant vers l'artiste : « Monsieur, pour nous éviter la peine d'appeler le roi Salomon, vous ferez les deux éventails absolument semblables, alors Angèle choisira en toute liberté. »

Le peintre s'inclina : « — Que voulez-vous que je représente ? — Ce qu'il vous plaira. Il me vient une idée, faites le Jugement de Pâris, seulement représentez les trois déesses en Parisiennes de notre temps, vêtues pour aller au bal, c'est-à-dire très décolletées. »

Mortemart n'aimait pas beaucoup cette idée biscornue, parce qu'il fallait peindre un Pâris en fraç. La femme d'aujourd'hui peut entrer dans tous les tableaux, tandis que l'homme d'aujourd'hui fait une tache ; il n'est pas plus pictural qu'il n'est sculptural. Lamartine et M. Thiers, deux

grandes personnalités du siècle, ne représentent, en sculpture et en peinture, qu'une redingote.

Mortemart fit un petit chef-d'œuvre, tout en changeant le sujet. On sait qu'il peignit Vénus sur son char traîné par des colombes. Il évitait ainsi monsieur Pâris.

Quelques jours après, il apportait les deux éventails ; ce fut un cri d'admiration.

Angèle choisit longtemps, après quoi elle les retourna et en prit un les yeux fermés ; elle n'était pas fâchée de montrer à M. de Romanes que son ami le peintre avait fait deux merveilles du même prix : « Eh bien, dit le comte à mademoiselle de Luzzi, faites-les monter selon votre goût, après quoi vous m'en offrirez un. »

M. de Romanes porta bientôt à sa femme l'un des deux éventails.

Jamais cadeau n'avait été si agréable à Régina, d'autant plus que par un hasard du pinceau, la Vénus lui ressemblait, ce qui n'empêchait pas Angèle d'y trouver aussi son portrait. Il n'y a que les femmes laides qui ne se ressemblent pas.

« J'étais très heureux, en ce temps-là, pensait Fernand avec un sentiment de regret. J'aimais Angèle et j'aimais Régina. Ce qui prouve peut-être que je n'aimais bien ni l'une ni l'autre. »

Et après avoir réfléchi : « Oui, oui, je les aimais. J'ai eu beau vivre hors de chez moi, j'ai toujours subi la domination de ma femme. J'ai eu beau me moquer de Régina, si exaltée dans ses passions, j'ai fini par m'y prendre et m'y reprendre : ce qui m'empêchait de subir le charme inouï d'Angèle. »

Fernand écrivit à Angèle une lettre de raillerie, de colère, de passion, qu'il porta lui-même à la poste, espérant que sa maîtresse reviendrait le soir, grâce à son éloquence amoureuse.

IV

LE COLLIER DE PERLES *

A peine était-il remonté chez lui que Fernand entendit sonner.

— C'est elle, dit-il.

Un éclair de joie éclaira sa figure; il s'empressa d'aller ouvrir.

Ce lui fut un vrai désenchantement quand il vit s'incliner vers lui un grand diable à barbe rousse, qu'il n'avait jamais vu.

— Je suis M. Wiliam Milton.

— Que me voulez-vous, monsieur?

Le comte ne pouvait masquer son regret de ne pas voir Angèle.

— C'est moi, monsieur, qui dois faire une partie de l'argent que vous apportera demain M. Malvin.

Le comte se rappela que Malvin, — le prêteur à la petite semaine, — lui avait parlé en effet d'un Anglais cousu d'or. Mais il ne voulait rien faire sans Malvin. Il restait à la porte pour ne pas faire entrer l'homme à la barbe rousse.

— Je croyais que c'était une affaire entendue.

— Oui et non.

* Pour ce chapitre IV le romancier a été forcé de marcher dans les ténèbres de l'interprétation, comme il a fait d'ailleurs à la fin du chapitre III.

Disant ces mots, William Milton entra sans cérémonie.

Le comte prit son parti de lui donner audience.

Il avait repris l'éventail et l'agitait avec impatience.

Pourquoi passa-t-il dans sa chambre au lieu de passer dans le salon ? Sans doute parce que le feu était allumé dans sa chambre.

— Que reste-t-il à faire ? demanda-t-il au visiteur inattendu.

— Voici ! Vous avez parlé avant-hier à Malvin, votre banquier, d'un collier de perles que vous donneriez pour 200,000 francs.

— Ah ! non, je ne veux pas le vendre. J'ai dit à Malvin que je le donnerais en gage pour 200,000 francs. Songez que c'est un souvenir de famille, que je dois remettre à mon fils le jour de son mariage.

— Eh bien, dit Milton, c'est entendu ; voilà pourquoi je vous apporte les 200,000 francs.

Le comte regarda du coin de l'œil l'homme à la barbe rousse ; il n'était pas habitué à voir arriver l'argent en ligne droite. Il ne pouvait s'expliquer comment cet homme apportait si aisément une pareille somme.

— Vous avez là le collier ? reprit Milton.

Il avait l'air si décidé que le comte sembla subir cette volonté. Il alla ouvrir un tiroir à secret de son secrétaire. Il y prit un écrin et le déposa sur la table.

— C'est bien, dit Milton, je n'ai pas besoin de voir le collier, puisque Malvin m'a dit que je pouvais me risquer pour deux cent mille francs.

Le comte regardait froidement l'homme à la barbe rousse, qui lui inspirait de moins en moins con-

fiance. Toutefois, Milton ayant jeté négligemment sur la table vingt fois dix billets de mille francs, réunis en dizaines par une épingle noire, il commença à le regarder d'un meilleur œil.

— Monsieur, dit Milton, nous allons signer un petite acte de quatre lignes en partie double, où nous reconnaîtrons, vous, que je vous ai donné deux cent mille francs, moi, que vous m'avez donné en gage un écrin renfermant un colier de perles.

— Oui, dit M. de Romanes.

Ils écrivirent chacun les quatre lignes.

Si Milton eût parlé d'intérêts, le comte n'eût gardé aucune inquiétude. C'était une affaire comme une autre.

— D'où vient, pensa-t-il, que cet homme y met tant de bonne grâce ?

Les coquins se trahissent toujours, parce qu'ils n'y vont pas en toute simplicité. Ils ont beau s'accoutumer à leurs coquineries, ils marchent toujours sur des charbons ardents. Ils n'ont pas le laisser-aller des honnêtes gens. Ils ont trop hâte d'en finir comme si la maréchaussée fût déjà à leurs trousses.

Le comte voyait que Milton ne demandait plus qu'à prendre l'écrin et à décamper.

— Pardon, dit-il en voyant Milton avancer la main.

— C'est vrai, vous n'avez pas compté mes billets.

M. de Romanes prit la première liasse.

— Je suppose, dit-il, que c'est comme à la Banque.

Il compta ; quand il fut au dixième billet, Milton lui dit : « Comptez les autres. »

M. de Romanes compta encore jusqu'à dix.

— Oh ! ce n'est plus la peine de compter. Pourquoi diable me donnez-vous des billets si chiffonnés, on dirait qu'ils ont fait le tour du monde.

— Ah ! on prend les billets comme on les trouve.

Le comte, qui avait toujours l'œil sur Milton, remarqua un certain trouble dans sa physionomie.

Milton tenta de masquer son émotion, en disant d'un air dégagé :

— C'est vrai que ces billets sont impossibles ; un peu plus ils s'en iraient en poussière, mais les morceaux en sont bons.

Un éclair illumina le front de M. de Romanes ; en y regardant de plus près, il reconnut un billet faux, puis un second, puis un troisième : le premier billet de chaque liasse était vrai, tous les autres étaient faux. Milton les avait passés au thé pour leur donner la même couleur, il les avait tous piqués en vingt endroits, il les avait chiffonnés dans les cendres, mais enfin le voisinage d'un billet vrai n'avait pu empêcher les autres d'être faux, au contraire, c'était leur accusateur.

— Dites-moi, monsieur, vous savez que vos billets sont faux ?

Ces quelques mots résonnèrent dans l'oreille de Milton comme la trompette du jugement dernier.

Comment un homme si léger que M. de Romanes, qui prenait la vie du bout des lèvres et du bout des doigts ; un homme tout de surface, qui n'était jamais allé au fond des choses, avait-il pu s'apercevoir du premier coup que ces billets de mille francs,

merveilleusement imités, qui avaient trompé tout le monde, même les gens de la Banque de France, étaient des billets faux ? C'est que les plus clairvoyants ne sont pas les plus profonds. Combien de philosophes sont trahis par leur femme et leurs amis, sans jamais s'en apercevoir. C'est que, chez eux, l'œil de l'âme ferme souvent les paupières de l'œil du corps. Il y a des gens qui voient juste, il y a des gens qui voient faux, il y a des gens qui ne voient pas du tout. Ceux-là se contentent des apparences. M. de Romanes, au contraire, qui ne se piquait pas de psychologie, débrouillait le chaos de toute chose par l'œil simple, qui est l'œil juste.

Milton, devant cette parole inattendue, joua l'homme offensé.

— Des billets faux ! s'écria-t-il, je vous conseille d'en avoir beaucoup comme ça.

Et par un sentiment de prudence, l'homme à la barbe rousse, se voyant percé à jour, voulut reprendre les billets.

— Un instant, dit le comte, mettant une main sur les billets et une autre sur l'écrin. Je veux une explication sur cette tentative d'escroquerie, pour parler poliment.

— L'explication est toute simple : pour vous les billets sont faux, pour moi ils sont vrais ; n'en parlons plus.

— Au contraire, parlons-en. Vous osiez, monsieur, me voler chez moi comme dans un bois.

— Monsieur, je vous défend de me traiter de la sorte. Je suis un gentleman.

— Vous êtes un drôle.

Une seconde fois, Milton tendit la main, pour ressaisir ses billets.

— Non, monsieur, je les remettrai à qui de droit; faites-moi le plaisir de vous en aller, ou je vous jette à la porte.

— Monsieur, on ne jette pas un homme comme moi à la porte.

Et Milton répéta le vieux mot : On ne dit pas : sortez, on dit : sortons.

— Allez boxer avec vos pareils. J'ai dit. Pas un mot de plus.

M. de Romanes, qui était brave comme une épée, n'avait peur de rien. Il savait que les coquins sont lâches, il ne doutait pas que Milton ne s'en allât tête baissée, en le suppliant de ne pas faire de bruit sur cette affaire.

Mais Milton en avait vu bien d'autres. Ce n'était pas un vulgaire coquin, qui se décourage au premier échec. Au contraire, le danger le surexcitait, il avait trop souvent risqué sa vie pour ne pas se défendre dent pour dent, en toute occasion.

Il avait déjà remarqué sur la cheminée du comte un revolver, un bijou que lui avait donné Angèle, — ou plutôt qu'il avait pris à sa maîtresse un jour qu'elle parlait d'en finir. — Milton le saisit par un mouvement rapide, tout en faisant un tour sur lui-même pour dissimuler cette prise d'arme.

En effet, le comte ne vit rien.

— Eh bien, monsieur, je vous ai dit de vous en aller.

— Monsieur, je ne m'en irai pas ainsi; vous allez me rendre mes billets.

— Je les rendrai peut-être à M. Malvin.

— Vous allez me les rendre à moi-même.

— Ah ! pour cette fois, c'en est trop.

M. de Romanes qui voulait être obéi, chercha son revolver. Que pouvait-il être devenu ? Est-ce qu'Angèle l'avait repris ?

Le comte ne chercha pas longtemps. Milton qui venait de faire encore un tour sur lui-même pour s'assurer que le revolver était en bon ordre, dit d'un air railleur :

— Vous cherchez peut-être votre revolver ? le voilà.

Le premier mouvement du comte fut de se jeter sur Milton.

— N'avancez pas.

— Je n'ai pas peur de vous.

M. de Romanes baissa la tête, et se précipita ; mais un premier coup partit qui lui traversa le front.

Il ne fallut pas le frapper d'un second coup ; il tomba sur lui-même devant la cheminée.

— C'est fini, dit Milton en regardant la marque de la cartouche.

Quoiqu'il fût pâle et qu'il eût peur, il se félicita avec orgueil de n'avoir pas manqué son coup.

Il pensa à s'enfuir. Mais s'il rencontrait quelqu'un ? N'y avait-il pas de domestique dans la maison ?

— Non, dit-il, puisque le comte est venu m'ouvrir lui-même.

Il regarda froidement celui qu'il venait de tuer.

— J'étais dans mon droit de légitime défense, dit-il sans émotion.

Le comte n'avait presque plus bougé, Milton lui mit le pistolet près de la main droite.

A cet instant, il crut entendre sonner.

— Me voilà pris, dit-il.

En toute hâte, il prit les billets et jeta un regard de regret sur l'écrin : « Il m'a appelé voleur, dit-il; mais je ne suis pas un voleur ! »

Un peu plus il disait : « Je suis un gentleman. »

Milton était admirable en ceci, qu'il considérait ses faux billets comme des œuvres d'art, à peu près comme les peintres qui font des copies et qui les vendent pour des originaux, car ces peintres-là ne sont pas capables de voler une pièce de cent sous.

Cependant le coquin écoutait avec anxiété. Sonnait-on encore? Avait-on ouvert?

A tout hasard, il donna un tour de clef à la chambre du côté de l'antichambre, se réservant de s'enfuir par le cabinet de toilette, dont la porte était entr'ouverte.

Avait-on réellement sonné? On ne sonna pas une seconde fois.

Milton se hasarda dans le cabinet de toilette. Il écouta : pas un bruit. Il pénétra dans un corridor conduisant à la cuisine : personne de ce côté. Il comprit que l'escalier de service devait être par là.

— Voilà mon chemin, dit-il.

Il revint sur ses pas, pour bien s'assurer que le mort était bien mort.

C'en était fait, le comte gisait sur le tapis. Plus un battement de cœur, plus un mouvement; la blancheur de cire se répandait sur sa figure.

— Il n'est pas douteux, pensa Milton, que cet

homme ne se soit suicidé. Il semble que le pistolet vient de s'échapper de sa main droite. Si je puis sortir comme je suis entré, sans être vu, il n'y aura même pas de descente de justice.

Et se ravisant :

— Pourquoi laisser là ce magnifique collier de perles ?

Il le mit doucement sur son cœur.

Cet homme, qui était jusque-là la preuve vivante de l'impunité, sortit avec ce mot sur les lèvres : « Il n'y a point de justice. »

Il descendit par l'escalier de service, en chantonnant un air d'opéra.

Comme il allait atteindre la dernière marche, la cuisinière du troisième étage, qui s'était un peu trop attardée, se jeta à sa rencontre et l'empêcha de passer, avec un panier d'une main et une boîte au lait de l'autre.

Ils s'arrêtèrent tous les deux ; elle parut surprise de voir un homme si bien mis descendre par l'escalier de service.

Il ne perdit pas son aplomb.

— Est-ce que ce n'est pas ici que demeure mademoiselle Antoinette ?

— Oui, monsieur, c'est la cuisinière du quatrième étage.

Milton était tombé juste. Il y a donc une providence diabolique pour les coquins? Si le portier l'interrogeait il pourrait répondre.

Le coquin avait été bien inspiré de passer par l'escalier de service : au moment où le valet de chambre de M. de Romanes montait par le grand

escalier, Milton traversait la cour sans appuyer le pied.

La cuisinière du troisième étage murmura : « Voilà encore un original, par exemple. Il demande Antoinette et il ne va pas la voir. »

Un peu plus pourtant il remontait parce que le concierge, qui était curieux, se dressa devant lui.

— Vous demandez quelqu'un, monsieur?

— Je crois que je me suis trompé de numéro, dit Milton. Je cherche une demoiselle Antoinette pour une affaire de succession : on m'avait indiqué une cuisinière au quatrième étage, mais celle que je cherche est une femme de chambre.

Le portier, qui était né malin, comme un vaudevilliste, hocha la tête et dit à mi-voix :

— Je vois bien ce que c'est : encore un amoureux de cette fille. J'avertirai sa maîtresse.

Ce qui prouvait que la cuisinière du quatrième ne donnait pas au portier la part du diable.

V

LES POINTS SUR LES I

Le valet de chambre du comte était rentré ; il voulut rendre compte à M. de Romanes de sa course chez MM. de Rothschild où il était arrivé trop tard,

parce qu'il avait pris deux fois le chemin des écoliers en compagnie d'un autre valet de chambre.

Quand il vit que la porte était fermée, il écouta. Que pouvait faire son maître? Dormait-il? Était-il avec une femme? Il n'entendit que le silence. Il ne voulut pas être indiscret, il prit un journal et jugea les actes du pouvoir. C'est le droit de tout citoyen.

Il ne fut pas longtemps sans avoir envie de dormir, non seulement parce qu'il lisait le journal, mais parce qu'il avait, avec son camarade, cassé la tête à une bouteille de vin blanc. Entre gens de service il n'y a point d'amitié si on ne boit pas.

— Après tout, dit-il, en se secouant, M. le comte est peut-être sorti. Mais pourquoi la porte de sa chambre est-elle fermée, puisqu'il ne la ferme jamais?

Ce fut alors qu'il s'avisa de passer par le cabinet de toilette. Là, toutes portes ouvertes.

— Monsieur le comte est là? dit-il avant d'entrer.

Comme M. de Romanes ne répondait pas, il pensa que le comte n'y était pas.

Il y était, ou plutôt il n'y était plus. Le valet de chambre poussa un grand cri en voyant tout à coup son maître renversé devant la cheminée.

— Ah! mon Dieu! dit-il avec épouvante, il s'est tiré un coup de revolver.

C'était la première fois que ce valet de chambre bien stylé disait *il* au lieu de *M. le comte*. C'est qu'il n'avait plus peur d'être rappelé à l'ordre.

Et puis la mort qui passe son niveau sur toutes les têtes, n'avait-elle pas déjà supprimé le titre de

noblesse du mort ? Devant le tombeau, ce n'était plus que le premier venu.

Le valet de chambre prit la main de son maître.

Cette main, tiède encore, ne lui répondit pas.

Il se garda bien de déranger le comte, car il comprenait que, si on n'ose pas dépendre un pendu, on n'ose pas toucher un homme qui vient de se tirer un coup de revolver. « Le pauvre homme ! dit le valet de chambre, je voudrais pourtant bien le coucher dans son lit. »

Il lui semblait si impossible que le comte fût mort, qu'il se décida enfin à lui soulever la tête ; mais il fut effrayé de voir la bouche s'entr'ouvrir et répandre un flot de sang.

Il avait jusque-là gardé un peu de son sang-froid, mais la peur le prit, il descendit en toute hâte et appela le portier.

Quand cet homme eut vu le spectacle, le valet de chambre le pria de courir chez l'oncle du comte, qui, on le sait, demeurait à peu de distance de là.

Toute la maison était déjà en révolution.

— Voilà ce que font les femmes, dit sentencieusement le valet de chambre en racontant sur le palier comment il avait trouvé le comte frappé à la tête d'un coup de revolver.

— Voyez-vous, reprenait-il, c'est le chagrin.

— Le chagrin ! répliqua un voisin, on l'entendait toujours chanter depuis le départ de sa femme.

— Oui, mais c'était un jeu.

La première idée qui courut la maison et qui se répandit dans le quartier fut que M. de Romanes, ne pouvant dominer sa fureur d'être abandonné par sa

femme, s'était tiré un coup de revolver. D'ailleurs, on ne lui connaissait pas d'ennemi. Qui donc serait venu en pleine après-midi le tuer dans sa chambre. Ce n'est pas l'heure que choisissent les voleurs. Et puis les voleurs l'eussent dévalisé. Or rien n'était dérangé dans sa chambre, si ce n'est un revolver et un éventail. Une femme était-elle venue ? On questionna. Ce fut alors que le portier se rappela le passage rapide d'une dame tout en noir et voilée de tout le visage.

On alla par toute la maison pour savoir si on avait reçu la visite de cette dame. Tout le monde répondit que non. Quelle était cette dame ?

Le portier dit qu'elle lui rappelait madame de Romanes. Une autre femme allant chez le comte, eût-elle passé devant le portier sans demander si M. de Romanes était chez lui. « Après cela, dit l'homme de la porte, il en est venu plus d'une avec lui qui connaissait bien le chemin et qui ne me demandait pas la permission de monter l'escalier. »

On sait le reste, on sait tout, grâce à Gontran de Romanes.

Pasquinet avait conduit le fils de Régina dans cet abîme.

Ce que le juge d'instruction, ce devineur d'énigmes dramatiques, n'a pas encore deviné, n'est donc plus un secret que pour lui-même.

Que devint Milton ? Le meurtre du comte ne heurta pas plus son pied dans la vie qu'un pli de roses. Ce viveur, Français en Angleterre, Anglais en France, n'avait pas connu Dieu et niait la justice parce qu'il niait la conscience. Il n'eut pas un quart

d'heure de remords. Il avait en ses vingt ans fait la guerre au Mexique, tuant deçà, delà, même après le combat. Il s'était battu comme faux-franc-tireur en 1870. On l'avait entrevu ensuite dans la mêlée de la Commune, ne sachant pas s'il était pour Paris ou pour Versailles. Aussi ne devons-nous pas nous étonner de le voir face à face avec son crime sans pâlir une seule fois.

Quoique le comte fût bien mort, il ne lui pardonnait pas encore de n'avoir pas pris ses billets en toute confiance. « Ce diable d'homme, disait-il, il m'a retiré ma foi en moi-même. »

Quand Gontran étudia de près toutes les circonstances de la mort de son père, il ne douta pas, après les révélations de Pasquinet, que Milton ne fût le meurtrier.

Et Milton fut arrêté. Comme il se dit sujet anglais, il demanda à être jugé à Londres, soutenant d'ailleurs qu'il était innocent. Mais il fut convaincu du crime, grâce au vol du collier de perles. Il finit par faire des demi-révélations en disant que le comte, après lui avoir vendu le collier de perles et touché l'argent, s'était précipité vers lui armé de son revolver pour ne pas lui donner le collier.

Ce système de défense sauva Milton de la corde, mais il fut condamné à la prison perpétuelle.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME

LIVRE VIII

LES DRAMES DE LA FIN

I

COMMENT LE JUGE D'INSTRUCTION FIT SON CHEMIN

Le juge d'instruction aussi fut condamné.

Quant le ministre de la justice apprit la véritable histoire de la mort de M. le comte de Romanes, il s'indigna contre la bêtise de ce magistrat. Jamais une affaire criminelle n'avait été si mal menée. C'est que M. Lemarchand, qui n'était certes pas une bête, n'avait pu mettre de côté, en véritable magistrat, son ressentiment contre madame de Romanes. Il avait d'ailleurs eu le tort irréparable de l'appeler à son cabinet, comme la première venue; son autre tort, non moins irréparable, ç'avait été de jeter mademoiselle de Luzzi à Saint-Lazare.

C'est que M. Lemarchand, qu'une haute faveur politique avait appelé à Paris, avait traité la capitale

en pays conquis, voulant mettre tout à feu et à sang, dans ses visions rouges.

Aussi qu'arriva-t-il ? C'est que pour reconnaître son talent de pénétration et son caractère d'impartialité, on le renvoya au fond de la province pour qu'il fût bien oublié.

On voit que l'*éventail brisé* brisa la carrière du juge d'instruction. Brisa-t-il les liens fragiles de son mariage ? On se demande aujourd'hui si madame Lemarchand embrasse son mari sur la joue souffletée ? N'a-t-elle pas plutôt choisi une autre joue ?

II

OU L'ON RETROUVE IL SIGNOR SAMARINI

Samarini ne fit pas mieux son chemin. Il avait dit bien souvent à Régina qu'elle était son ancre de salut dans la tempête de la vie parisienne.

— Une ancre d'argent, avait-elle fini par dire. Cela se brise quand la tempête devient trop forte.

Et elle pleurait.

Quand elle finit par se consoler, grâce à sa rencontre avec M. de Corcy, — une consolation toute pleine de larmes encore, car le passé jetait trop d'ombre sur le présent, — Samarini ne fit pas long feu.

Il joua désespérément, n'obéissant plus à son art

de dominer le jeu, se laissant prendre comme les mauvais joueurs par l'émotion et la colère, pressentant qu'il ne pourrait bientôt plus prendre sa revanche, s'il risquait son dernier enjeu.

Voilà pourquoi un jour il en arriva où en arrivent tous les mauvais joueurs; il magnétisa les cartes! Les cartes l'avaient trahi; il les trahissait en se créant une veine forcée, en faisant son jeu avec la dextérité d'un prestidigitateur. Il faut bien le dire : quels que fussent ses torts dans la vie, jusque-là il n'avait pas encore volé au jeu. Ses ennemis eux-mêmes le reconnaissaient beau joueur. Sourire au lèvres, quel que fût le coup, bouquet à la boutonnière, quand il ne voulait pas porter sa décoration de Saint-Maurice et Saint-Lazare.

Il ne se laissa pas prendre, comme on dit, la main dans le sac, mais on commença à s'inquiéter de lui voir prendre les cartes. Il comprit, lui qui était si fin, qu'il ne pourrait pas jouer plus longtemps ce jeu-là. Pour effacer tous les doutes, — car c'était dans le cercle le plus bruyant de Paris, — il joua un jour son vatout avec beaucoup de désinvolture et beaucoup de loyauté, en vrai grand seigneur.

Il perdit: « Décidément, dit-il en se levant, les cartes sont contre moi. Ze n'ai plus qu'à zouer le zeu des femmes. Tout compte fait, messeigneurs, z'ai perdu un million à Paris. Ze vais aller faire un tour en Italie pour cercer des soldats. Car ze suis de ceux qui n'engazent la bataille que s'ils sont armés de toutes pièces. »

Les membres du club les plus prévenus contre lui furent quelque peu désarmés, d'autant plus que

chaque fois qu'il venait de tenir les cartes, il avait dit en les caressant, mais sans les transposer : « Voyons, mes petites amies, laissez-moi vous magnétiser ce soir. » Tous les yeux étaient sur lui. Nul n'avait surpris la main de l'escamoteur. Il avait même dit, avec beaucoup de laisser-aller : « Ah ! si ze savais zongler avec les cartes comme avec les femmes ! »

Il avait en ce temps-là un ami qui ne jouait pas, M. de Monbrunoy, qui l'emmena chasser dans ses terres du Mâconnais. Samarini ne devait pas beaucoup s'amuser par là, mais il espérait faire un emprunt au jeune marquis. Aussi jamais invité ne fut plus charmant ; ce fut l'histoire éternelle du corbeau et du renard. Il fit l'éloge du château, il fit l'éloge des vignes, il fit l'éloge des bois. Et quels dithyrambes ! Quand les Italiens ont la flatterie sur les lèvres, c'est la langue d'or des meilleurs jours.

Toutefois, le corbeau ne laissa pas tomber son fromage.

Ce fut à peine si Samarini put emprunter à M. de Montbrunoy quelques billets de mille francs, de quoi brûler les cartes un jour de pluie, mais non pas de quoi braver la déveine en la combattant.

Samarini tomba de déchéance en déchéance. Ne pouvant plus magnétiser les cartes, il se retourna vers le piano. Il fit un rapide voyage à Londres, mais la reine Victoria ne voulut plus le recevoir, parce que le bruit de sa vie un peu trop fantasque était arrivé jusqu'à elle.

De Londres, il alla à Vienne où il avait passé plus

d'une saison somptueuse, caressé par toutes les femmes. Il n'en revint pas plus riche à Paris. Ce fut alors que ce beau joueur en toutes choses devint le pire des joueurs, allant de Paris à Monaco, trouvant des « combinaisons » pour faire sauter la banque de Wagatha Ier, roi de Monte-Carlo ; mais ce fut toujours lui qui sauta. Au fond, c'était l'argent de ces demoiselles qui sautait, car il avait eu l'art de persuader toutes les filles à la mode qu'il était trop malheureux avec elles pour ne pas être heureux au jeu avec leur argent.

Ce train de vie ne dura pas longtemps. Samarini revint jouer dans les petits cercles de Paris. Cette fois il trouva des « combinaisons » pour avoir raison des cartes rebelles.

Mais ces « combinaisons-là » sont percées à jour et conduisent fatalement au troisième dessous l'homme de génie qui les trouve.

Il fit alors argent de tout pour nourrir les cartes. Les cartes obéirent à sa main pendant quelque temps ; mais il ne jetait pas toute voile dehors, de peur d'être surpris dans son jeu. Pour se fortifier une dernière fois sur le terrain mouvant de la vie parisienne, il tenta un mariage, tout étonné encore de n'avoir pas convaincu, — en secondes noces, — madame de Romanes.

Les femmes qui font des mariages firent passer devant lui quelques Agnès plus ou moins dorées et quelques vieilles façades plus ou moins badigeonnées. Mais Samarini était de ceux qui voudraient prendre la dot sans se charger de la femme.

Il continuait donc son genre de vie au jour le jour,

comme font tant de gens à Paris, sans être sûr du lendemain.

Mais on pouvait juger qu'une grande catastrophe frapperait, avant courte échéance, cet homme promis à une meilleure destinée par sa naissance, par sa figure, par son intelligence.

Il jouait toujours la nuit, et ne se montrait plus guère le jour. Quand, çà et là, il voyait passer madame de Romanes, il s'écriait : « Ah ! celle-là, ze l'ai bien aimée ; mais ze l'ai bien outrazée. »

Il ne désespérait pas de la ressaisir encore ; mais il sentait qu'elle ne l'aimait plus. Il ne voulait pas qu'elle fût heureuse avec un autre, aussi jurait-il que sa vengeance serait terrible. Souvent il disait entre ses dents : « Prends garde à toi, Rézina ! »

Cela voulait dire : « Prends garde à moi ! »

III

CHANGEMENT A VUE

Quand madame de Romanes fut enfin délivrée des anxiétés de la cour d'assises, quand elle put espérer que l'opinion publique, qui l'avait poursuivie par les accusations de meurtre de son mari, lui était redevenue favorable, elle respira pour la première fois. Elle tomba agenouillée et elle remercia Dieu.

— Je ne croyais plus à la justice, dit-elle, mais je

vois bien que Dieu se montre dans les grands jours.

Mais Régina sentit trop qu'elle n'était pas délivrée des remords de ses passions.

L'image de Samarini était toujours là qui accusait son cœur, qui accusait son âme, qui accusait sa conscience d'épouse et de mère.

Le repentir lui revint plus âpre, plus profond qu'en ses jours de larmes. Dieu seul console, Dieu la consola; la religion a cela de beau qu'on y jette son âme éperdue, et qu'on la retrouve plus blanche.

Un jour, tout éplorée encore, madame de Romanes murmura :

— Enfin, l'image de cet homme s'est effacée de devant moi.

C'est qu'en se retournant vers Dieu, elle s'était retournée vers ses enfants.

Ce fut dans le cortège des plus beaux sentiments qu'elle partit un jour de Paris avec madame Ramée, pour aller, comme elle le disait, faire pénitence au château de la Sibylle, après avoir envoyé dix mille francs pour les pauvres à la mairie du XVIe arrondissement.

Le monde parisien qui lui avait été très sévère lui redevint meilleur : on se rappela les torts de son mari, on lui pardonna presque ses jours d'égarements avec un amant indigne d'elle, car nul jamais n'avait méconnu son cœur. On effaça volontiers du livre de sa vie sa première équipée avec le prince Marioni, en disant que la calomnie a frappé toutes les femmes un peu bruyantes qui sèment la jalousie sur leur chemin. Certes, on n'allait pas jusqu'à faire maintenant une sainte de Régina, mais comme elle

était bien décidément séparée de Samarini, on oubliait presque les hontes de cette passion.

Aussi, à peine fut-elle arrivée à la Sibylle, que son ami le général lui écrivit cette petite lettre :

« Ma belle amie, un peu plus, j'irais moi-même vous dire combien je suis heureux des regrets qui vous suivent là-bas ; vous ne vous imaginez pas combien les plus mauvaises se sont retournées vers vous. On parlait bas quand on parlait de vous, maintenant on parle tout haut. Vous savez que c'est ma manière, parce que c'est la bonne. Il n'y a plus personne pour vous accuser.

« On reconnaît que vous avez été marquée au doigt de la fatalité. On ne doute pas que l'hiver prochain les portes les plus fermées ne vous soient ouvertes. Vous savez que vous pouvez compter sur mon bras, comme vous pouvez compter sur mon cœur. J'espère bien aller passer un quart d'heure à la Sibylle... Votre belle amie *** ira ces jours-ci pour vous conter les menus scandales du monde où nous vivons. Ce qui me dispense de vous faire moi-même cette petite gazette. J'ai dîné chez elle en bien mauvaise compagnie, deux ministres et deux sénateurs, cela veux dire qu'il y avait des femmes. Car il est bien entendu que les hommes politiques ne poursuivent leur carrière que pour mieux faire la roue devant les femmes. S'il n'y avait pas de femmes sur la terre, il faudrait supprimer le chant de Salomon : Vanité des vanités, tout n'est que vanité. Pour moi, j'aimerais mieux vous chanter le Cantique des Cantiques du susdit Salomon, mais vous n'écoutez plus cette musique-là. » VOTRE BON-DIABLE. »

— Oui, mon Bon-Diable, dit madame de Romanes en lisant cette lettre. Un brave cœur, ce général; on voit qu'il m'aime bien.

Elle passa la lettre à madame Ramée qui lui dit :

— Il vous aime peut-être trop, ma chère Régina, mais il se résigne en ami de ne pouvoir être un amant. Il faudra lui dire de venir. Il me semble qu'il est de ma famille et de la vôtre, tant j'ai de plaisir à le voir.

— Vous devriez l'épouser, Blanche.

— Vous êtes folle !

— Pas si folle que ça.

Le lendemain, la comtesse attendait une lettre de M. de Corcy : elle fut très désagréablement surprise de recevoir une lettre de Samarini.

— Je ne la lirai pas, dit-elle.

Et elle jeta la lettre au feu. Mais elle la jeta mal : la lettre tomba au-devant de l'âtre, et madame Ramée la surprit qui prenait les pincettes :

— Tenez, ma chère Blanche, voilà une lettre qui ne veut pas aller au feu.

— Quel est donc ce mystère?

— Ma foi, brisez le cachet.

Et madame de Romanes présenta la lettre de Samarini au bout des pincettes.

— Lisez, je n'ai plus de secret pour vous.

— Non, dit Blanche, jetez la lettre au feu ; pourquoi vous occuper de cet homme, qui vous a fait tant de mal ?

Régina ne se fit pas prier, elle allongea la pincette jusque dans les flammes :

— C'est triste, murmura-t-elle, de voir comment les amours finissent.

— Pas si triste que ça, dit Blanche, puisque les amours, pour vous, finissent quand elles recommencent.

— Qui sait !

— Oh ! je ne doute pas de M. de Corcy : celui-là ne vous trahira pas, il vous aime à la vie et à la mort.

Il se fit un silence entre les deux amies, Régina ne put s'empêcher de se retourner vers son amour perdu, pendant que le feu dévorait la lettre de Samarini.

Son cœur avait été si bien pris par cet homme, qu'elle eut comme un retour vers les joies évanouies. Elle ne se rappela plus que le Léo des jours de fête, Léo tout éperdu de passion, tombant à ses pieds après les extases du piano.

Mais cette bouffée ne fut qu'un nuage, elle tressaillit et trembla de retomber encore sous ce joug adorable et odieux, elle embrassa Blanche, en lui disant :

— Et pourtant, je l'ai bien aimé !

Si madame Ramée n'était pas survenue, qui sait si madame de Romanes n'eût pas lu la lettre de Samarini, cette lettre qui ne voulait pas brûler.

O mystère des passions !

Heureusement, le lendemain, on apporta à Régina une lettre de M. de Corcy. Cette lettre, tant attendue, fit oublier celle de Samarini. Régina compara les deux styles, et reconnut que Samarini ne la prenait que par les sens avec les phrases violentes, brisées et voluptueuses, tandis que les mots

de M. de Corcy étaient des battements de cœur.

— C'est égal, se disait à elle-même madame Ramée, il me faut bien veiller sur elle.

IV

PAUL ET VIRGINIE

Gontran vint voir sa mère à la Sibylle dans l'idée de n'y passer que huit jours. D'où vient qu'au bout d'un mois il y était encore? Etait-ce bien l'amour filial? Certes, il était revenu à sa mère de tout son cœur; il lui semblait que le comte de Romanes avait pardonné à sa femme, depuis que par delà le tombeau il voyait la mère et le fils reconciliés par l'amour maternel et l'amour filial.

Ce n'était pourtant pas la mère qui enchaînait le fils au château de la Sibylle.

Gontran n'avait pas été peu surpris de reconnaître là cette jeune fille qu'il avait vue et revue au jardin du Luxembourg. C'est que, pendant longtemps, il avait été séparé d'Élisabeth, c'est qu'elle avait traversé une métamorphose radieuse comme la chenille qui devient papillon.

Quand madame de Romanes l'avait conduite à Arcachon, elle comptait bien que les deux enfants s'embrasseraient sous ses yeux comme au temps de son enfance; mais Élisabeth, retenue par un violent mal de dents, n'avait pas quitté l'hôtel à la première

visite de Régina à l'Ecole maritime. On se souvient du froid accueil de Gontran que son oncle avait mis en garde contre sa mère, ce qui l'empêcha d'aller voir Élisabeth. Si bien que depuis longtemps déjà le fils de madame de Romanes n'avait pas rencontré son amie d'enfance.

Quand il reconnut au château de la Sibylle la jeune fille du jardin du Luxembourg, ce fut comme une révélation. Il n'en faut pas plus pour allumer un jeune cœur. Élisabeth ne demandait peut-être pas à être aimée, mais elle demandait à aimer.

Dès qu'ils se revirent tous les deux, il ne leur fallut pas se parler pour se comprendre. Tout d'ailleurs les jetait plus profondément dans ce jeune amour tout couronné par l'aube virginale. Gontran avait commencé son roman de jeunesse par la fin, mais ce fut avec une vraie joie, qu'il en lut enfin les premières pages. Le libertin d'occasion n'avait pas gâté l'amoureux, aussi retrouvait-il son cœur tout entier pour aimer Élisabeth.

Daphnis et Chloé n'eurent pas des amours plus naïves ni plus rustiques. Gontran était redevenu timide comme avant ses aventures ou plutôt ses mésaventures galantes. Ils se promenaient tous les deux à travers le parc, effeuillant des marguerites, lisant *Paul et Virginie*, parlant de tout, sans se parler de leur amour.

Mais suivons-les par le verger et par le parc, un matin qu'ils vont à la découverte du printemps.

Le printemps se tient coi, il tressaille encore sous les giboulées. Nous sommes à la fin d'avril. Il a neigé hier, il a grêlé ce matin. Mais quand le soleil perce

les nuées, il baise la terre d'une lèvre ardente. Dans ses tressaillements, la nature entr'ouvre ses mains pleines de fleurs rustiques. Les pruniers, les pruneliers, les cessiers, les poiriers, les cerisiers lui font des bouquets épanouis. Il semble que des géants vont passer pour en cueillir. Mais ces bouquets ne sont-ils pas encore des flocons de neige? Non, puisque voici parmi ces arbres en fleur les pêchers tout roses.

— C'est le bouquet de mariée du printemps, dit Gontran.

Élisabeth rougit. Elle répond de travers. Elle dit que les paysagistes n'aiment guère ces premiers tableaux, parce qu'ils désespèrent de rendre ces blancheurs virginales sur les fonds des fraîches verdures si doucement nuancées : les luzernes vivaces, les sainfoins délicats, les blés qui se sont reposés l'hiver, mais qui repartent à toute vapeur, les avoines qui percent à peine la terre.

Élisabeth peint à l'aquarelle. Elle est de l'école de Corot et de Chintreuil, les vrais poètes de la nature à ses premiers sourires. Ils trouvaient sur leurs palettes toutes ses virginités de couleurs printanières.

Les pommiers retiennent encore leurs fleurs parce qu'ils craignent plus que les autres arbres à fruits les fatales gelées blanches. Les pommiers étoilent les prés depuis tout un mois, comme les marguerites. La pervenche marque ses beaux yeux sur les rochers et sous l'aubépine encore paresseuse.

Gontran rappelle ce vers du poète :

La pervenche, œil des bois que le buisson protège.

— C'est vous, Élisabeth, qui avez deux pervenches sous vos cils.

Élisabeth baisse les yeux.

— Voyez là-bas, comme la violette arrête au passage toutes les filles rustiques qui vont à leur vigne ou qui viennent de planter des pois. O violette orgueilleuse qui joue à la modestie pour mieux tromper son monde ! En effet, où ne va-t-elle pas cette fille un peu légère, qui se niche à la fois dans le corsage des femmes du monde, des coquines et des paysannes. Il est vrai qu'à ses jours perdus elle fleurit pour le pâtre amoureux.

— Ces jours-là, elle a bien raison, murmure Élisabeth en effeuillant une marguerite.

— Vous aime-t-on ?

— Pas du tout.

Élisabeth a rougi légèrement comme les aigrettes de la marguerite qu'elle vient d'effeuiller. Gontran lui demande si c'est bien vrai, « ce mensonge-là ».

On est passé du verger dans le parc.

Les arbres donnent à peine signe de vie ; ils semblent encore emprisonnés dans l'hiver. Le chêne et le hêtre gardent stoïquement leurs feuilles sèches, ce qui donne encore un ton chaud au paysage. Le peuplier, cet arbre canaille qui tout à l'heure dévorera tant de surface en dessus et en dessous, attend encore le chant du départ, comme l'orme, le frêne et autres refroidis; mais son frère aîné, le peuplier d'Italie, ce patricien, jette d'une branche prodigue l'or de ses feuilles, qui tout à l'heure se changera en vert, non pas tout à fait le beau vert émeraude du sorbier, qui a déjà revêtu sa parure. Les aubépines n'attendent plus que leur quart d'heure.

— Un rayon de plus, elles éclateront dans leurs robes blanches et roses, dit Gontran.

Le bouleau, quoique très discret, hasarde ses premières feuilles. Élisabeth dit qu'il lui rappelle les arbres transparents si finement touchés par les maîtres du moyen âge et de la Renaissance, dans les arrières-plans de leurs panneaux religieux.

— Ainsi font les saules pleureurs, dans leur grâce efféminée, remarque Gontran.

C'est surtout par le marronnier que s'accentue le printemps : le marronnier est le moins frileux des grands arbres, il risque à la fois sa feuille et sa grappe ; le tilleul le suit de près, mais moins fier, à peu près comme le sycomore : ce sont des touches de palette dans les tons glauques ou vert-de-gris.

Les arbres verts : thuyas, pins, cèdres, houx, buis, hier encore les dominateurs de la saison, s'effacent peu à peu dans les demi-teintes ; c'est que les verdures nouvelles leur font une ombre mortuaire ; ils reprendront leur revanche dans leur ascension rapide, presque cachés par les pousses éclatantes des arbres à feuilles perdues.

— Adorable promenade ! s'écrie Gontran en regardant Élisabeth ; vous ne vous imaginez pas comme je suis heureux dans cette renaissance de la nature.

— Oui répond-elle, on croirait qu'on va lire un roman nouveau.

Gontran s'étonne de ce mot dans la bouche d'une ingénue.

— Vous lisez donc des romans?

— Oui, ma marraine m'en a donné quelques-uns,

en disant qu'il fallait nourrir les illusions au lieu de les tuer.

— Et comment vont vos illusions?

— Mal.

— Quand retournez-vous à Paris?

— Ces jours-ci, mais je reviendrai.

Beaucoup de monde était arrivé au château : M. de Corcy, le général, un ami de M. de Corcy, madame de Marville, une duchesse bien connue qui s'était réconciliée avec Régina, d'anciennes amies de la Touraine rappelées pour la première fois depuis la mort de Fernand.

Madame de Romanes semblait déjà fêter ses fiançailles avec M. de Corcy. On ne songeait donc guère à Gontran, non plus qu'à Élisabeth. Ils avaient toute liberté de se promener à certaines heures et de poursuivre doucement leur rêve.

Régina aurait dû être la première à voir cet autre abîme qui se creusait sous ses pieds, mais elle était aveuglée par l'éblouissement de sa nouvelle existence. Il lui semblait que sa vie recommençait d'autant mieux qu'elle se retrouvait dans sa beauté luxuriante un instant flétrie.

V

LES ROSES REMONTANTES ET LES ILLUSIONS CONGUGALES

Les femmes qui n'ont que la beauté du diable passent avec la rapidité d'un feu de la Saint-Jean, ne laissant que fumée autour d'elles; au contraire, les femmes qui sont belles par l'harmonie des lignes sont éternellement belles, belles jusqu'à la mort, belles au delà du tombeau par le souvenir qu'elles ont imprimé :

Comme on voit au jardin la rose remontante,
Redonner à l'automne une fleur éclatante,
La beauté se retrouve en plus d'une saison.
Comme on voit au matin l'aurore aux doigts de roses
De son divin baiser enflammer l'horison,
L'amour sur la beauté fait refleurir les roses.

On a plus d'une fois comparé certaines beautés pâlies et effacées aux ruines de Palmyre. Ruines si vous voulez, mais ce sont des ruines majestueuses qui imposent encore l'admiration.

Madame de Romanes n'en était pas encore aux ruines de Palmyre, elle refleurissait comme les roses remontantes.

C'est qu'elle avait la beauté des lignes. C'est qu'elle avait un sang endiablé comme son père le colonel, un diable-à-quatre s'il en fût.

Aussi rien n'entamait cette nature généreuse, pas plus le chagrin que le plaisir. C'était la luxuriance dans tout son éclat impétueux. Certes, elle ne portait plus cette jeunesse altière, qui avait fait envie à toutes les femmes pendant plus de dix ans. Elle en était à sa seconde manière : figure plus grave, mais non moins attrayante, sous les premières pâleurs, avec l'accent de la passion, l'œil plus profond, avec ses dessous bistrés. Aussi disait-on qu'il était impossible de voir cette femme impérieuse sans l'adorer ou la haïr ; chacun voulait qu'elle fût à soi, qu'elle ne fût pas à un autre.

C'était le jeu du général, mais le général n'avait plus d'assez bonnes cartes à jouer.

Pendant toute la saison passée à la Sibylle, Régina sembla reconquérir plus de charme que jamais. Aussi M. de Corcy, qui y était arrivé d'un air quelque peu dégagé ou quelque peu indécis, en homme qui ne sait jamais quel parti prendre, quitta-t-il le château plus amoureux encore qu'aux meilleurs jours.

Le jour des adieux, madame Ramée dit à son amie : « — Cette fois-ci, je n'en doute plus, il y a promesse de mariage entre M. le baron de Corcy et madame la comtesse de Romanes. — Dieu vous entende ! » dit Régina.

Le même jour, à la même heure, au même instant, dans les profondeurs du parc, Gontran de Romanes appuyait sur son cœur la tête adorée d'Élisabeth. I1

y avait aussi promesse de mariage, — entre le frère et la sœur.

Élisabeth pleurait de joie et remerciait Dieu. Mais Dieu était-il là ?

Quand M. de Corcy fut de retour à Paris, il mit tout en œuvre pour que son mariage avec Régina ne fût pas retardé.

On sait qu'il était premier secrétaire d'ambassade ; comme il avait peur d'être envoyé outre-mer, il alla prier le ministre, qui était son ami, de ne pas l'exiler plus loin que Rome ou Constantinople, deux pays bien choisis pour passer la lune de miel.

Il lui confia son amour indomptable pour la comtesse de Romanes.

Le ministre qui vit là un des coups de la destinée, se garda bien d'exprimer son opinion sur Régina : il avait vu tant de mariages s'annoncer bien qui finissaient mal, qu'il pouvait admettre qu'un mariage qui commençait mal finirait bien.

Quoique le ministre ne fût pas très matrimonial, et qu'il eût peur de quelque nouvelle équipée de madame de Romanes, il promit Rome à son ami, tout en lui conseillant d'être un mari intraitable.

— Vous vous aventurez là, dit-il, avec la plus charmeuse et la plus terrible des femmes. C'est votre affaire. Mais, puisque vous allez à Rome, dans le pays de Lucrèce, faites-lui filer de la laine pour qu'elle file doux.

Le même jour, M. de Corcy rencontra M. Arthur Wallon-*Jutice-informe*, qui était aussi un de ses amis. Naturellement Arthur Wallon savait déjà l'histoire.

— Ah çà, tu ne me dis pas que tu te maries.

— Je te le dirai le lendemain. Et toi ?

— Ah, mon cher, il faut bien faire une fin : moi aussi je me marie.

— Eh bien, dans ce mariage-là, je plains le mari.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que le mari saura trop ce que fait la femme, même si elle ne fait rien de mal, ô grand dénicheur de secrets !

— Oh ! ma femme n'aura pas de secrets pour moi, parce que je lui dirai tout.

— Eh bien, mon cher, je ne te conseille pas de te marier ; il faut aimer sa femme, mais il faut toujours laisser un mystère entre elle et soi, si on ne veut pas qu'elle laisse un mystère entre soi et elle. Qui épouses-tu ?

— Une merveille d'innocence et de candeur, mademoiselle de Cerville.

— Ah ! oui, je la connais.

— Oui, je l'ai vue chez sa tante, la douairière. Elle sort du couvent.

Et M. de Corcy se dit à lui-même :

— Pour la seconde fois.

— Oui, dit M. Arthur Wallon en se frisant la moustache, elle sort du couvent. J'aime mieux cela que si elle venait de danser le cotillon.

Et on se donna la main en se disant au revoir :

« Oh ! les illusions ! pensa M. de Corcy, — qui lui-même n'avait pas de quoi se friser la moustache. — Voilà un viveur qui s'imagine avoir mis la main sur une rosière : or, cette demoiselle de Cerville n'est rentrée au couvent l'an passé qu'après avoir été mettre au monde, en Angleterre, un enfant de « père

inconnu ». Cela devait arriver à ce curieux qui croit tout savoir. »

Naturellement, pendant que M. de Corcy faisait ces réflexions, M. Arthur Wallon se disait : « Ce pauvre diplomate! faut-il avoir peu de diplomatie pour épouser une femme qui a tant fait parler d'elle! »

VI

LA TASSE DE THÉ

Plus de six mois se sont passés.

La comtesse de Romanes était retournée à Paris tandis que M. de Corcy était allé à Constantinople. Il en revint bien vite. Vue dans le lointain, Régina lui semblait plus belle encore.

Or voici qui les mit officiellement dans les bras l'un de l'autre.

C'était par une de ces rudes journées d'hiver qui jettent dans les cœurs la désolation des désolations. Point de soleil; à peine une lumière mortuaire de dix heures à deux heures. Le froid vous saisit et ne vous permet pas de respirer, à moins que vous ne vous nichiez au coin du feu. Vous semblez partout porter le deuil de vous-même. On s'indigne contre l'hiver, on aspire au Sahara, on rêve aux étés per-

pétuels de Monaco, on donnerait Paris pour deux sous, à moins qu'on ait la fureur de patiner au bois de Boulogne.

Il y avait pourtant quelqu'un ce jour-là qui n'en voulait pas à l'hiver. C'était la comtesse de Romanes. C'est qu'elle avait dans l'âme un soleil intérieur; après avoir désespéré de tout, elle reprenait du cœur à la vie depuis que l'amour lui était revenu.

Elle était deux fois heureuse, non pas seulement de l'amour revenu, mais de l'amour parti. Elle se sentait libre de son passé; l'odieuse chaîne qui la rivait à Léo, elle l'avait enfin brisée.

Aussi elle se promenait allègre et souriante de sa chambre à coucher à son petit salon, de son petit salon à sa serre, en se sentant victorieuse d'elle-même, quoiqu'elle fût retombée sous le despotisme d'un autre amour.

Elle ne pouvait plus comprendre cet esclavage de tant d'années, qui l'avait humiliée chaque jour de sa vie, elle qui était née si fière et si hautaine.

— Oh! cet homme, disait-elle, en se détournant avec horreur de son souvenir. Cet homme, qui m'a pris dans mes meilleurs jours de beauté. Cet homme, qui a été mon maître. Cet homme, qui m'a piétinée!

Et elle s'étonnait de cette puissance inouïe d'un étranger sans feu ni lieu, sans foi ni loi.

Elle ne pouvait s'empêcher de le comparer à celui qu'elle attendait, mais il n'était que midi et il ne devait venir que le soir à onze heures.

La comtesse avait toutes les émotions d'une jeune fille à son premier amour. Quand la passion nous

reprend, quel que soit notre âge, elle a tous les enchantements de la jeunesse. Elle nous revient avec les aubes lumineuses, les buissons neigeux, les illusions magiques, les parterres de roses, les arcs-en-ciel et les éblouissements.

Madame de Romanes ne s'était jamais sentie si jeune, il lui semblait qu'elle eût jeté sa robe aux orties pour prendre un bain de Jouvence, toute couronnée de primevères.

Vingt fois depuis une heure elle avait pris une lettre dans son enveloppe pour la relire, tout en la respirant. Une vraie fête pour les yeux et pour son cœur.

« Je vous aime, je vous aime, je vous aime ! Vous êtes la charmeuse des charmeuses. Jusqu'ici je ne savais rien de mon cœur, je me moquais de tout avec le plus beau scepticisme, mais j'ai abdiqué, je ne me sens bien qu'à vos pieds. Si je ne pouvais y vivre, j'y voudrais mourir. Le croiriez-vous, Régina, après des heures de folle joie je suis. saisi d'une tristesse profonde. C'est que j'ai peur de vous perdre ; vous m'aimez, mais m'aimerez-vous ? Ce que je veux de vous, Régina, c'est tout un siècle d'amour ; j'ai peur du lendemain, vous avez fait le désert autour de moi ; je me sens seul, moi qui vivais il y a huit jours dans tout un monde bruyant. Si vous ne m'aimiez plus, je me croirais dans un tombeau. Moi qui riais de Werther, je me sens romanesque comme lui. Régina, Régina, aimez-moi pour moi, je voudrais mourir de vous avec vous, ou plutôt vivre dans le charme adorable de votre beauté, sous vos yeux, qui sont pour moi le ciel. Je ne veux pourtant pas faire

des phrases. Je me moquais des romans, mais je sens bien que tout homme a un roman dans le cœur. Celui-là je veux le lire dans vos beaux yeux.

» *Donc, c'est dit, ce soir, à onze heures, vous me donnerez enfin cette tasse de thé que je veux boire à vos pieds, tout en écoutant votre voix qui est une musique, tout en contemplant votre beauté qui prend mon âme, car je ne vis plus que par vous et pour vous.*

» Edmond de Corcy. »

— Il est charmant, dit la comtesse.

Elle avait dit le même mot à chaque lecture du billet.

C'est qu'elle ne doutait pas qu'elle ne fût décidément bien aimée.

Elle avait senti la passion dans cette phrase : « Après des heures de folles joies, je suis saisi d'une tristesse profonde. »

C'est la marque, pensait Régina. Et moi aussi, quand j'aimais l'autre, je passais de la gaieté la plus profonde à la mélancolie la plus noire.

Et après un silence : « Mais je veux qu'il soit heureux, je me ferai plus belle et plus douce que je n'ai jamais été; je veux être pour lui la femme idéale. »

Régina, qui était dans sa chambre à coucher, se mira au-dessus de la cheminée, devant un feu ardent qui l'avait un peu trop happée, aussi, — la femme idéale, — ne se trouva-t-elle pas idéalement belle, elle se remit un peu de poudre de riz et s'éventa avec son mouchoir.

Elle n'était pas contente de sa figure : « Je ne suis

pas en beauté, aujourd'hui, mais le soir me réussit mieux. »

Elle ne voulait pas sortir ce jour-là, d'abord à cause du froid, mais surtout parce qu'elle voulait savourer dans la solitude tout le charme de son amour. C'était pour elle une vie nouvelle, qui ouvrait les portes d'or d'un horizon inespéré. Depuis longtemps, elle s'imaginait que tout était fini pour son cœur, mais sa rencontre imprévue avec Edmond de Corcy lui avait redonné les cartes en mains. Si elle jouait bien son jeu, elle retrouverait tous les plaisirs de la seconde jeunesse. Ce jeune homme, qui l'aimait, effacerait jusqu'au souvenir de cet infâme Léo, qu'elle avait adorée, mais qui était sa honte et qui était devenu sa haine. Elle avait trop souffert dans son orgueil pour lui pardonner jamais ses brutalités et ses insolences. Edmond de Corcy serait sa revanche. Il avait toutes les exquisités d'un galant homme : cœur d'or, esprit charmant, enthousiaste pour tout ce qui est bien, avec une pointe de raillerie, pour ne pas tomber dans la bêtise de ceux qui prennent tout pour de l'argent comptant.

Quoique la comtesse de Romanes fût heureuse d'être seule ce jour-là, elle finit par demander ses chevaux, tant elle avait peur de ne pas voir finir la journée. D'ailleurs, puisqu'elle voulait la solitude pour rêver à son amoureux, ne serait-elle pas seule dans son coupé? Tout en faisant un tour de Bois, elle regarderait toutes les femmes, en pensant qu'aucune d'elles n'aurait le bonheur à si courte échéance. Et puis, qu'était-ce que le bonheur des

autres en face du sien? Parmi tous les amoureux, un seul était-il digne d'être comparé à Edmond de Corcy. Qui donc avait sa fierté, son grand air, son charme pénétrant?

Au Bois, Régina rencontra quelques femmes de ses amies, mais ces femmes qu'elle aimait la veille, d'où vient qu'elles lui devenaient étrangères? A peine si elle leur accordait au passage un léger signe de tête. Naguère elle se fût penchée pour leur dire bonjour. C'est que l'amour tue toujours l'amitié. Dans son effroyable égoïsme il ne laisse rien debout devant lui ni derrière lui. Il dévaste le passé et dévore l'avenir.

Régina rentra à l'heure du dîner. Elle se mit à table et mangea du bout des lèvres. Elle dîna surtout d'un roman nouveau qui la mena jusqu'à neuf heures. Elle fermait le livre, elle le rouvrait. Elle le trouvait ennuyeux, mais elle s'y obstinait, cherchant çà et là quelques sentiments en harmonie avec les siens ou quelques paradoxes irritant son esprit.

A neuf heures, elle se mit à sa toilette nocturne, — tout en blanc, — un nuage, je ne sais quoi de chimérique. Cheveux à demi dénoués, corsage Pompadour, bras à demi nus, — madame de la Popelinière attendant le duc de Richelieu.

Régina, s'impatientant de voir marcher si lentement les aiguilles de sa pendule, se mit au piano et joua tous les airs aimés. C'était autant de visions qu'elle envoyait au-devant de son amoureux. Tout un cortège d'harmonies.

Onze heures sonnèrent. S'il allait ne pas venir!

Et pourtant, ne l'attend-elle pas avec des battements de cœur ? N'est-elle pas belle entre toutes les plus belles ? Cette chambre à coucher n'a-t-elle pas toute une atmosphère de passions poétiques ? Ce beau feu qui éclate ne va-t-il pas chanter sa bienvenue ?

La comtesse n'a pas oublié un admirable petit tête-à-tête japonais, pour le thé promis. La cafetière est là, qui, elle aussi, va chanter sa chanson, une jolie cafetière d'argent, un bijou du dix-huitième siècle. Qui donc recueillera tous les jolis propos, toutes les adorables choses qui vont tomber de la bouche des amoureux ?

Mais les voitures passent sans s'arrêter. C'est en vain que la comtesse de Romanes soulève à toutes minutes un des rideaux de ses fenêtres. Qui peut donc l'empêcher de venir ? Mais il viendra, elle n'en doute pas ; il aurait écrit une seconde fois s'il était empêché.

Voilà maintenant que la pendule va trop vite. Onze heures un quart. Un peu plus, Régina arrêterait les aiguilles.

Enfin, madame de Romanes entendit résonner le timbre.

— C'est lui, s'écria-t-elle.

Comme elle se regardait dans la glace, elle fut effrayée de se voir si pâle, — effrayée aussi des battements de son cœur.

— Cet homme-là me fera mourir. Je sens que je l'aime trop. C'est doux et terrible d'aimer ainsi. Je ne vais pas avoir la force de lui parler.

Elle entendait déjà le pas très accentué de celui qui avait sonné.

Elle marcha jusqu'à la porte de sa chambre pour se jeter dans ses bras dès que la porte s'ouvrirait.

La porte s'ouvrit.

Régina poussa un cri, recula de deux pas et tomba toute blanche sur le tapis.

Celui qui venait d'entrer, ce n'était pas Edmond de Corcy. C'était Léo.

Et Léo, l'œil égaré, les cheveux en désordre, le chapeau renversé.

— Rézina, dit-il à la comtesse qui venait de tomber à ses pieds.

Elle ne répondit pas.

— Rézina, reprit-il, relève-toi et sauve-moi.

Il prononça ces mots d'une voix stridente.

Ce ne fut pas ce qui rappela la comtesse à la vie. Mais il ferma la porte avec tant de violence qu'elle entr'ouvrit les yeux comme si un coup de tonnerre l'eût réveillée.

— Ze te dis, reprit Léo, que ze suis perdu.

Cette fois Régina se leva sans que Léo daignât lui tendre la main, tant il était tout à son désespoir...

— Léo, demanda la comtesse à son amant, qu'avez-vous fait?

— Ce que z'ai fait, madame, ce que z'ai fait, z'ai volé au zeu parce que ze n'avais pas d'arzent.

C'était une accusation jetée à Régina, car la veille encore il lui avait écrit pour avoir mille francs, — une aumône !

— Oui, madame, vous m'avez condamné à voler au zeu pendant que vous êtes là noyée dans les millions. C'est infâme.

— C'est vous qui êtes infâme.

— Ne dites pas cela, ou ze vous tue. Ce n'est pas tout... Comme on m'a dit que ze magnétisais les cartes, ze me suis levé, z'ai frappé d'un soufflet... Et comme le mot voleur courut sur toutes les lèvres, z'ai frappé d'un coup de poignard...

La comtesse, qui se tenait déjà à distance, recula avec horreur. Léo avait la main dans sa poche de côté. Il marcha vers la comtesse et fit briller tout à coup un poignard taché de sang.

— Voyez, madame, ce poignard. Vous le connaissez bien, n'est-ce pas?

Régina reconnut un petit poignard que Léo lui avait pris en lui disant : « Vous me le donnez. »

C'était sa manière de prendre.

— Vous êtes un misérable, dit madame de Romanes, voulant s'enfuir dans son cabinet de toilette. Si vous aviez du cœur, vous ne seriez pas là.

Léo parut étonné de la voir lui parler ainsi : il croyait retrouver l'éternelle Régina humiliée à ses pieds, enchaînée par la passion.

Mais il tenta de la dominer encore.

— Qu'est-ce que c'est que ces grands airs? t'imazines-tu donc que tu n'a pas été ma maîtresse? Tu as beau faire, ze t'ai marquée à mon nom.

Léo parla plus vertement encore, car il accompagna ce cri de colère d'épithètes que je n'ai pas l'habitude de faire imprimer.

Madame de Romanes se précipita dans le cabinet de toilette.

— C'en est trop ! dit-elle en voulant fermer la porte. Quand on est assez misérable pour voler au

jeu, ce n'est pas ceux qu'on a volé qu'on frappe, c'est soi-même.

Régina referma la porte sur elle et voulut pousser le verrou pour avoir le temps d'appeler ses gens; par malheur, comme elle espérait une heure mystérieuse avec Edmond de Corcy, sa femme de chambre seule était là; les autres domestiques dormaient ou se promenaient dehors.

Léo ne laissa pas le temps à la comtesse de pousser le verrou.

— En vérité, dit-il en jetant sur elle la porte du cabinet de toilette, tu te figures que tu n'es pas ençaînée à moi. Tout Paris sait que tu es ma maîtresse ; si ze suis traîné aux assises, peut-être à l'éçafaud, on ne prononcera pas mon nom sans prononcer le tien. Fuyons !

— Fuir avec toi !

Un inexprimable dégoût passa sur la figure de la comtesse. Son amour pour Edmond de Corcy effaçait dans son esprit les souillures de l'amour de Léo; elle se sentait à mille lieues de cet homme qu'elle avait tant de fois appuyé sur son cœur.

Il lui saisit brutalement la main. Elle cria, elle appela, elle sanglota.

— Ah! tu peux crier, dit Léo, le premier qui entre ze lui casse la tête. Ze ne suis pas venu ici pour filer le parfait amour. Tu va prendre en toute hâte tes diamants, pour venir avec moi.

— Je vous reconnais bien là? dit la comtesse en essayant de sourire, vous voulez les enlever sous prétexte de m'enlever. Ah! si vous pouviez me les voler...

Léo joua encore la dignité :

— Tais-toi Rézina, ze ne suis pas maître de moi !

La comtesse voulait cacher son effroi :

— Ah ! je n'ai pas peur de vous.

L'Italien changea de jeu :

— Résina! dit-il en adoucissant sa voix et en travaillant des yeux, Rézina! si tu savais comme ze t'aime !

— Monsieur, si vous saviez comme je ne vous aime pas.

— Rézina, tu mens, car ze sens que tu m'aimes touzours. Nous n'avons pas vécu si longtemps de la même passion pour en finir ainsi ; entre nous : c'est à la vie, à la mort.

— Ni à la vie, ni à la mort.

— Ze te dis que tu ne peux pas oublier toutes les zoies passées ; ces zoies-là nous reviendront ; fuyons en Italie; autre pays, autre existence. Te souviens-tu quand tu me parlais de l'amour à Naples ?

Et Léo qui ne doutait pas de l'argent de la comtesse, ajouta :

— Z'acèterai un palais à Venise, nous y vivrons dans l'oubli du monde, moi tout à ton amour, toi tout à tes rêves.

La comtesse trépignait d'indignation.

— Pouvez-vous parler ainsi, quand vous avez les mains tachées de sang.

Léo, continuait sa comédie amoureuse ; il tenta d'étreindre Régina, comme pour lui donner la passion.

Elle le repoussa victorieusement, car sa haine lui donnait de l'énergie.

Il se rejeta sur elle, mais à cet instant la femme de chambre arriva toute tremblante.

— Allez-vous-en, cria Léo, ce que nous faisons ici ne vous regarde pas.

— Restez! dit impérieusement la comtesse.

Léo courut à cette fille et la jeta dehors comme il eût fait d'un enfant.

— Sophie, sauvez-moi de cet homme.

— A merveille, dit Léo, c'est vous qui allez me livrer entre les mains de la zustice; mais tant pis pour ceux qui viendront, car z'ai un bon revolver et un bon poignard. Encore une fois, Rézina fuyons.

— Fuyez, monsieur, mon devoir est de rester chez moi et de prier pour vous.

— Rézina, ze te dis que ze ne peux pas vivre sans toi; si tu avais voulu être ma femme, nous serions heureux. Ze n'ai zoué que par désespoir, tu peux encore me sauver. Mais ne perdons pas de temps. Qui sait si dézà on ne me cerce pas cez moi. Tu penses bien que si on ne me trouve pas cez moi, on viendra me cercer ici.

Madame de Romanes regarda son amant d'un air de pitié.

— Et vous auriez la lâcheté de vous livrer vivant! J'aimerais mieux vous tuer.

Un silence terrible.

— Oui, vous tuer, vous tuer de ma main, vous tuer avec ce poignard, vous qui n'avez que le courage de frapper les autres.

— Et que ferais-tu quand tu m'aurais tué?

Madame de Romanes ne répondit pas. Léo lui ressaisit les mains.

— Eh bien, veux-tu mourir avec moi?

— Non, dit Régina froidement.

— Ze ne me tuerai pas, tu serais trop heureuse de redevenir libre. Że sens que la zalousie m'aziterait dans mon tombeau, car ze te verrais heureuse avec un autre. Non, non, ze ne me tuerai pas. Tu ne vois donc pas comme ze t'aime encore! Ze ne veux pas être seul, ni dans la vie ni dans la mort. Partons. Ze t'ordonne de me suivre, ou plutôt ze te supplie de ne pas m'abandonner.

Cette voix tyrannique s'était attendrie; la volonté se faisait prière. Mais Régina n'était pas émue par les paroles de celui qui avait été son maître et qui ne lui était plus rien.

Elle semblait ne pas écouter tant elle avait l'air distrait : c'est que son oreille et son cœur n'étaient pas là, elle croyait toujours entendre venir Edmond de Corcy. Qui donc l'arrêtait en chemin? Avait-il vu passer Léo? Attendait-il qu'il fût sorti? La comtesse marchait sur des charbons ardents.

Pour se délivrer des obsessions de son amant, elle finit par lui dire ceci :

— Ecoutez, Léo, croyez-moi, votre crime ne m'empêchera pas d'être votre amie, mais fuyez tout de suite, rien ne me coûtera, vous m'écrirez où vous êtes et je vous enverrai de l'argent. Pour votre voyage je vais vous donner trois ou quatre mille francs que j'ai là dans mon chiffonnier.

Si la comtesse eût parlé de cent mille francs, peut-être que l'Italien eût suivi son conseil; mais, pour si peu, il s'indigna et parla plus haut et de plus haut.

— Non, madame, ze ne veux pas de votre aumône : ce n'est pas avec de l'arzent que l'amour se paye. Ze vous ai donné mon cœur vous me devez le vôtre. C'est vous qui m'avez perdu en m'entraînant dans votre passion; eh bien, vous serez perdue avec moi. Je sais tous les mystères de votre vie; si ze suis appelé devant la justice, vous payerez pour moi, comme ze payerai pour vous.

Madame de Romanes laissa tomber de ses lèvres, pour la seconde fois, le mot : « Misérable ! »

Elle ne croyait pas qu'un homme quel qu'il fût, pût se montrer dans une telle ignominie.

Cette fois, comme il la menaçait en levant son poignard, elle retourna dans sa chambre à coucher, éperdue et toute désespérée.

Qui viendrait à son secours? c'était donc là le tête-à-tête qu'elle avait préparé!

Léo la suivit dans sa chambre, décidé à l'entraîner, la menaçant toujours.

La lettre d'Edmond de Corcy était restée ouverte sur une console. Léo aperçut cette lettre d'un œil jaloux; il la saisit, il la lut.

Régina voulut la lui arracher des mains, mais vainement. Il regarda sa maîtresse en ricanant.

— Ze comprends, dit-il.

Et s'approchant de la cheminée, il donna un coup de pied dans la cafetière d'argent, qui depuis une demi-heure déjà chantait la chanson de la bienvenue.

Après quoi, il saisit sur le marbre de la cheminée ce petit tête-à-tête japonais qui attendait le tête-à-tête des amoureux.

— Oh ! oh ! dit-il, on a changé tout cela.

Tout fut brisé d'un seul coup.

— Alors, il y a quelqu'un de cacé ici. Ze suis dézà mort et enterré. Oh ! monsieur de Corcy, si vous n'êtes pas un lâce, montrez-vous donc !

Ce mot : — lâche, — indigna madame de Romanes.

— Non, dit-elle, celui-là n'est pas lâche. S'il était ici, vous ne parleriez pas si haut.

— Vous savez bien que ze n'ai pas peur.

— Vous avez peur de tout le monde, vous avez peur de vous-même.

— Eh bien, ze ne conseille pas à votre M. de Corcy de mettre les pieds ici ; ze lui prouverai que c'est touzours moi qui suis le maître, à ce drôle.

— Et moi je lui prouverai que vous n'êtes qu'un voleur et un assassin, dit Régina, offensée.

Léo leva son poignard sur le sein de la comtesse :

— Tu veux donc mourir ! lui cria-t-il.

VII

UN MEURTRIER

Régina avait entendu le timbre résonner ; un pressentiment venait de l'avertir qu'Edmond de Corcy montait l'escalier.

En effet, il apparut soudainement à la porte, suivi de la femme de chambre, qui n'osa avancer.

Pour lui, ce fut le plus horrible des spectacles que la vue de cette femme qu'il adorait sous le poignard de cet abominable Léo; Léo, l'abjection de tous les hommes de cœur; Léo, l'opprobre de Régina.

Il se précipita vers lui.

— Lâche! lui cria-t-il.

Léo se sentit défaillir; il s'imagina que c'étaient déjà les gens de justice qui arrivaient; il pâlit et laissa tomber sa main armée.

Edmond de Corcy ne perdit pas de temps, il voulut saisir le poignard; mais quoique Léo chancelât sous la peur, il releva la main et frappa à tort et à travers, aveuglé par le désespoir, par la jalousie, par la terreur. M. de Corcy lui prit le bras dans une main de fer, il le désarma de l'autre main, puis...

— Ah! mon Dieu! s'écria madame de Romanes.

Elle retomba évanouie, comme au commencement de la scène.

Léo venait d'être frappé mortellement. Un seul mot sortit de ses lèvres : une grossière injure à celle qui l'avait aimé.

Seul, Edmond de Corcy était là, debout devant celui qui râlait et celle qui n'entendait plus rien.

La femme de chambre, tout éperdue, vint tomber agenouillée pour secourir sa maîtresse. Elle la croyait assassinée, parce que le sang avait jailli sur la robe blanche de Régina.

— Madame! madame! criait cette fille, revenez à à vous.

Et se tournant vers M. de Corcy elle lui dit :

— Ce monstre lui a donc donné un coup de couteau?

Le jeune homme, tout en voulant ne pas répondre, murmura d'une voix grave et voilée :

— Justice est faite.

Madame de Romanes rouvrit les yeux. Comme elle vit tout d'abord Léo qui s'agitait dans les dernières convulsions, elle reprit ses forces et se releva. C'est qu'elle ne voulait pas rester couchée à côté de de lui. Il lui semblait ainsi perpétuer son adultère.

— Enfin ! dit-elle en donnant la main à Edmond de Corcy, il a eu le courage de se tuer.

Le jeune homme fit un signe de tête pour détromper Régina.

— Pas un mot ! lui dit-elle.

Elle comprenait toute la gravité de la situation.

M. de Corcy venait de la délivrer de Léo, mais était-il bien dans son droit de légitime défense contre ce forcené qui n'en voulait qu'à elle-même ?

Et d'ailleurs, si la justice intervenait, que se passerait-il ?

Le bruit de cette affaire sanglante achèverait de la perdre. On dirait que deux amants se l'étaient disputée le poignard à la main.

Le timbre résonna une troisième fois. Madame de Romanes habitait un hôtel sans concierge, comme la plupart des hôtels nouveaux, où on a supprimé ce maître de la maison.

On sait que les gens de la comtesse avaient eu congé ce soir-là, moins la femme de chambre : une confidente forcée, à qui on ne confiait jamais rien, mais qui savait tout.

— N'ouvrez pas, dit la comtesse à Sophie.

On sonna une seconde fois, puis une troisième fois, mais la femme de chambre ne descendit pas. La porte n'en fut pas moins ouverte. Sophie avait dit aux autres domestiques qu'ils n'avaient à s'occuper de rien, puisqu'elle se chargeait d'ouvrir la porte si on sonnait. Mais le valet de chambre qui avait sa clef, venait de rentrer : il s'imagina que la femme de chambre n'entendait pas ; et comme il n'était pas bien au courant des habitudes mystérieuses de l'hôtel, il crut bien faire en allant ouvrir lui-même.

Qui pouvait donc venir si tard, puisqu'on n'attendait plus personne ?

La comtesse dit à Sophie d'aller voir si l'on n'entrait pas.

— Ah ! mon Dieu ! dit Régina, je suis sûre qu'on poursuit déjà Léo.

— Pourquoi donc ? demanda M. de Corcy.

— Pourquoi ?

La comtesse ne voulut pas avouer à son fiancé que Léo avait volé au jeu.

— Que sais-je, reprit-elle, il paraît qu'il a donné un coup de poignard dans une dispute de jeu... Ce poignard que vous avez encore à la main...

Madame de Romanes saisit l'arme toute sanglante et la jeta aux pieds de Léo.

— Que faites-vous, lui demanda M. de Corcy, est-ce que vous vous imaginez que je ne veux pas m'accuser de ce coup de poignard.

— Edmond, si vous dites un mot, c'est ma mort. Si vous vous accusez, je m'accuserai aussi.

Régina regardant M. de Corcy d'un regard profondément triste, lui dit, dans sa douceur irrésistible :

— Edmond, m'aimez-vous ?

— Si je vous aime !

— Eh bien, ne me tuez pas.

A cet instant un bruit de voix retentit dans l'escalier.

— Je suis perdue, murmura la comtesse.

Elle laissa tomber sa tête sur le sein de M. de Corcy.

— Ah ! dit-elle en le regardant encore avec toutes les forces de son amour, si ce poignard n'était souillé, je vous dirais de me frapper au cœur.

Régina ne s'était pas trompée, c'était la justice qui voulait saisir sa proie.

Un commissaire de police, accompagné de deux agents, entra dans la chambre de la comtesse, quoi que pût faire Sophie pour barrer le passage.

La comtesse s'était rapidement dégagée des bras de M. de Corcy pour se jeter à la rencontre du commissaire de police.

— Madame la comtesse, vous savez qui je cherche ?

— Je sais, monsieur, qu'un homme est venu ici tout affolé me disant qu'il s'était battu à coups de poignard, et qu'il voulait mourir sous mes yeux, car il voulait se faire justice lui-même.

Régina dit tout cela, lentement, de l'air le plus convaincu, quoique toute brisée par cette terrible demi-heure qui avait mis sa vie en péril et qui avait torturé son cœur.

Elle s'était remontée à force d'âme ; si bien que le

commissaire de police ne parut pas douter de ses paroles.

Cependant, tout en s'avançant vers le cadavre de Léo, il jeta un coup d'œil étonné sur M. de Corcy.

— Vous étiez témoin de cette scène, monsieur? lui demanda-t-il.

Son regard était devenu plus pénétrant.

La comtesse ne laissa pas au jeune homme le temps de répondre :

— A peu près, monsieur ; c'est-à-dire que M. de Corcy ouvrait la porte quand ce malheureux se frappait devant moi.

Et comme la comtesse avait reçu au front une légère atteinte du poignard quand Léo frappait à tort à travers, elle ajouta, pour convaincre le commissaire et surtout pour empêcher M. de Corcy de parler :

— Voyez, j'ai voulu l'empêcher de se tuer. C'est en détournant sa main que j'ai été blessée au front.

Ce mensonge épuisa les forces de la comtesse ; elle tomba assise sur son canapé, regardant Léo avec une terreur bien cachée. Si ce mort allait revenir à lui ! s'il allait dire la vérité ! s'il allait accuser M. de Corcy !

Jamais femme ne s'était trouvée dans un drame plus horrible.

Régina avait peur du silence, elle avait peur que le commissaire de police ne questionnât M. de Corcy.

La femme de chambre, qui était masquée par les deux agents, s'avança vers sa maîtresse croyant

qu'elle se trouvait encore mal. Elle prit un flacon sur la cheminée et le lui présenta.

— N'est-ce pas, Sophie, dit madame de Romanes, que les choses se sont passées ainsi.

— Oui, madame, dit cette fille qui n'avait pas bien vu.

La comtesse voulait, par cette interpellation, que Sophie, si elle était interrogée, n'avouât pas qu'elle avait vu le poignard dans les mains de M. de Corcy.

Sophie fut en effet interrogée :

— Vous étiez donc là ?

— J'y étais sans y être ; c'est-à-dire que je suis arrivée tout juste pour voir tomber M. Léo.

— A-t-il parlé ?

— Il a crié ; mais je ne sais pas ce qu'il a dit.

— Etes-vous bien sûr qu'il ait crié ?

La femme de chambre eut peur d'en avoir trop dit.

— Après ça, c'est peut-être madame qui a crié. Vous comprenez que tout le monde perdait la tête. Je ne suis pas bien sûre encore d'avoir retrouvé ma raison.

Le commissaire savait bien qu'un homme qui se tue ne crie pas. Aussi, se tournant vers M. de Corcy, il lui dit brusquement :

— Avez-vous entendu crier cet homme !

M. de Corcy ne voulait pas mentir, mais il ne voulait pas rejeter les dernières injures de Léo, il répondit :

— J'ai entendu crier madame de Romanes.

— Monsieur, reprit le commissaire, dites-moi toute la vérité ; dans votre esprit, M. Léon s'est-il tué ?

La comtesse se leva tout de son haut, convaincue que M. de Corcy allait parler.

— Vous imaginez-vous donc que je l'aie tué moi-même ?...

Disant ces mots, la comtesse regarda fièrement le commissaire de police.

Puisqu'elle s'était engagée dans cette voie du mensonge, elle voulut aller jusqu'au bout sans rebrousser chemin. Il lui semblait que, plus elle parlait, plus elle sauvait M. de Corcy en se sauvant elle-même.

— Je sais bien, reprit-elle, que ce n'est jamais une raison de se donner la mort, mais, après tout, puisque M. Léo avait la main toute sanglante du crime commis à cette table de jeu, ne doit-on pas reconnaître qu'il a eu du courage en se frappant de cette main, avec le même poignard.

Le commissaire de police conta qu'il avait été appelé dans un tripot de la rue de Provence où il avait trouvé un homme presque expirant sous les coups de cet étrange joueur italien qui volait au jeu, et qui ne permettait pas qu'on s'en aperçût. Naturellement il s'était empressé de courir chez Léo pour l'arrêter, mais l'Italien n'était pas rentré chez lui. Naturellement encore il était venu chez la comtesse parce qu'il savait que « c'était une des meilleures amies de cet homme ».

— Il y a longtemps que je lui ferme la porte, dit Régina de son air le plus hautain ; mais vous savez, quand on a fait de la musique avec ces Italiens, ils s'imaginent qu'ils sont de la maison.

— On a peut-être tort, dit le commissaire, de leur laisser croire qu'ils sont de la maison.

Ce mot frappait au vif, mais Régina feignit de

n'en être point frappée, en priant le commissaire de police de la débarrasser du cadavre : « Je vous saurais bien gré, monsieur, de donner des ordres pour que M. Léo soit emporté chez lui. Si vous voulez le dernier mot de la vérité, le voici : il n'est venu me voir après son crime que pour me demander cent mille francs. Avec ces cent mille francs, il fuyait Paris, il s'embarquait pour l'Amérique, il faisait fortune là-bas et me renvoyait mon argent. Des rêves de l'autre monde ! »

Le commissaire de police déclara qu'il était impossible de déplacer le cadavre avant une descente de la justice. Mais Régina déclara à son tour qu'elle n'entendait pas garder Léo toute la nuit. Si les agents ne voulaient pas s'en charger ; elle allait prendre du monde pour cette besogne. Le commissaire de police répliqua qu'il s'y opposait de toutes ses forces.

— Eh bien, dit la comtesse, vous ne me refuserez pas d'envoyer un de vos hommes avec une lettre de moi au préfet de police, qui est mon ami.

— Le préfet de police, madame, il est à deux pas d'ici. Il a dîné à l'Elysée, il a fait un tour après dîner, mais il est retourné à l'Elysée. Je ne demande pas mieux que de lui faire parvenir un mot de vous.

Madame de Romanes écrivit en toute hâte ces quatre lignes au préfet de police.

« *De grâce, mon cher préfet, une catastrophe vient de troubler mon hôtel, vous seul pouvez me sauver de là.*

» Comtesse de Romanes. »

Un quart d'heure après, le préfet de police entrait

dans la chambre de Régina, en habit de soirée, comme s'il venait à une fête.

Il connaissait Léo, il le reconnut.

— Il a bien fait de mourir, dit-il.

Ce fut son premier mot.

Il était au courant de tous les hauts faits de l'Italien : sa vie dépenaillée, ses habitudes de chantage, ses tricheries au jeu. Le préfet de police connaissait aussi M. de Corcy. Comme celui-là était un galant homme, il parla devant lui à cœur ouvert :

— Voyez-vous, dit-il, s'adressant à lui comme à la comtesse, quoi qu'il soit arrivé ici, je ne m'en inquiète pas. Cet homme est mort, c'est l'essentiel. Nous lui avons tous donné la main. Il ne fallait pas qu'il allât mourir dans les prisons...

— C'est mon opinion, dit M. de Corcy.

— S'est-il vraiment tué? L'avez-vous frappé, l'un ou l'autre? Je ne m'en soucie pas. Je ne veux pas que la justice s'en inquiète. Il y a des mystères de Paris qu'il ne faut pas dévoiler. Rassurez-vous, je vais donner l'ordre que cet homme soit reconduit chez lui. Faites le silence, comme je le ferai moi-même. Son nom ne sera plus jamais prononcé.

Voilà qui était bien parlé. Tout bon préfet de police doit savoir faire le jour ou la nuit sur les crimes; il y en a qu'il faut donner en exemple, il y en a qu'il faut cacher.

Quand le préfet de police dit ces mots : « Nous lui avons tous donné la main ; » il regardait la comtesse avec une expression tout à la fois amère et attendrie.

Etait-il possible que cette femme si fière, si hau-

taine, si pénétrée des plus beaux sentiments, se fût souillée à l'amour de ce drôle que sa mort même ne pouvait absoudre !

Etait-il croyable que les séductions corporelles, la beauté visible, le charme des yeux aient pu troubler ainsi cette femme jusqu'à l'affolement, cette femme qui avait Paris à ses pieds et qui se jetait aux pieds d'un pareil amoureux !

Aussi le préfet de police, sur le point de dire adieu à madame de Romanes, s'approcha d'elle et lui parla ainsi à mi-voix :

— Eh bien, je ne croirai jamais que vous avez été la maîtresse de Léo.

— Ni moi non plus, dit madame de Romanes, qui était pâle comme la mort.

VIII

LES LARMES DE JOIE

Nous sommes en décembre, madame de Romanes a fui son hôtel avec horreur ; à peine si depuis la catastrophe, on l'a vue çà et là traverser Paris.

On a parlé quelque peu de la mort tragique de Léo ; mais, grâce à M. de Corcy, la vérité n'a pas transpercé sous le chaos des reportages. Dans les cercles et dans le monde, l'amoureux de madame de

Romanes démentait hautement la version qui représentait Léo se tuant dans la chambre à coucher de la comtesse.

Tout au plus admettait-il que l'Italien eût écrit à Régina pour lui emprunter cent mille francs, afin de fuir à l'étranger.

Du reste, on parla de cette dramatique aventure pendant un jour, pour n'en parler plus jamais.

Il y a pourtant quelqu'un qui n'oublia pas.

Et maintenant, si vous voulez savoir ce qu'est devenue la comtesse, suivez-moi dans ce château de la Sibylle perdu dans la forêt, vrai refuge de misanthropes ou d'amoureux. C'est là que vit la comtesse.

— Seule, direz-vous ?

— Non, pas seule, M. de Corcy est avec elle.

— Elle ne s'est donc pas repentie puisqu'elle a pris un autre amant ?

— M. de Corcy n'est pas un amant ; il a épousé Régina.

C'est en vain qu'on lui a représenté Léo comme ayant déshonoré la comtesse, il aimait assez cette femme pour la relever de cette chute profonde.

Il lui semblait d'ailleurs qu'il devait un sacrifice pour expier son crime.

— Son crime ?

— Oui, c'est ainsi qu'il s'accuse de ce mouvement de colère qui lui a fait poignarder Léo.

— Mais puisqu'il défendait Régina tout en se défendant lui-même ?

— C'est vrai, mais il ne peut pas se cacher qu'il a obéi surtout à un mouvement de jalousie. Ce n'est pas un fou furieux qu'il a tué, c'est un rival.

Si un jour vous les voyez, elle et lui, par-dessus le saut de loup du parc, se promener amoureusement appuyés l'un sur l'autre, avec l'abandon d'un amour infini, d'un amour qui croit au lendemain et au surlendemain, vous serez peut-être émerveillés du rayonnement de leur regard.

Est-ce le bonheur ?

Non ; il y a une ombre entre les deux : c'est l'ombre de Léo.

M. de Corcy s'en délivrerait peut-être s'il ne voyait chaque jour, à toute heure, des pâleurs subites passer sur les joues de sa femme ; elle veut cacher ses souvenirs qui la tuent ; il voit clair dans cette âme troublée.

La femme du conte de fées a beau laver la clef qui l'accuse, les tâches de sang reparaissent toujours. C'est en vain que madame de Romanes, qui s'est retrempée dans un adorable amour, veut laver les souillures d'une abominable passion, elle ne retrouvera jamais la robe blanche de celles qui n'ont pas forfait à leur cœur.

Elle va tous les matins prier Dieu dans l'église du village, pour bien commencer sa journée ; elle ouvre ses mains toutes pleines d'aumônes ; elle va veiller les malades de la forêt ; elle est douce au pauvre monde ; elle est exquise pour ceux qui souffrent, Rien ne fait. Léo ! toujours Léo ! ce spectre odieux se dresse partout devant elle.

Que serait donc la vertu si elle n'avait pas le privilège de faire autour de la femme une atmosphère toute virginale, où ne viennent jamais apparaître les horribles images.

Et pourtant M. de Corcy ne lui laisse pas deviner qu'il se souvient de Léo ; elle pourrait croire qu'il l'a épousée avec toutes les illusions d'un amoureux qui ne sait rien que le charme de sa fiancée.

Mais rien n'apaise son cœur, rien ne rassérène son esprit. Elle est vouée aux dieux infernaux du remords.

Combien de femmes qui voudraient pouvoir arracher de leur vie les mauvaises pages. C'est que le livre de la vie est bien difficile à faire pour les femmes, si elles ne gardent pas toute la force d'âme.

Il n'y a pas longtemps, Gontran de Romanes est allé voir sa mère.

— Tu pleures, lui dit-il en l'embrassant.

— Tu ne vois donc pas que ce sont des larmes de joie, lui répondit-elle.

— Des larmes de joie ! reprit Gontran. Ah ! comme elle est malheureuse !

IX

NINI

Depuis quelque temps, on ne voyait plus Nini courir les Champs-Élysées, ses bouquets à la main, son sourire aux lèvres, ses cheveux au vent.

C'est que Nini était sur le point de faire une fin.

Il faut que jeunesse se passe.

Nini était sérieusement amoureuse, amoureuse du cœur et de l'âme, amoureuse des lèvres. Elle avait d'abord résisté à cette passion, par son horreur des Italiens, à cause de Samarini. Pourtant ce fut un Italien qui triompha de la bouquetière.

Voici l'histoire, qui n'est pas longue :

Un matin, comme elle achetait des fleurs par brassées devant la Fontaine des Innocents, elle vit un jeune homme, brun, pâle, bistré, des yeux comme le Vésuve, un air de bonté et d'innocence. Il faisait le tour de la fontaine, avec des cris d'admiration pour l'adorable génie de Jean Goujon.

Elle, qui venait souvent là, n'avait jamais regardé les bas-reliefs magiques. Elle y prit un plaisir extrême, un peu pour les bas-reliefs, beaucoup pour l'Italien.

Il était bien naturel que celui qui parlait à la pierre, parlât à la chair.

L'Italien dit à Nini qu'elle était belle, souple, idéale, comme les femmes de Jean Goujon.

Nini trouva que l'Italien avait raison. Pour le remercier d'une si belle opinion, elle lui offrit un bouquet de roses thé. Il ne fit pas de façons pour les prendre, tout en disant que ces roses-là feraient bien mieux au corsage de Nini.

— Prenez toujours, lui dit-elle, j'en trouverai d'autres, je suis marchande de fleurs !

— Oh ! la jolie bouquetière ! Quel chef-d'œuvre en vous sculptant ainsi !

L'Italien regardait Nini étreignant sur son sein toute une gerbe de fleurs.

C'est qu'il lui semblait déjà étreindre l'amour qui venait en elle.

L'Italien expliqua à la bouquetière qu'il était sculpteur. Il ne travaillait encore que comme praticien, non en sculpteur bien connu ; mais l'apparition de Nini, devant la figure de Jean Goujon, lui faisait pousser le cri révélateur du Corrège.

Le praticien devenait sculpteur.

Nini lui promit d'aller poser chez lui. Elle était trop honnête pour y voir plus loin que l'art. D'ailleurs, elle poserait sans doute tout habillée, avec sa gerbe de fleurs sur le sein.

Jusque-là l'Italien n'était guère qu'un praticien. Son amour pour Nini en fit un sculpteur. On n'a peut-être pas oublié cette charmante figure de l'*Aurore aux doigts de rose*, exposée il y a quelques années.

C'était Nini effeuillant des roses. Le sculpteur avait donné je ne sais quel charme de nouveauté à ce vieux thème. C'est que l'amour est un maître comme la nature. La nature fait voir juste, mais l'amour fait voir la vérité dans sa transfiguration et dans son rayonnement.

Dieu commence l'artiste et la femme l'achève.

On se demanda comment il signor Hugolini avait pu décider Nini à poser en Aurore. C'est le secret des dieux du marbre. Ce qui est certain, c'est qu'à la première séance Nini ne posa que pour la figure.

A la seconde séance, elle se décolleta un peu ; à la troisième, comme le sculpteur était insatiable dans ses curiosités, de belles larmes perlèrent dans les yeux de Nini.

C'était le cri de l'innocence.

Hugolini fut ému par cette éloquence inattendue. Il questionna la bouquetière. Elle lui conta son histoire, la misère de son enfance, sans mère, ou plutôt avec une mère qui était un monstre.

A son tour Hugolini versa deux larmes, il laissa tomber son ébauchoir et prit Nini sur son cœur. Les braves gens se devinent tout de suite. Il ne lui offrit pas d'être son amant, il lui offrit de l'épouser. Tout cela était si imprévu et si naturel, que Nini se laissa prendre comme un coup de vent d'orage.

On ne fut pas longtemps sans aller à la mairie et à l'église. Les noces ne furent pas bien bruyantes. Deux artistes, amis d'Hugolini, et deux fleuristes, amies de Nini.

On se priva de la chiffonnière. On avait eu toutes les peines du monde à déterrer l'extrait de naissance de la mariée. C'était une fille naturelle, qui portait le nom de : Eugénie Marquis. Pourquoi Marquis? Ce n'était pas le nom de sa mère. La chiffonnière avait-elle forfait dans sa jeunesse avec un gentilhomme? Qu'importe le nom, qu'importe l'origine, puisque sa fille était une brave fille?

La bouquetière fut bien heureuse de porter cette lettre de faire-part à madame de Romanes :

« *M. Giovani Hugolini a l'honneur de vous faire part du mariage de son fils Pietro Hugolini avec mademoiselle Eugénie Marquis.* »

— C'est bien, cela, dit madame de Romanes, en serrant la main de Nini, quel malheur de n'avoir pas commencé par là !

Nini releva la tête avec une fierté offensée.

— Mais, madame la comtesse, j'étais bonne à marier; mon mari n'aura rien à me reprocher.

— Rien ? dit madame de Romanes.

— Rien du tout, reprit la bouquetière.

Elle embrassa Nini comme sa fille.

— Ecoutez, reprit-elle en gardant dans sa main la main de la bouquetière, puisqu'il est encore temps de faire un contrat de mariage, vous m'amènerez ce soir votre fiancé ; mon notaire sera là, car je veux mettre mon nom à côté du vôtre.

— Oh ! madame la comtesse !

Nini était si heureuse que, le soir, elle n'écoutait pas le notaire quand il lut un article du contrat par equel madame de Romanes constituait une dot de cent mille francs à sa chère Nini.

On sait que madame de Romanes ne faisait pas es choses à demi.

X

AUTRE FEMME, AUTRE FIN

Ce mariage d'artiste, dont on parla quelque peu uand l'*Aurore* d'Hugolini fut exposé, aurait dû se eproduire entre Mortemart et mademoiselle de .uzzi.

C'était ce que voulait Mortemart ; mais mademoi-

selle de Luzzi, quoiqu'elle l'aimât bien, ou plut
parce qu'elle l'aimait trop, ne voulut pas de cette fi

Angèle eut peur de faire le malheur de so
amant. Elle n'oubliait pas les fautes de sa vi
comme tant de femmes qui s'imaginent que le le
demain efface la veille. Elle avait là-dessus de s
idées à elle ; elle n'oubliait pas, elle n'espérait p
que Mortemart oublierait :

Voilà pourquoi un jour, pour le dégager, elle l
écrivit ceci :

« Mon ami,

« Je vous ai bien aimé et vous m'avez bien aimé
» mais tout cela n'était qu'un rêve. Dans votre g
» nérosité vous voulez m'épouser ; je ne le veu
» pas. Vous ne consentiriez jamais, vous qui av
» un talent si original, à continuer le tableau d'u
» autre. C'est ce que vous feriez en m'épousan
» Dans la vie, comme dans l'atelier, il ne faut fai
» que des œuvres vierges. Je ne suis pas digne d
» vous. Il vous sera si facile, dans cette grande a
» faire du mariage, si vous y songez, de trouv
» une jeune fille, toute belle, toute pure et tou
» fraîche.

» Voilà pourquoi je pars pour l'Amérique, m
» qui n'ai plus rien de tout cela.

» Je ne vous cacherai pas que c'est un rude sacr
» fice, mais il m'est doux de le faire pour vous.

» C'est l'expiation.

» Je ne vous dis pas cela tout simplement pou
» vous laisser des regrets. La preuve, c'est que j
» vais vous avouer que, prise de vertige ou de fata

» lité, je suis retournée à M. de Romanes, après
» notre voyage à Dieppe.

» Vous voyez donc qu'il ne faut pas me regretter.

» Peut-être faut-il me plaindre, car, de l'autre
» côté de l'Océan, je vais chanter ! — chanter avec
» la mort dans le cœur !

» J'emporte, comme un souvenir, des bleuets et
» des coquelicots que nous avons cueillis dans les
» blés à notre dernière promenade. Ce jour-là, je
» croyais à Dieu ; aujourd'hui, je ne crois plus à
» rien.

» Je vous embrasse pour la dernière fois.

» ANGÈLE DE LUZZI. »

Quand Mortemart reçut cette lettre, il chancela comme s'il eût ressenti un coup de poignard dans le cœur. Il courut chez Angèle, Il était midi. Mais elle était partie, la veille au soir, pour Saint-Nazaire. Il envoya dépêche sur dépêche aux hôtels de Saint-Nazaire et aux navires en partance pour l'Amérique.

Il ne reçut pas de réponse. Il partit lui-même pour Saint-Nazaire, par le train du soir ; mais il arriva trop tard. Il s'en revint à Paris presque aussi triste que le soir où il ne put retrouver Angèle dans la mer, à leur voyage à Trouville.

Pendant tout un mois, il ne parvint pas à soulever son pinceau ; mais un matin, comme un journal parlait avec éloge d'un de ses tableaux exposés aux Mirlitons, il se remit à peindre.

Voltaire a dit dans un de ses contes que : « Celui qui console, c'est le temps » ; il aurait dû dire : « Celui qui console, c'est le travail. »

Mortemart ne fera plus d'éventails à ses jours perdus !

XI

UN MARIAGE IMPROVISÉ

Quand madame de Romanes fut remariée à M. de Corcy, le général conta ses chagrins à madame Ramée. Blanche, qui était la consolatrice des affligés, fut très douce à Bon-Diable. Elle ne lui disait pas de mal de Régina, qu'elle aimait toujours beaucoup, mais elle lui représenta que, pour lui, c'eût été épouser l'orage et la tempête que de se marier avec une pareille femme :

— Et d'ailleurs, lui dit-elle, pourquoi vous marier vous-même ?

— Que voulez-vous, ma chère amie, puisque le mariage est d'institution plus ou moins divine, c'est qu'il a quelque chose de bon.

— Alors, il fallait vous marier plus tôt.

— Peut-être, mais je n'y avais pas songé.

— Parce que vous aimiez trop les femmes.

— Peut-être, mais les femmes ne m'aiment plus.

— Qui sait ?

— Mon jeu est joué. Je ne retournerai plus la dame de cœur.

— C'est qu'il n'y a plus de dame de cœur.

En ce moment, le général regardait doucement madame Ramée.

— Oh ! que si, dit-il avec expansion, il y a toujours la dame de cœur.

Blanche souriait.

— La dame de cœur, c'est vous.

— Oui, mais moi je ne retournerai pas le roi de cœur.

— Pourquoi pas ? Vivre à deux, c'est peut-être meilleur que d'être seul. Que voulez-vous, après avoir bien couru les femmes des autres, j'ai fini par découvrir que je me trouverais plus heureux avec une femme à moi. Savez-vous ce qui m'en donne l'idée ?

— Pas du tout.

— Eh bien, écoutez : C'est quand je vois aux Champs-Élysées ou ailleurs, se promener un brave homme et une brave femme qui sont contents d'être ensemble sous le sacrement du mariage.

— Qui vous dit qu'ils sont mariés ?

— Oh ! on voit bien que ce n'est pas un bonheur volé !

Bon-Diable parlait avec tant de cœur que madame Ramée le regarda avec des larmes dans les yeux.

— Que le diable vous emporte, lui dit-il, en pleurant lui-même ; voilà que je ne sais plus ce que je dis.

Il avait pris la main de Blanche ; il la baisa sur le front.

— Voulez-vous être ma femme ?

— Mais vous aimez Régina ?

— Je l'aimais beaucoup, mais c'est fini, parce que je vous aime.

Deux nouvelles larmes tombèrent des beaux yeux de Blanche.

C'était un souvenir à son mari.

— Eh bien, général, dit-elle bravement, s'il ne faut que cela pour que vous soyez heureux, je vous donne mon cœur.

Ce fut une vraie joie pour le général ; ce fut un vrai contentement pour madame Ramée.

Quand Régina apprit ce dénouement imprévu, elle embrassa madame Ramée.

— Ah ! que voilà une bonne action! dit-elle, vivement touchée au cœur.

XII

LA CONFESSION D'UNE MÈRE

Régina découvrit enfin que le frère et la sœur s'aimaient !

Gontran était revenu passer quelques jours au château de la Sibylle. Il parlait d'y rester tout l'hiver.

Un soir, après avoir beaucoup pleuré, madame de Romanes alla trouver Élisabeth dans sa chambre.

— Vous avez pleuré, ma marraine ?

— Oui, j'ai beaucoup pleuré.

Un silence.

La jeune fille interrogeait Régina d'un regard anxieux.

— Il faut que je te parle.

La comtesse voulait parler, mais elle ne trouvait pas de mots. Elle rougissait, elle pâlissait, elle mourait...

Elle retourna vers la porte et donna un tour de clef.

— Ecoute-moi bien, Élisabeth.

Régina prit les mains de celle qu'elle appelait sa filleule. Une autre eût sans doute mis du temps et perdu des phrases pour dire un si terrible secret ; mais Régina confessa tout de suite, en quatre mots, ce qui lui causait tant de peine :

— Tu es ma fille !

Élisabeth se jeta au cou de la comtesse.

— Oh, ma marraine, quel bonheur !

Mais, presque aussitôt elle se dit à elle même :
— Quel malheur !

C'est qu'elle avait pensé à Gontran ; c'est qu'elle avait compris que son rêve était tué.

Ce qu'elle trouvait ne lui payait pas ce qu'elle perdait ; car madame de Romanes n'était-elle pas déjà sa mère par toutes les bontés ?

Régina comprit que la joie soudaine d'Élisabeth était changée en douleur et en désespoir.

— Pauvre enfant ! dit-elle.

Et elle ajouta :

— Pauvre mère !

Un silence plus terrible que le premier.

— Tu vois, ma chère Élisabeth, ma fille adorée,

qu'il faut que je te sépare de Gontran... Gontran qui t'aime ; Gontran que tu aimes...

— Mon frère ! murmura Élisabeth tout atterrée.

— Oui, ton frère ; tu ne le reverras plus ici, tu me le jures ? Demain, tu ne sortiras pas de ta chambre ; après-demain, Gontran partira ; dans un mois, tu seras mariée.

— Mariée ! s'écria Élisabeth.

Il lui sembla que c'était le coup de la mort. Madame de Romanes la prit sur son cœur et tenta de la consoler par les paroles les plus tendres, cœur à cœur, bouche à bouche.

Quand Régina se leva, Élisabeth étouffait ses sanglots pour ne pas désespérer sa mère. Quand Régina fut sortie, les sanglots étouffèrent la pauvre enfant.

Il s'en fallut de peu qu'elle ne restât dans cette crise, car elle ne voulut pas appeler dans la peur de trahir un tel secret.

— Mariée ! s'écria-t-elle avec désespoir.

Et, songeant à toutes les joies qu'elle perdait :

— Oh ! Gontran, Gontran ! qui donc te dira jamais tout mon amour ?

XIII

UN ADIEU

La mère, inquiète, revint au lit de sa fille.

— Pauvre enfant, je vais prier Dieu pour toi et pour moi !

Madame de Romanes quitta le lit de sa fille vers minuit.

— Adieu, ma belle, ne pleure plus. On se console de tout, puisqu'on se console de vivre.

Mais Élisabeth ne devait pas se consoler. Elle était de celles qui ont foi dans leur amour et qui ne croient pas que le cœur contienne plusieurs passions. Elle était idolâtre de Gontran ; qui donc aurait sa figure, qui donc aurait son esprit, qui donc aurait son caractère ? Il avait pris toute son âme. Elle ne voulait pas que son âme s'échappât de ce rêve adoré.

Elle embrassa sa mère, en lui disant :

— Je me consolerai.

Et Régina partit.

Élisabeth s'agenouilla sur son lit, la figure tout inondée de larmes :

— Adieu Gontran !

Elle invoqua tout à la fois Gontran et Dieu.

Gontran dormait. Dieu entendait-il Élisabeth ?

. . . .

Il y a des heures d'amour, des heures de désespoir où la folie vous prend.

Après avoir dans son imagination, fait le sacrifice de son amour, après avoir dit : Je renonce à toutes les joies promises, Élisabeth se leva et déploya une robe blanche, qu'elle ne devait pas mettre de longtemps.

La seule vue de cette robe lui donna le frisson.

On était au mois de décembre et quoiqu'il y eût encore du feu dans la chambre d'Élisabeth, on y sentait passer l'hiver. Elle mit sa robe, elle se regarda dans sa psyché et se dit en se voyant si pâle :

— Gontran me reconnaîtra-t-il ?

Que voulait-elle faire ? Elle sortit. La nuit était noire, quoique la neige commençât à tomber.

Élisabeth passa et repassa sous la fenêtre de Gontran, une fenêtre qu'elle connaissait bien. Mais Gontran ne se mit pas à la fenêtre, cette nuit-là.

Pourquoi Élisabeth ne rentra-t-elle pas chez elle ?

XIV

LE DERNIER DRAME

On ne dormit pas beaucoup au château de la Sibylle pendant cette nuit du 27 décembre de l'an passé.

Une nuit sombre et glaciale.

Les chouettes jetaient leurs cris lamentables dans les hauteurs de la plus vieille tour.

Dès que vint le jour, les corbeaux s'abattirent dans le parc çà et là, jusque sur le perron du château.

— Pourquoi tant de corbeaux? murmura madame de Romanes.

Aux premières clartés toutes blanches, elle avait soulevé le rideau de sa fenêtre, avec la vague inquiétude de tous ceux qui traversent l'insomnie, car il leur semble que le spectacle du jour nouveau va les apaiser.

— C'est beau ! dit-elle, en laissant retomber le rideau.

Elle venait de voir le parc tout couvert de neige et de givre, un linceul sur la nature morte.

Elle se recoucha et tenta encore le sommeil, mais la fièvre lui brûlait le sang. Elle ralluma son petit candélabre à trois bougies et rouvrit un roman vingt fois abandonné.

Mais elle lut à peine quelques lignes.

— Qu'est-ce que cela me fait? dit-elle. Puis-je m'arracher à mon roman?

Les femmes qui ont une vie très agitée, très imprévue, très romanesque, ne sont jamais de vraies lectrices. Le théâtre de leur vie prend toute leur curiosité.

Madame de Romanes se leva pour descendre dans le parc. Il lui semblait que le froid hiver lui serait doux. Elle aurait un triste plaisir à marcher sur la

neige et à baigner ses yeux brûlés dans cette blancheur éblouissante.

— Oh! dirent les jardiniers déjà armés pour balayer la neige des avenues, voilà madame la comtesse qui ressemble à un grand cygne noir, avec son chapeau à plumes, sa pelisse qui flotte au vent et sa robe à queue qui traîne dans la neige.

Ils se retirèrent de son passage, car ils savaient bien que, dans ses promenades solitaires, elle ne voulait jamais rencontrer qui que ce fût.

Quand Régina arriva au premier étang, elle fut surprise de n'y point voir de glace. A peine si les bords commençaient à prendre. Le givre n'avait fleuri que le matin. Les roseaux s'inclinaient sur leurs blancs panaches. On entendait, de près et de loin, craqueler les branches trop surchargées. C'était comme le *De profundis* et le *Miserere* de la nature.

— Ah! murmura madame de Romanes, que voilà un beau jour pour mourir!

Elle se rappela que sa mère était morte, au contraire, par le plus beau soleil de juillet : au temps des roses et des moissons. Aussi avait-elle souffert de ce contraste du drap mortuaire, sous le rire éclatant de la belle saison.

Elle était là, devant l'étang, les pieds dans la neige, inclinée sous sa rêverie, elle s'écria tout à coup : « Oh! mon Dieu ! » Et elle courut tout affolée à vingt pas de là.

C'est qu'elle avait vu au delà de roseaux flotter une robe blanche. Elle reconnut, en s'approchant, Élisabeth. Un pressentiment l'avait déjà avertie.

Elle se précipita. C'était bien Élisabeth.

La pauvre enfant n'était pas de force, comme sa mère, à traverser les orages de la vie. Elle n'avait eu jusque-là qu'un chagrin, le chagrin de ce rapt qui l'avait prise à sa mère pour la jeter dans l'abominable prison des Prés-Saint-Gervais. Le second chagrin, c'était le déchirement de son cœur, à son premier amour. Ce que lui avait dit sa mère, c'était la mort pour elle. Pourquoi Régina avait-elle parlé trop tard! La blanche Élisabeth ne croyait pas qu'on pût se consoler d'un amour par un autre amour.

Madame de Romanes jeta un grand cri, prit sa fille dans ses bras et tomba dans la neige, presque dans l'étang. Les jardiniers accoururent. A ce spectacle, ils crièrent eux-mêmes. Tout le château fut sur pied.

Quand Gontran arriva, qui un des premiers reconnut sa mère et sa sœur, un nuage passa sur ses yeux. Il ne sentit plus son cœur, il pensa qu'il n'avait plus ni mère, ni sœur. On les transportait au château ; il voulut les prendre dans ses bras, mais ses bras tombèrent.

— Ma mère ! Élisabeth !

Ces deux mots passaient et repassaient sur ses lèvres.

Il se demandait s'il était bien éveillé.

Que s'était-il donc passé la veille ?

Quand on fut au perron, un des hommes qui portait madame de Romanes heurta son pied. A cette secousse, Régina ouvrit les yeux. Elle vit son fils vivant qui avait la pâleur de sa fille morte.

Elle reprit ses forces presque soudainement.

Dès qu'elle fut debout, elle tendit la main à Gontran en lui exprimant par son regard toutes ses angoisses.

On déposa Élisabeth sur le canapé du premier salon.

— Glacée! dit madame de Romanes en saisissant sa fille et en l'embrassant.

Elle demanda si personne ne l'avait vue sortir? si c'était dans la nuit ou le matin?

On ne lui répondit que par le silence.

Ce fut en vain qu'elle donna tous les secours à Élisabeth. Il était trop tard. La morte resta morte.

La malheureuse Régina ne trouvait pas de larmes. Elle était là, s'agitant et se désespérant; ses yeux hagards allaient et venaient sur ce beau corps de jeune fille, qui avait gardé le sourire de la vie, mais qui avait déjà pris la couleur de la mort.

On avait allumé un grand feu, comme si on voulût avoir raison du froid de la mort. Mais l'âme était partie.

Élisabeth n'assistait-elle donc pas à cette désolation de celle qu'elle avait le plus aimée, à ce désespoir de celui qu'elle avait le plus aimé ?

Régina et Gontran avaient été tout son amour. Comme un vase précieux que les orages n'ont pas encore renversé, son cœur avait gardé jusqu'à la fin le bouquet et le parfum de la jeunesse. Tout cela était mort avec elle! Morts ses rêves, mortes ses espérances! Son âme était partie, au ciel, sans un adieu!

Madame de Romanes comprenait tout cela. Elle se demandait s'il était possible que cette beauté, que

cette vertu, que ces vingt ans, que tout ce rayonnement qui, la veille encore, était la lumière de son cœur, à elle, sa mère, tombât ainsi dans la nuit de la mort. Elle ne disait rien à Gontran, parce qu'elle avait peur de trop dire. Une sombre pensée l'avait prise dès que lui était apparue Élisabeth morte dans les roseaux comme une autre Ophélie !

— Et moi aussi, je mourrai, murmurait-elle à chaque instant, mais tout bas, pour ne pas ouvrir son cœur à son fils.

Pour rien au monde, elle n'eût voulu que ce fils, qui lui avait pardonné si noblement, eût encore à lui pardonner d'avoir trompé son père, même avant de le connaître.

Elle voulait tout expier par la mort; mais Gontran, si elle mourait, que deviendrait-il? Se consolerait-il? On se console de la mort de sa mère, — mais qui se consolerait de la mort de cette jeune adorée qui emporte le secret dans la tombe!

M. de Corcy était survenu. On lui avait dit ce grand malheur. Il voulut prendre Régina sur son cœur.

— Non, dit-elle en le repoussant. Ne cherchez pas à me consoler.

Et en même temps elle alla vers son fils, le prit dans ses bras et éclata en sanglots.

Gontran demeurait muet devant la douleur de sa mère, devant la mort d'Élisabeth.

A chaque instant, il s'inclinait sur la jeune fille, il lui prenait les mains et la regardait avec amour.

Mais c'était l'amour de la mort, car lui-même ne songeait qu'à mourir. Puisqu'il ne pouvait plus

vivre avec Élisabeth, au moins il aurait cette consolation suprême de lui sacrifier sa vie. Il ferait avec elle ce sombre voyage. Il croyait à son âme immortelle. Ne retrouverait-il pas l'âme d'Élisabeth par delà le tombeau ?

Pourquoi vivre sans elle? n'avait-elle pas emporté son cœur? Le déchirement était trop douloureux pour qu'il retrouvât jamais rien de doux sur la terre.

— Que s'est-il donc passé? demanda M. de Corcy, s'adressant tout à la fois à Régina et à Gontran.

Ni le fils ni la mère ne répondirent.

Une des servantes du château, une autre mère pour Élisabeth, pleurant toutes ses larmes devant la morte en la soulevant dans ses bras, dit tout à coup à M. de Corcy :

— Pauvre enfant, je suis sûre qu'elle était somnambule. Elle sera sortie, en plein sommeil, et elle aura voulu marcher sur l'eau, comme on marche sur la terre.

— A quelle heure s'est-elle couchée? demande M. de Corcy à cette fille.

— Comme toujours, à dix heures et demie, quand tout le monde est monté chez soi.

— Vous ne l'avez pas vue alors?

— Non; il y avait bon feu dans sa chambre; elle restait toujours près d'une heure pour se déshabiller et prier Dieu, ne voulant jamais qu'on fût avec elle.

Madame de Romanes pensait qu'elle l'avait surprise priant Dieu.

— Hélas! dit-elle à mi-voix, sa prière n'est donc

pas montée jusqu'à Dieu? C'est peut-être parce que moi, je n'avais pas prié?

Depuis longtemps madame de Romanes ne priait plus. Elle avait perdu sa foi quand elle avait perdu sa conscience. Et puis, pourquoi prier Dieu aujourd'hui pour l'offenser demain.

Çà et là, pourtant, elle avait eu un retour vers Dieu. Ne l'ai-je pas représentée bien des fois tombant agenouillée et levant les yeux au ciel? Mais c'étaient des effusions d'un moment. Elle retombait dans sa folie qui lui masquait les horisons du repentir.

Un valet de chambre ouvrit la porte et dit d'une voix calme :

— Le chocolat est servi.

Ce simple mot traversa le salon, — ce salon mortuaire, — comme un défi à la douleur de ceux qui étaient là, comme une injure à la morte.

Nul ne répondit.

C'est ainsi que la vie veut toujours reprendre ses droits. La mort est un oiseau de passage : Elle emporte sa proie sous ses ailes nocturnes et ceux qui restent sont condamnés à vivre.

On ne prit pas de chocolat.

Quand, à midi, on sonna le déjeuner, M. de Corcy seul se présenta dans la salle à manger :

— Et Gontran? demanda-t-il au valet de chambre.

— M. Gontran, je ne sais pas où il est. On m'a dit qu'il s'était enfermé dans sa chambre.

M. de Corcy n'avait pas demandé sa femme parce qu'il savait bien qu'elle ne descendrait pas dans la salle à manger.

Il alla frapper à la porte de Gontran.

— Gontran ouvrez-moi.

Gontran ouvrit la porte.

M. de Corcy fut effrayé de sa pâleur et de son abattement. Il tenta de le réconforter.

— Non, dit le fils de madame de Romanes, c'est fini pour moi. J'aimais Élisabeth, je ne me consolerai que devant la mort.

— Gontran, croyez-moi, on se console de tout, c'est la loi de la vie ; mais je ne veux pas vous arracher à votre douleur. Élisabeth est digne d'être pleurée longtemps, toujours.

— Oui, longtemps, toujours. Mon désespoir c'est que mes yeux ne pleureront plus quand je serai mort.

M. de Corcy serra la main à Gontran.

— Je viendrai vous voir tout à l'heure.

— Comme il passait près de la chambre de sa femme, il entra.

La pauvre Régina n'avait pas secoué son désespoir, ni sa prostration. Elle venait de quitter sa fille sur le lit mortuaire. Mais elle entraîna M. de Corcy dans la chambre d'Élisabeth.

— Voyez, dit-elle, c'est un ange.

— Oui, c'était un ange.

On l'avait revêtue d'une autre robe blanche. Le sourire de la mort passait sur ses lèvres. Toute sa figure exprimait la divine sérénité. Mais déjà les teintes de cire, qui sont la couleur du tombeau, effaçaient les premières pâleurs qui rappellent encore la vie.

— Il me faut un peintre, dit madame de Romanes en admirant sa fille.

Puis se reprenant ;

— Un peintre, à quoi bon ?

— Cela voulait dire : Je ne verrai pas ce portrait-là.

— Ma pauvre Régina, lui dit M. de Corcy, tout au plus trouverons-nous à Amboise un photographe. J'ai télégraphié à madame Ramée. Elle seule serait digne de peindre Élisabeth, par malheur elle est à Paris.

— Ah ! oui, il faut que Blanche vienne.

M. de Corcy voulut arracher la mère du lit mortuaire, mais elle le supplia de la laisser avec sa filleule, après avoir envoyé une dépêche à Blanche.

Quand M. de Corcy se trouva seul dans la salle à manger, il n'eut pas le courage de se mettre à table, comme s'il eût peur que la mort ne vînt s'asseoir auprès de lui.

On était quatre à cette table la veille pour dîner, un dîner où tout le monde apportait son sourire, son amour, sa parole familiale.

Quelle nuit terrible avait passé sur le château !

Madame Ramée arriva le soir de Paris. M. de Corcy espéra que ce serait la consolation pour Régina, sinon pour Gontran. On sait que cette amitié profonde n'avait jamais vu un nuage.

S'il y a des âmes sœurs, c'était bien celles-là : Blanche avait pour Régina toutes les douceurs, tous les sourires, toutes les exquisivités, comme, de son côté, Régina avait bien aimé Blanche. Mais madame Ramée ne consola pas madame de Romanes.

Blanche avait toujours caché à son amie qu'Élisabeth fût sa fille; mais ce jour-là, dès qu'elle eut pressé madame Ramée dans ses bras, elle lui dit :

— C'était ma fille.

— Je le savais, répondit Blanche.

— Vous le saviez ?

— Oui. Est-ce qu'on aime une filleule comme vous aimiez Élisabeth ?

— Ah ! oui, vous avez raison. Aussi je vais en mourir.

Madame Ramée prit les deux mains de son amie.

— Régina, vous n'avez pas le droit de mourir. Vous avez donné votre vie à un galant homme, vous vivrez pour lui.

— Ah ! je n'en ai plus ni la force, ni le courage.

Madame Ramée voulut tout de suite, à son arrivée, se mettre à peindre la morte ; mais son émotion lui glaça la main.

— De grâce, lui dit tout bas M. de Corcy, il faut décider Régina et Gontran à dîner avec nous, car je n'ai pas réussi à leur rien faire prendre de la journée. Peut-être que pour vous tenir compagnie...

— Je crois que j'ai faim, dit tout haut Blanche, car je n'ai pas eu le temps de déjeuner avant de partir.

— Eh bien, dit Régina, vous aller dîner avec M. de Corcy, car lui non plus n'a pas déjeuné.

— Si vous voulez, Régina, reprit Blanche, nous dînerons dans votre chambre, au coin du feu, avec vous et Gontran.

— Gontran, peut-être, dit Régina, mais moi...

M. de Corcy comprit la pensée de madame Ramée.

Il fit servir un à peu près de dîner dans la chambre de sa femme.

On était dans la chambre d'Élisabeth. Gontran

venait d'entrer pour la vingtième fois dans son adoration désolée.

— Eh bien, allez, dit madame de Romanes.

Madame Ramée voulut entraîner son amie, mais Régina, ni son fils, ne voulurent quitter la morte.

Quand Blanche fut seule avec M. de Corcy, elle lui dit :

— Ma pauvre Régina, si elle se voyait ! elle a vieilli de dix ans.

— J'en suis effrayé. Hier pourtant, elle était si belle encore ! Nous n'avons jamais fait un plus gai dîner.

Mais ce fut vainement que madame Ramée interrogea M. de Corcy.

— Peut-être, lui dit-il, Élisabeth, qui aimait Gontran, a-t-elle jugé qu'il y avait trop de distance entre eux, car sans doute elle jugeait que Gontran avec sa grande fortune, ne pouvait épouser une jeune fille comme elle, sans famille et sans dot.

Une heure après, madame Ramée peignait Élisabeth à la lueur de vingt bougies, par une de ces sombres nuits d'hiver où le vent chante dans les arbres ses symphonies les plus lugubres.

M. de Corcy était allé fumer un cigare dans le parc, sans souci de la neige.

Régina et Gontran regardaient peindre madame Ramée. Il y avait dans leurs yeux je ne sais quel fol espoir, comme si Blanche dût ressusciter la morte.

— Gontran, dit Régina en embrassant son fils, fais-moi la grâce de me laisser seule un instant avec la générale.

Gontran regarda bien Élisabeth, comme pour l'emporter dans ses yeux.

Il sortit en serrant la main de sa mère.

Alors M. de Romanes éclata en sanglots :

— Blanche, vous devinez tout mon malheur. Gontran en mourra.

— A son âge on se console toujours.

— Non, il adorait Élisabeth. Suis-je assez punie ?

Et pour la première fois, Régina parla à cœur ouvert, comme à son confesseur. Elle conta à madame Ramée son premier amour avec le prince Marioni.

Je vous le dis, ce fut toute une confession, où elle se fit plus noire encore qu'elle n'était.

Quand ce fut fini, Blanche lui dit en l'embrassant :

— Régina, il n'y a pas au monde de femme aussi malheureuse que vous.

— Vous voyez bien que je n'ai plus qu'à mourir.

— Peut-être.

Mais après avoir dit ce mot terrible, Blanche ajouta :

— Non, il faut vivre pour votre fils et pour M. de Corcy.

— Pourquoi vivrais-je pour eux ? Ils ne m'aimeront plus. Et d'ailleurs Gontran ne mourra-t-il pas de la mort d'Élisabeth ?

Régina demanda à Blanche ce qu'elle eût fait à sa place.

Blanche ne répondit pas.

— Fallait-il donc ne rien dire à Élisabeth ?

— Peut-être, murmura encore madame Ramée.

— Mais je ne pouvais pas permettre à un frère d'épouser sa sœur.

— Pourquoi pas, puisqu'ils s'aimaient. Fallait-il donc plutôt qu'ils mourussent ?

— Hélas !

— Dans le va-et-vient des amours nocturnes qui peuplent Paris, il y a plus d'un frère qui a épousé sa sœur.

— C'est un sacrilège !

— Le sacrilège, c'est peut-être d'avoir tué votre fille !

— C'est peut-être d'avoir tué mon fils.

XV

LE PORTRAIT D'UNE MORTE

Le lendemain, le portrait était fini : la pauvre Elisabeth, comme l'avaient pressenti Régina et Gontran, étaient plus vivante dans la peinture qu'en son lit mortuaire.

Le surlendemain, ce fut le jour des funérailles. Madame de Romanes voulut être seule à l'ensevelir. Elle y dépensa ses dernières forces.

Elle pria madame Ramée de l'aider à coucher Élisabeth dans le cercueil.

Gontran demanda la grâce de la voir encore une fois. Il vint. Il était effrayant. C'était la mort debout à côté de la mort couchée.

C'est à peine si depuis deux jours, on avait pu lui

arracher une parole. Sa mère l'avait vingt fois appuyé sur son cœur, sans lui parler elle-même, — que lui eût-elle dit ? — Fallait-il qu'elle se confessât à son fils, comme elle s'était confessée à sa fille ? Fallait-il recommencer cette confession fatale qui avait tué Élisabeth.

Dans son désespoir, elle ne craignait pas de s'humilier devant son fils. Mais à quoi bon, maintenant ? Sa fille était morte. Elle avait parlé trop tard. Elle n'avait plus rien à dire.

Régina ne pensait pas que son fils pût lui en vouloir de la mort d'Élisabeth. Se trompait-elle ? Gontran croyait-il que dans une idée d'ambition sa mère avait voulu détourner Élisabeth de son amour ? Comme il voyait tout dans le château par la seconde vue, la vue des amoureux, il savait que sa mère était restée l'avant-veille, très tard, dans la chambre de celle qu'elle appelait toujours sa filleule. Sans doute, elle avait parlé de lui, sans doute elle avait dit à ce jeune cœur qu'il lui fallait se résigner à oublier son fils.

Mais Gontran n'interrogea pas sa mère. Régina ne dit pas son secret à son fils.

Gontran s'était inquiété la veille si Élisabeth serait enterrée dans le cimetière de Fougerolles ou dans la chapelle du château.

Madame de Romanes avait dit à madame Ramée :

— Où vais-je la mettre ?

Et elle avait ajouté : — Où me mettra-t-on moi-même ? N'oubliez pas, Blanche, que je veux être enterrée à côté de ma fille ?

— Et bien, dit madame Ramée, ne faites pas des-

cendre son tombeau dans cette chapelle de la Sibylle, où elle ne trouvera que des étrangers. Faites-la enterrer au cimetière de Fougerolles, à côté de mon mari, là où je serai un jour. Au moins, jusqu'à ma mort, il y aura quelqu'un pour pleurer sur sa tombe.

— Eh bien, Élisabeth sera enterrée à Fougerolles, comme moi.

Régina n'osait dire, — comme mon fils, — parce qu'elle pensait au château de Romanes, où était enterré le père de Gontran.

Gontran, sans qu'on y pensât, avait écouté cette conversation.

— Ma mère, dit-il tout à coup, en s'approchant de Régina et de Blanche, promets-moi que je serai enterré au cimetière de Fougerolles.

— Enfant ! quand tu mourras je ne serai plus là.

— Qui sait ? tu vois bien qu'Élisabeth est morte avant toi.

Sur ce mot, Gontran était sorti.

— Il faudra veiller sur lui, dit Blanche à Régina.

— Oui, j'ai peur de tout.

XVI

LE MARIAGE DANS LA MORT

Le jour des funérailles fut un jour de deuil dans tout le pays, car Élisabeth était adorée des paysans.

Quand je dis un jour de deuil, je pourrais presque dire un jour de fête, car quand les paysans ne travaillent pas, c'est qu'ils s'amusent. Ce ne sont pas des contemplateurs ni des méditatifs. Pour eux, l'église est une distraction qui les mène à une autre distraction : celle du cabaret. Ce qu'il y a de triste dans la mort, c'est l'épanouissement de la vie autour du tombeau. Toutefois, ce jour-là, le recueillement fut plus vrai que de coutume.

Madame de Romanes avait voulu marcher, un chapelet à la main, derrière le corbillard qui emportait la moitié de son cœur.

Gontran marchait à côté d'elle, puis M. de Corcy, puis madame Ramée, puis le général qui était survenu, puis les gens du château.

Jamais spectacle si triste n'avait ému les habitants de Fougerolles et des communes voisines.

Quoique madame de Romanes fût douée d'un grand courage, il fallut l'emporter évanouie du cimetière. Plus triste encore lui parut le château de la Sibylle, quand elle y rentra soutenue par son fils et par M. de Corcy.

Elle eut pourtant un sourire pour Gontran. Elle le voyait si héroïque dans sa douleur, qu'elle se disait tout bas : « Il est sauvé. »

C'est que Gontran gardait toutes ses forces pour l'accomplissement d'un dessein terrible.

Dès que madame de Romanes fut à la porte de sa chambre, il l'embrassa en murmurant :

— Pauvre mère !

Et il alla droit à son cabinet de travail, l'ancienne bibliothèque du château.

A ces mots: *Pauvre mère*, madame de Romanes avait tressailli.

Pourquoi « Pauvre mère » ? Avait-il donc surpris son secret? Savait-il que celle qu'elle appelait sa filleule était sa fille?

Dès que Gontran fut dans son cabinet, il le ferma à clef et se mit à écrire.

Il écrivit d'abord à son oncle, le marquis de Romanes. Cette lettre commençait par cette ligne: « C'est la fatalité qui conduit ma main... »

Il écrivit ensuite une lettre à mère. Cette lettre commençait presque comme la première.

A sa mère, comme à son oncle, il demandait pardon d'obéir à son cœur, disant qu'il n'était plus maître de lui.

Il terminait ainsi la lettre à sa mère :

« Peut-être es-tu cause de la mort d'Élisabeth comme de ma mort parce que tu m'aimais trop. Tu voulais sans doute me faire riche, avec un grand nom, pour que je fusse envié tout autour de moi. Hélas, je ne serai pas envié, car ton amour aveugle m'aura donné pour femme la mort, l'horrible mort, si on ne se retrouve pas dans ses bras... l'ange des ténèbres, si elle ne nous mène pas à Dieu... »

On voit que Gontran, — s'il savait tout, s'il avait deviné comme Blanche — ne voulait pas, avant de mourir, donner encore à sa mère un dernier chagrin en lui avouant qu'il avait son secret.

Et quand Gontran eut écrit ces deux lettres, il prit dans le tiroir de sa table un revolver marqué d'un M surmonté d'une couronne de comte.

On a déjà reconnu que c'était le revolver de Mor-

temart qui avait passé dans la main de mademoiselle de Luzzi pour tomber dans celles de Fernand de Romanes.

Pendant quelques minutes Gontran regarda ce revolver.

— Oh! mon père! dit-il en fondant en larmes.

Ce mot fut entendu par une femme de chambre qui passait dans le corridor.

Ce qui fut entendu par madame de Romanes ce fut le retentissement d'un coup de revolver.

M. de Corcy, qui était avec elle, la suppliait alors de faire un voyage. Il était appelé, sur sa demande, de Constantinople à Rome ; il voulait décider Régina à passer la fin de l'hiver dans la ville qui console.

Le coup de revolver les avertit tous les deux qu'ils n'en avaient pas fini avec la fatalité.

M. de Corcy se précipita vers la bibliothèque. Il lui fallut enfoncer la porte.

Madame de Romanes s'était traînée jusque-là, appelant son fils et éclatant dans sa douleur. Elle devinait tout.

Quand la porte fut brisée, elle vit que c'en était fini.

Ce fut vainement qu'elle prit sur son cœur cette chère figure d'enfant qui ne disait plus le nom de sa mère.

Gontran s'était frappé à la tête, voulant mourir de la mort de son père. Il ne respirait plus.

On peindrait mal la douleur incomparable de cette mère qui ne pouvaient accuser qu'elle-même.

. . . .

Ce furent les mêmes funérailles pour Gontran que pour Élisabeth ; selon son désir, il fut enterré à côté d'elle.

Cette fois madame de Romanes ne put accompagner le cher mort. Elle se croyait elle-même dans son lit mortuaire. Elle suppliait Dieu de la prendre. Que ferait-elle au milieu de toutes ses douleurs quand ses deux enfants l'attendaient dans la mort !

XVII

LA SIBYLLE

Dieu ne voulut pas la prendre, cette femme n'avait plus rien à faire dans la vie. Je me trompe, elle avait à pleurer.

Les larmes ne tuent pas.

Au bout de quinze jours, M. de Corcy partit pour Rome, ayant épuisé son surcroît de congé.

Régina demeura seule à la Sibylle, car madame Ramée avait été obligée de partir pour Paris.

La comtesse ne sortait de sa chambre que pour aller dans la chambre d'Élisabeth, dans la chambre de son fils et dans la bibliothèque.

Elle disait : Mes tombeaux.

Dans ces trois pièces, tout était sacré pour elle : il n'y avait que des reliques.

C'était là surtout qu'elle pleurait et qu'elle priait.

D'elle-même, elle n'avait aucun souci. Un jour un miroir lui apprit qu'elle était devenue toute blanche. Le croira-t-on, ce fut presque une joie pour elle. Elle se croyait plus digne de porter de pareils deuils avec le deuil de sa jeunesse.

Un jour, elle se fit conduire au cimetière de Fougerolles. Elle resta toute une heure sur les deux tombes :

M. de Corcy, avant de partir, avait veillé à ce que ces tombes fussent couvertes de fleurs. Madame de Romanes en prit toute une gerbe et l'emporta sur son cœur.

Quand elle arriva dans l'avenue du château, elle descendit de voiture pour marcher un peu.

Jamais la solitude ne lui parut si désolée. Elle se rappela que vingt ans auparavant, elle était venue, dans toute l'impertinence de la beauté et de la jeunesse, pour cacher sa première faute dans ce château de malheur.

Si elle eût rencontré là une sibylle et qu'elle lui eût demandé de lui dire sa destinée, la sibylle lui eût répondu :

« *Tu seras punie de ne pas te repentir, toi qui as vendu ta vertu.*

» *Tu seras accusée de la mort de ton mari.*

» *Tu tueras ta fille, tu tueras ton fils.*

» *Et Dieu te condamnera à vivre!* »

FIN

LES VULGARISTES

A M. ÉMILE DE GIRARDIN

I

Lorsqu'on étudie les mœurs parisiennes, il faut bien connaître la géographie de Paris, car Paris est la synthèse du monde et des passions. Il n'y a pas de pays plus ondoyant et plus divers. Voilà pourquoi tel lecteur du pays latin peut dire à tel romancier des Champs-Élysées : « Ce que vous peignez là n'est pas vrai, puisque je ne l'ai pas vu. » Absolument comme un Irlandais dirait à un Japonais : « Vous vous moquez de moi avec vos histoires, on ne m'a jamais conté de pareilles choses en Irlande. »

Certes, le cœur humain est toujours le cœur humain ; mais ici il va à visage découvert, tandis que là il met un masque. Il y a cent et une manières de jouer le jeu de la passion. Voilà pourquoi le lecteur qui n'a regardé que par sa fenêtre a le droit de s'étonner du spectacle découvert par une autre fenêtre. Il n'y a que le philosophe pour reconnaître l'humanité partout, à la condition toutefois qu'un grand cri

de vérité éclate, comme dans le *Supplice d'une femme.*

Ce roman, — *l'Éventail brisé*, — est une histoire mystérieuse de la vie parisienne prise dans de la vérité vivante et colorée. Beaucoup de lecteurs, d'ailleurs, ont reconnu des figures de connaissance, quelques autres, vivant dans un monde tout différent, ont crié à l'impossible. Je ne puis aller plus loin dans mes révélations, parce qu'il y a des mystères de Paris qui doivent rester des mystères de Paris, parce qu'il y a des masques qu'on peut dénouer galamment, mais non pas arracher.

Non seulement je n'ai pas arraché les masques, mais, dès que j'ai senti que mon public brûlait, j'ai détourné les chercheurs par quelques traits plus accusés pour les physionomies. C'est d'ailleurs le droit absolu du romancier, s'il n'est pas un photographe, d'accentuer la vérité, comme font les peintres de fresques.

En un mot, cette histoire que vous savez bien est prise dans l'incroyable comédie qui se joue tous les jours dans la haute vie parisienne des Champs-Élysées. Dans cette histoire si vraie, il a fallu, en plus d'un point obscur, que le romancier interprétât les scènes trop mystérieuses. Son tort a peut-être été dans sa sympathie pour l'héroïne, de vouloir prouver, par une histoire de coquin qui a, d'ailleurs, volé le comte de Romanes, que le conp de revolver n'a pas été tiré par la comtesse. Car, ici, tous ceux qui l'ont connue n'ont pas une foi robuste. Le vol du collier de perles accuse Milton, mais ne le convainc pas de meurtre. Madame de Romanes est-elle allée voir

son mari le jour de sa mort ou n'est-elle allée que chez Samarini?

II

Il n'est pas de périodes littéraires où quelques nouveaux venus ne prêchent la révolution dans l'art d'écrire. C'est une manière de casser les vitres et de couper la queue de son chien; mais tout le monde n'est pas Alcibiade. Ces révolutions littéraires passent comme les autres, sans changer l'esprit public, ni le public de l'esprit. Ce ne sont là que des gamineries sans conséquence.

Par exemple, quelques romanciers naïfs se sont imaginé, en ces derniers temps, qu'ils avaient inventé la vérité, parce qu'ils prenaient le vulgarisme pour le réalisme. J'ai toujours reconnu la vérité dans les lettres depuis qu'il y a des lettres. Homère est plus vrai que les vulgaristes d'aujourd'hui. Si nous descendons de l'Olympe pour arriver tout droit aux romanciers français, ne rencontrons-nous pas la vérité à chaque pas, — je veux dire à chaque page? Quoi donc est plus vrai que le roman bourgeois de Furetière, que le roman comique de Scarron, que le roman mondain de Marivaux, — celui de Marivaux lui-même?

Quoi donc est plus vrai que les chefs-d'œuvre de Lesage, et le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre de l'abbé Prévost? Mais, dans toutes ces merveilles, les auteurs ne se sont pas obstinés à vouloir être plus vrais que nature et à mettre deux points sur

un *i*, parce que le génie ne peint qu'une fois un *Pouilleux*, comme Murillo. Les tableaux qu'on refuse de voir dans la vie réelle, pourquoi les représenter dans la vie du rêve? Et, d'ailleurs, celui qui ne synthétise pas la vérité n'est pas un artiste. Quand Courbet a peint des paysages, il a été un peintre, parce que la nature porte toujours sa poésie en elle. Quand il a peint Proudhon et sa famille, voulant effacer l'art de peindre pour être plus exact, il n'a fait que photographier, sans la magie du soleil, des figures sans caractères et sans passion.

Dans les entr'actes de mes études historiques, j'ai conté, plutôt que je n'ai écrit, des romans; je n'ai pas considéré que c'était là des œuvres à pâlir dessus; il me semble qu'à part les maîtres qui ont signé des livres immortels, l'art du romancier est presque toujours un art de femmes, quoique le cadre du roman donne souvent du relief au philosophe et au moraliste. Mais tous mes amis savent que je n'ai peint que ce que j'avais bien vu : je veux donner un jour la clef de tous mes personnages. On a dit que j'étais trop romanesque, on aura la preuve que je n'ai violé la vérité que pour être plus vraisemblable. C'est là mon seul tort.

Mon réalisme n'est jamais descendu jusqu'à la bêtise. Je ne me suis pas inquiété des infiniment petits. J'ai vu d'en haut au lieu de voir d'en bas, plus préoccupé du caractère des figures que des expressions accidentelles. Ce n'est pas tout que d'être le chimiste du cœur humain, il faut en être le philosophe. J'ai omis de dire si, en telle rencontre, mon héros avait de la boue à ses souliers, et si mon hé-

roïne avait compté ce matin-là avec sa cuisinière. J'aurais peut-être dû aussi dire si monsieur se faisait la barbe lui-même, — si madame changeait de chemise pour aller dans le monde.

A force de mettre des points sur les *i*, on y met des trémas.

Si je suis çà et là un romancier, c'est par aventure. J'ai toujours eu une bonne stalle au spectacle de la vie. Aussi ai-je assisté à tous les romans contemporains qui ont quelque peu retenti dans le monde. Il m'est même arrivé de ne pas être seulement spectateur. J'y ai joué mon rôle sans préméditation. Plus d'une héroïne est venue à moi, quand je n'allais pas à elle. Combien de confessions faites dans les angoisses de la passion ; quelques-unes en mouraient, mais beaucoup se consolaient de l'amour par l'amour, ou plutôt, comme je l'ai dit ailleurs, l'amoureuse trahie se console d'un premier amant par un second amant, d'un second par un troisième, c'est-à-dire qu'elle se console toujours et qu'elle n'est jamais consolée.

En écrivant des romans il ne m'a donc pas fallu d'imagination. J'ai conté ce que j'avais vu, mais avec le sentiment de l'art dans la vérité, avec la logique de l'esprit à travers le désordre des choses. Le Réel, Hugo l'a dit, n'est vivant que sous la lumière de l'Idéal. Il n'est pas une histoire que j'aie signée, dont je ne pourrais démasquer les personnages. Mais, encore une fois, le masque est sacré comme la confession.

III

Il y a les peintres patients et les peintres à l'emporte-pièce. Les uns et les autres ont raison, parce qu'ils peignent selon leur nature. Il faut en dire autant des romanciers. Chacun a sa manière, sa pénétration, son art de bien ou mal frapper l'effigie de la vérité. Un critique m'a dit : vous passez trop vite dans une histoire. Il avait dit cela à Alexandre Dumas et à Eugène Sue, qui n'étaient pas, non plus que moi, des historiens à la loupe. Ce n'est pas une raison, parce qu'on a sur la main un battement de cœur, pour ne pas écouter un éclat de rire. Tout est dans tout. La vie moderne est une tragi-comédie. Qui donc aujourd'hui s'attarde longtemps, même dans une grande passion? Il faut se promener dans le musée de la vie humaine, sans s'éterniser devant un seul tableau. Indiquer les caractères par de grands traits, en un mot peindre à fresque, c'est avoir raison, comme celui qui se passionne aux détails des infiniments petits. Il y une école qui veut, comme Holbein, copier le mot à mot de la nature, sans oublier un brin d'herbe, ni un poil de barbe, ni une tache de rousseur. Ces gens-là se mettent sous l'invocation de Balzac. Ils se trompent. Balzac peignait juste, mais ce n'était pas un peintre de chevalet : il avait des rapidités de fresque. Tout en étudiant la vérité avec amour, il la dominait par un caractère épique. Véronèse et Rubens, qui peignaient à l'emporte-pièce, avaient-ils moins de génie que Holbein?

Je n'ai point l'impertinence de me comparer. Je veux dire qu'en art tout le monde a raison, en obéissant à sa nature. Et puis je ne m'obstine pas aux œuvres patientes, parce que je suis de ceux qui disent aux lecteurs, tout en donnant le caractère et en indiquant le sentiment : « Achevez vous-même le portrait et le tableau. Ce que je n'ai pas dit, votre âme le dira. J'ai indiqué le dessin et l'accord des tons : amusez-vous au détail, comme les Gérard Dow du roman ; j'ai marqué les joies et les angoisses de la passion, votre cœur sera plus éloquent que moi pour vous dire les symphonies de l'orgueil et les déchirements de l'amour. » Et la moralité ! La moralité, c'est que ceux qui sont sur le rivage ne courent pas les risques de la tempête, c'est que les passions emportent leurs joies et leurs peines, c'est que toute femme qui tombe ne se relève de sa chute que brisée et frappée à mort. Tout se paye cher ici-bas, les femmes le savent trop.

La moralité du mariage, mon cher Girardin, vous l'avez dit le premier, c'est le divorce. Toutes vos idées finiront par avoir force de loi. Le jour où le mari mettra dans la corbeille de mariage l'article du code qui consacre le divorce, il y aura mis la sauvegarde de tous les malheurs conjugaux. Il aura quelquefois prévenu le crime. Il aura toujours supprimé l'emprisonnement cellulaire à deux.

Avec le divorce le mariage sera une institution divine. Sur quoi, je vous serre cordialement la main.

Arsène Houssaye.

TABLE DES CHAPITRES

LIVRE IV

MADEMOISELLE ANGÈLE DE LUZZI

LIVRE V

LES FEMMES TOMBÉES

LIVRE VI

TELLE MÈRE TEL FILS

LIVRE VII

LE CRIME

LIVRE VIII

LES DRAMES DE LA FIN

FIN DE LA TABLE

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

LES CAUSERIES
DU DIMANCHE

PAR LA COMTESSE D'ORR

La Comtesse d'ORR publie un joli volume format diamant, sur les curiosités mondaines de Paris, sur tout ce qui fait le charme des yeux, sur les merveilles du high-life, sur les tentations de la haute vie.

Voici quelques fragments détachés de ces fines causeries :

L'art d'être belle est plus répandu que jamais. Celles que Dieu a un peu négligées se rattrapent aux féeries des alchimistes modernes. Il n'y a pas de femme qui ne devienne belle en sortant du laboratoire de Legrand, le créateur de la parfumerie Oriza, qui rectifie les torts de la nature et redonne comme par magie les couleurs les plus fraîches et les plus charmeuses. Aussi toutes nos duchesses ont-elles dans leur cabinet de toilette, comme l'expression du luxe parisien, les boîtes et les flacons de Legrand. Il n'y a que l'eau de Lubin qui puisse rivaliser aujourd'hui, et encore l'eau Oriza vaut-elle bien mieux; elle n'a qu'un tort, c'est d'être meilleur marché.

*** Il y a des artistes partout. Un tailleur célèbre a inventé l'art de vous mouler sur nature, c'est un caoutchouc qui vous dessine rigoureusement, aussi nous donnerons le nom d'artiste à M. Savigny, bien connu d'ailleurs par la coupe élégante de ses habits de bal comme par le style de ses habits de ville. M. Savigny a un autre art sous la main, de ne pas faire crédit, c'est-à-dire l'art de ne tromper personne. Aussi est-ce aujourd'hui une des trois ou quatre maisons de Paris. C'est même la meilleure, puisque c'est la moins chère, quoiqu'on y soit mieux habillé qu'ailleurs.

⁂ Pour bien connaître Paris, il faut descendre au *Grand-Hôtel*. — Le *Grand-Hôtel* est plus qu'un hôtel, c'est un club, c'est un panorama universel de l'univers. Aussi, pour diriger ce théâtre du monde au gré de tout le monde, a-t-il fallu un homme aussi distingué, aussi charmant que M. Vanhymbeeck, qui a une connaissance approfondie des hommes et des choses.

Il n'y a pas seulement que les habitants plus ou moins passagers du *Grand-Hôtel* qui dînent au *Grand-Hôtel*, des Parisiens qui aiment des voyages autour d'une belle table pompeusement servie, vont souvent se distraire et étudier les mœurs exotiques à la table du *Grand-Hôtel*, qui est toujours la table la mieux habitée du monde.

⁂ L'hôtel Lord Byron est le grand hôtel des Champs-Élysées par le luxe des appartements, des salons et de la table. Jardin pour les enfants. C'est dans le jardin qu'on a bâti le petit Musée Molière où sont les bureaux de L'ARTISTE.

⁂ On a aussi inauguré un joli hôtel aux Champs-Élysées : l'hôtel Henri IV, au coin de la rue Balzac et de la rue Lord-Byron. Toutes les fenêtres ont en spectacle l'avenue des Champs-Élysées.

Cet hôtel a été longtemps habité par le prince de Capoue qui y a laissé ses tableaux. On y trouve une excellente bibliothèque et les journaux du jour. C'est le rendez-vous des étrangers de distinction et même des Parisiens de province qui n'ont pas de pied-à-terre à Paris. Le prix de l'appartement et de la table est de 12 francs par jour. Et on dîne au vin de Champagne!

⁂ Toute l'année les filles d'Ève vont au paradis des bonbons, c'est-à-dire chez Reinhard, souvenir de Siraudin. C'est que les bonbons sont là, mais plus spirituels qu'ailleurs, sans compter qu'ils sont bons bonbons jusqu'à l'exquisité. Le premier art en ce monde est de bien faire ce qu'on fait, voilà pourquoi Reinhard laisse bien loin derrière lui tous les bonbonniers, même les plus connus. Ce ne sont plus que des fidèles bergers.

Au prochain jour de l'an, des merveilles s'annoncent chez Reinhard, aussi s'inscrit-on déjà pour avoir sa part de tous les monuments éphémères qui charmeront l'œil à ses vitrines. Combien de choses inédites! combien de boîtes à surprises! combien de figurines adorables! Voilà les vraies poupées; non seulement il y en a pour les yeux, mais il y en a pour les lèvres.

Le mot éphémère est venu sous ma plume, mais qui est ce qui dure aujourd'hui? Il faut vivre au jour le jour, *carpe diem*, il faut cueillir l'heure sans souci des événements.

La meilleure politique au jour de l'an, c'est d'aller chez Reinhard: aussi tous les partis s'y rencontrent-ils, parce qu'il n'y a plus là que le grand parti de la France gourmande.

*** Les gens du monde et les artistes qui aiment les belles gravures trouveront dans *L'Artiste* et *les Beaux-Arts*, les deux plus belles publications d'art, les chefs-d'œuvre contemporains, 300 fr. de gravures et eaux-fortes pour 90 fr. par an. *L'Artiste,* fondé en 1830, est, avec la *Revue des deux Mondes*, la plus ancienne et la plus sérieuse revue littéraire et mondaine, qui a eu tour à tour pour rédacteur en chef Jules Janin, Théophile Gautier et Arsène Houssaye.

*** Voilà le moment revenu des dîners et des soupers. La truffe répand déjà ses parfums exquis, elle nous est réapparue hier dans un *pâté Laforest*, un maître pâté, un pâté roi servi à la table du plus grand des publicistes, un des présidents de la république, si la plume avait droit à la présidence.

L'oisiveté ressemble à la rouille, elle use beaucoup plus que le travail: la clef dont on se sert est toujours claire.

Quand ce n'est pas la clef de la Barbe-Bleue.

On ne dira pas que la rouille use les hachoirs, les chaudrons et les bassines de M. *Laforest:* c'est le plus magnifique travailleur des beaux estomacs. Gargantua voudrait vivre dans sa fameuse usine, Rabelais consacrerait un chapitre à cette maison sans pareille, tant il se

pourlécherait les lèvres après avoir goûté à ces pâtés si renommés.

Voltaire a dit quelque part : « Je ne sais lequel a le plus de mérite de celui qui a inventé l'épingle ou de celle qui enseigna l'art de la planter avec grâce. » Nous dirions volontiers : A qui rendrons-nous le plus bel hommage, à celui qui découvrit la première truffe ou à l'artiste qui confectionna le premier pâté truffé? Le pâté truffé du Périgord est le dieu de l'estomac et *Laforest* est son prophète.

*** Les frileux oiseaux du beau monde commencent à reprendre leur vol vers Paris, c'est la belle saison de Mme Laferrière, ces doigts de fée qui font des merveilles ; aussi de tous côtés voit-on arriver toutes les femmes à la mode : duchesses, marquises, baronnes, comme celles à qui la beauté donne des titres. Mme Laferrière fait des robes en véritable artiste du costume ; quand on est habillé par elle on compte parmi les reines de la mode.

*** Quand les oiseaux bleus de tous les pays, c'est-à-dire les femmes du monde et les femmes qui se croient du monde, s'envolent vers le soleil, c'est la saison des fêtes à Monte-Carlo. On croyait jusqu'ici au Paradis perdu. Le Palais de Wagata premier est le Paradis retrouvé. L'orange y remplace les pommes. C'est d'autant merveilleux qu'il n'y a pas de serpent, à ce que disent les chroniqueurs, parce qu'ils n'ont pas reconnu le serpent en habit noir et en cravate blanche. Merveilleux pays! Ceux qui n'y vont pas ne savent rien des magies de la vie. C'est le spectacle des spectacles.

COMTESSE D'ORR.

DE L'IMPRIMERIE ELZEVIRIENNE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN

ARSÈNE HOUSSAYE

NOUVELLE ÉDITION

LES MILLE ET UNE NUITS PARISIENNES

4 vol. in-8 avec 24 portraits des demi-mondaines et des extra-mondaines, par HENRY DE MONTAUT. Prix, 20 fr.

LES GRANDES DAMES

12e édition. — 1 beau vol. in-18, 3 fr. 50.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

La Régence. — Louis XV. — Louis XVI. — La Révolution.

Édition de bibliothèque en 4 vol. in-18, 3 fr. 50 le vol.

POÉSIES COMPLÈTES

1 vol. elzévirien, à deux colonnes, 7 fr. 50

HISTOIRE DU 41e FAUTEUIL DE L'ACADÉMIE

8e édition. — 1 vol. in-18, 3 fr. 50.

HISTOIRE D'UNE FILLE DU MONDE

Un vol. in-8 avec 10 portraits, par HENRY DE MONTAUT 5 fr.

LA ROBE DE LA MARIÉE

1 vol. in-18, portrait, 3 fr. 50.

TRAGIQUE AVENTURE DE BAL MASQUÉ

1 vol in-18, portrait, 3 fr. 50.

LE CHIEN PERDU ET LA FEMME FUSILLÉE

Un roman sous la Commune.

2 vol., portraits, 10 fr.

LES COURTISANES DU MONDE

4 vol. in-8 cavalier, gravures, 20 fr.

LE ROMAN D'HIER

1 vol. in-18, portraits, 3 fr. 50.

LES TROIS DUCHESSES

1 vol. in-18, 3 fr. 50.

LES LARMES DE JEANNE

1 vol. in-18, portrait, 3 fr. 50.

IMPRIMERIE ELZÉVIRIENNE DE BARDIN, A SAINT-GERMAIN

